

LE
TOUR DU MONDE

NOUVEAU JOURNAL DES VOYAGES

PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION

DE M. ÉDOUARD CHARTON

ET ILLUSTRÉ PAR NOS PLUS CÉLÈBRES ARTISTES

1868

DEUXIÈME SEMESTRE

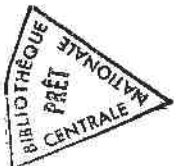
LIBRAIRIE HACHETTE ET C^{IE}

PARIS, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

LONDRES, KING WILLIAM STREET, STRAND

1868

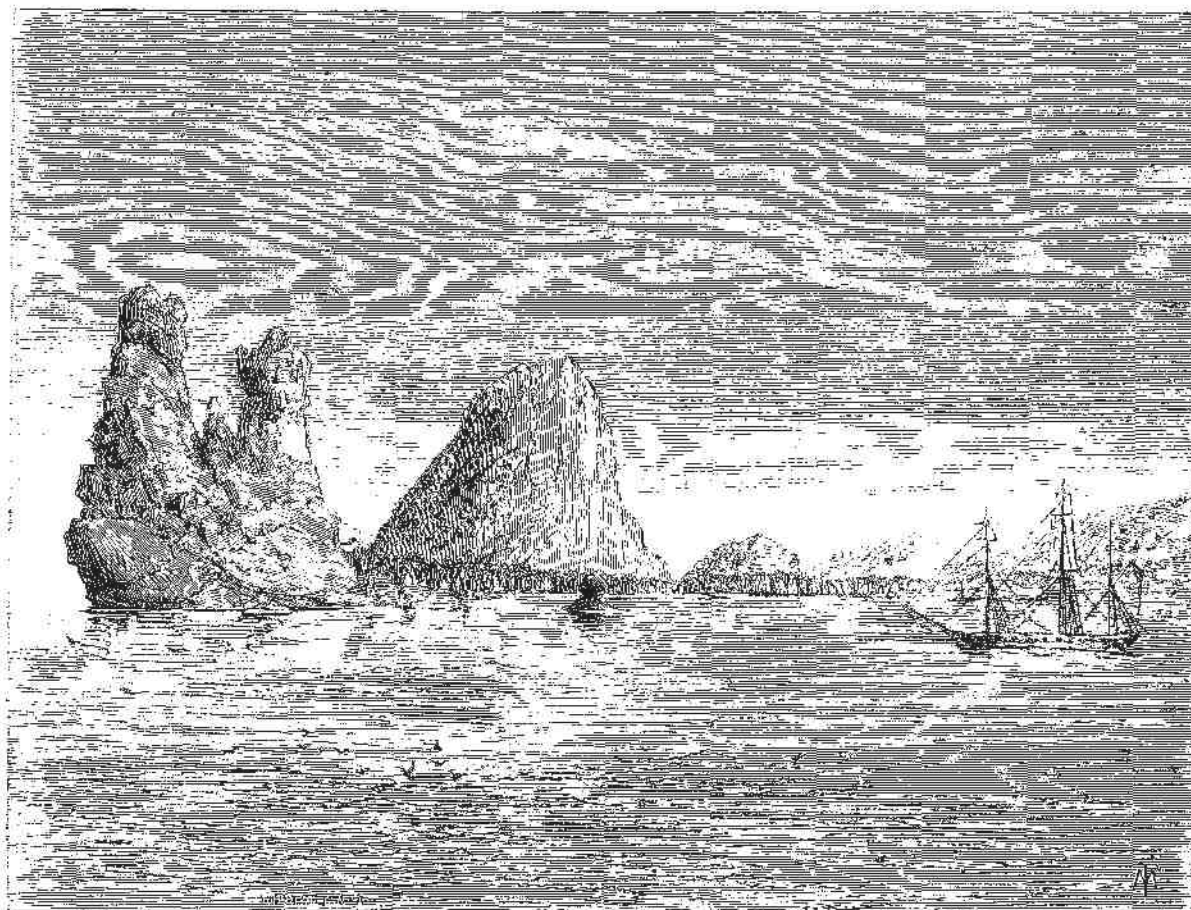
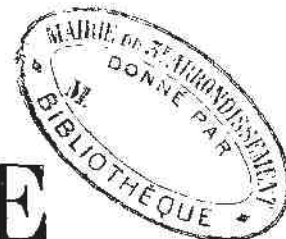
Droits de propriété et de traduction réservés



135

LE TOUR DU MONDE

NOUVEAU JOURNAL DES VOYAGES.



Rochers d'Ileughen. — Dessin de Moynet d'après un croquis de M. Garnier.

VOYAGE A LA NOUVELLE-CALÉDONIE,

PAR M. JULES GARNIER, INGÉNIEUR CIVIL DES MINES ¹.

1863-1866. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

XIV

La côte nord-est de l'île.

En revenant de l'extrémité septentrionale de l'île, j'allai attendre au poste de Houagap le passage d'un bateau de la station pour retourner à Nouméa. Ce poste avait alors pour chef M. le lieutenant Charpentier, et pour chirurgien le docteur Vieillard. Je reçus de l'un et de l'autre l'accueil le plus cordial et j'accep-

tai avec empressement l'offre que voulut bien me faire M. Vieillard de m'accompagner dans les environs du fort.

Ayant une connaissance profonde de la Nouvelle-Calédonie, qu'il habite depuis plusieurs années, et dont il a spécialement étudié la flore, naturaliste infatigable, encouragé par l'Institut pour ses travaux, et d'une aménité de caractère égale à son savoir, le docteur Vieil-

1. Suite. — Voy. t. XVI, p. 155.

lard est bien le meilleur compagnon d'excursion qu'on puisse désirer sur cette terre lointaine.

Notre première course nous conduisit le long de la belle rivière de Ti-Houaka. Son cours n'avait pas encore été remonté, car, outre la difficulté naturelle de la route, le sommet de son bassin était habité par une tribu qui ne s'était jamais soumise, et à l'époque des guerres contre la tribu de Houagap, il avait servi de refuge aux mécontents et à ceux dont la tête avait été mise à prix. On avait bien entrepris contre eux une expédition, seulement elle n'avait été poussée que jusqu'à une journée du poste. Ce voyage présentait donc un certain danger, mais le docteur pensait trouver dans les plantes quelques nouvelles espèces, et je tenais de mon côté à voir en place des *euphotides* et d'autres roches remarquables, que roulaient à l'état de galets les eaux de la Ti-Houaka.

Nous partîmes avec six soldats armés, tous hommes de bonne volonté, entreprenants et rompus à ce genre de courses; trois Kanaks nous servaient de guides; Poulone, mon *Tayau* de Balade, que j'ai déjà présenté au lecteur, complétait notre petite troupe, quoique à peu près convaincu qu'il serait mangé. La pirogue du docteur, si légère que deux hommes pouvaient la transporter au besoin, contenait nos provisions.

La vallée que nous suivions est des plus fertiles; aussi on y rencontre à chaque instant de petits villages, qui sont si bien cachés dans la verdure qu'on pourrait facilement passer à côté sans les voir. Les cocotiers y prospèrent aussi jusqu'à environ quinze à vingt kilomètres de la mer. Avant d'atteindre cette limite, la rivière est déjà devenue bien torrentueuse, et il a fallu, pour franchir certains rapides, transporter à dos d'homme notre pirogue. Mais, grâce au naturel curieux et obligeant des indigènes, notre troupe s'est grossie en chemin de quatre ou cinq jeunes gens toujours prêts à nous prêter main-forte dans les mauvais passages.

À vingt-cinq kilomètres environ, la rivière se bifurque; nous suivîmes le bras principal, celui de l'ouest, qui nous amena bientôt au village de Poimboy. Nous venions de quitter le territoire de la tribu de Houagap, et nous étions en pays insoumis.

Tout à fait imprévue, notre entrée dans le village produisit l'effet d'un coup de théâtre. Très-peu de ses habitants avaient été à même de voir des blancs: aussi, croyant à une surprise et à une attaque, les femmes disparurent toutes avec une promptitude extraordinaire dans l'épaisse broussaille ou dans les hautes herbes, emportant leurs enfants avec elles. Quant aux hommes, quoique bien certainement leur cœur battît d'émotion, pas un d'eux ne fit un geste témoignant de la moindre crainte. Ils se levèrent en silence, afin d'être prêts à bondir derrière un abri que leur coup d'œil rapide avait déjà choisi; mais, en voyant notre petit nombre et nos allures pacifiques, ils reprirent leur première position et acceptèrent gravement,

ou avec un sourire ironique, les bonjours que nous leur adressâmes.

Il était tard, nous avions faim, et suivant les us et coutumes du pays, sans plus nous occuper de nos hôtes, nos gens procédèrent à l'établissement du campement et à la confection du dîner; puis un exprès indigène fut expédié au chef du village pour le mander auprès de nous.

Nos armes étaient en faisceau sous la garde d'une sentinelle; nos revolvers ne quittaient du reste pas notre ceinture; le docteur classait ses découvertes; Poulone, toujours taciturne, sa hachette à la main, appuyé contre un cocotier, ne perdait pas un geste de ces hommes dont il ne parlait pas le dialecte, et dans lesquels par conséquent il voyait des ennemis; car dans cette île, qui semble avoir reçu plusieurs émigrations successives, bien que le fond de la langue soit commun à toute la population, les dialectes surabondent, la prononciation varie et les alliances ne se nouent guère qu'entre les tribus qui peuvent se comprendre.

Mon chien Soulouque avait disparu depuis quelques instants, et j'allais l'appeler, lorsque je le vis revenir en grande hâte, bondissant au-dessus des hautes herbes, dans lesquelles il disparaissait pour réparaître tout entier, grâce à un nouveau bond. Arrivé près de moi, il me regarda fixement avec ses deux grands yeux intelligents, tout en remuant sa longue queue ondoyante, puis faisant deux bonds vers le point d'où il revenait, il tourna la tête; je ne bougeai pas; il revint et me regarda de nouveau en poussant des gémissements d'impatience. Il avait assez parlé: je me levai, pris mon fusil chargé à plomb et le suivis.

Les Kanaks, à qui rien n'échappe, avaient tout vu; plusieurs me suivirent en silence; Poulone était cependant entre eux et moi. Soulouque, plein d'ardeur, courait devant, faisant, par intervalles, de petits temps d'arrêt pour m'attendre. Mais il ralentit soudainement son allure; son corps se mit à ramper dans les herbes comme celui d'une couleuvre; nous étions près de notre but. Je fis signe aux Kanaks étonnés de s'arrêter, et marchai seul dans le plus grand silence derrière mon chien. Au bout de quelques pas, il tomba en arrêt; je suivis la direction de son regard. Nous étions sur un des nombreux méandres de la rivière, où se trouvait une anse évasée et s'étalant au loin; là était installée une troupe nombreuse de canards sauvages; les uns fouillaient de leur bec le sable humide du rivage; d'autres dormaient ou digéraient, gravement assis sur leurs pattes; les plus jeunes nageaient ou faisaient leur toilette sur le cristal de l'eau. Ayant embrassé d'un regard tout cet ensemble, j'épaulai, cherchant des victimes parmi ces paisibles nageurs. Soulouque, dont tout le corps tremblait d'une impatience nerveuse, semblait me dire: *Eh bien!* Je fis feu des deux coups à la fois dans la bande, et, une minute après, Soulouque m'apportait quatre beaux et bons canards.

Cet heureux coup eut deux résultats: le premier de

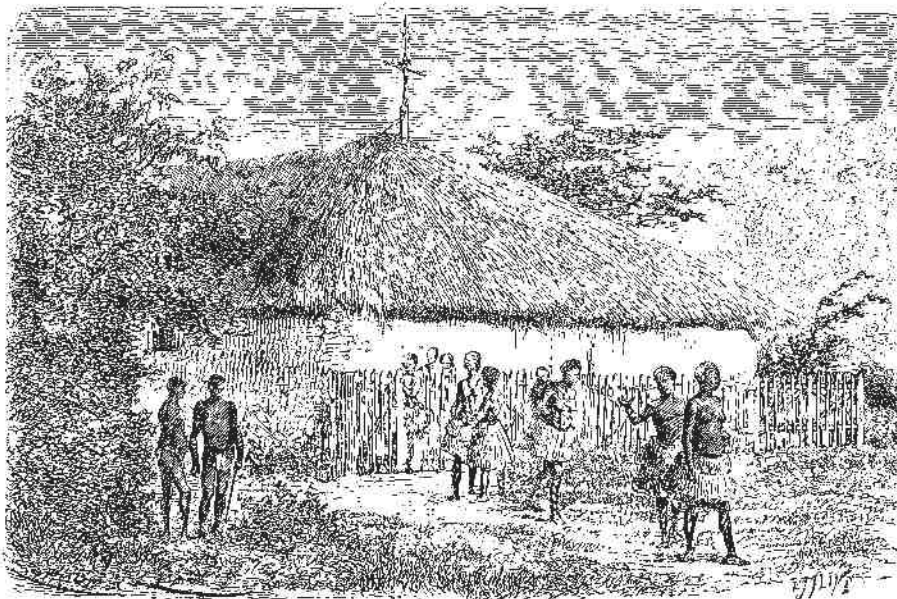
[illegible]

Grave chez Richard

nous assurer un bon dîner; le second, et le plus important des deux, de montrer à nos hôtes la valeur de nos armes. Je crus deviner qu'ils exagérèrent même la chose dans le récit qu'ils en firent au retour et qu'ils étaient bien près d'affirmer qu'un fusil qui tuait quatre

canards d'un coup avait le pouvoir de tuer tout autant de Kanaks.

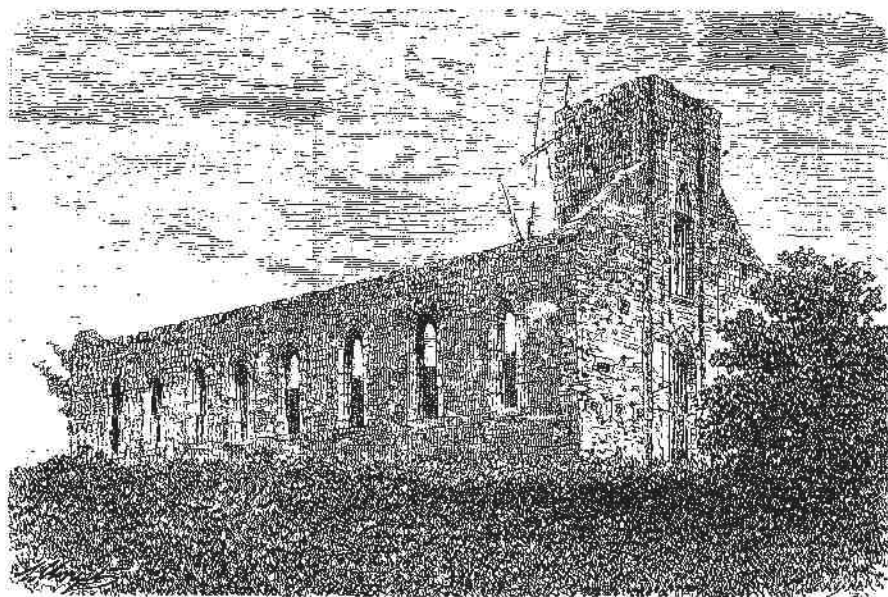
Le chef du village de Poimbey, vieillard à longue barbe blanche, arriva accompagné d'une escorte vêtue aussi primitivement que possible. Néanmoins, dans



Eglise de Houagap. — Dessin de Émile Bayard d'après une photographie de M. E. de Greslan.

ces montagnes, où le froid est quelquefois assez sensible à la peau nue, les indigènes se confectionnent des manteaux fort curieux : à l'intérieur c'est une natte parfaitement tressée; mais à l'extérieur des milliers

de bouts de paille qu'ils ont à dessin laissé dépasser pendant le tressage, forment, en retombant les uns sur les autres, comme une toiture de chaume sur le dos de celui qui porte ce surtout, et qui se trouve ainsi ga-

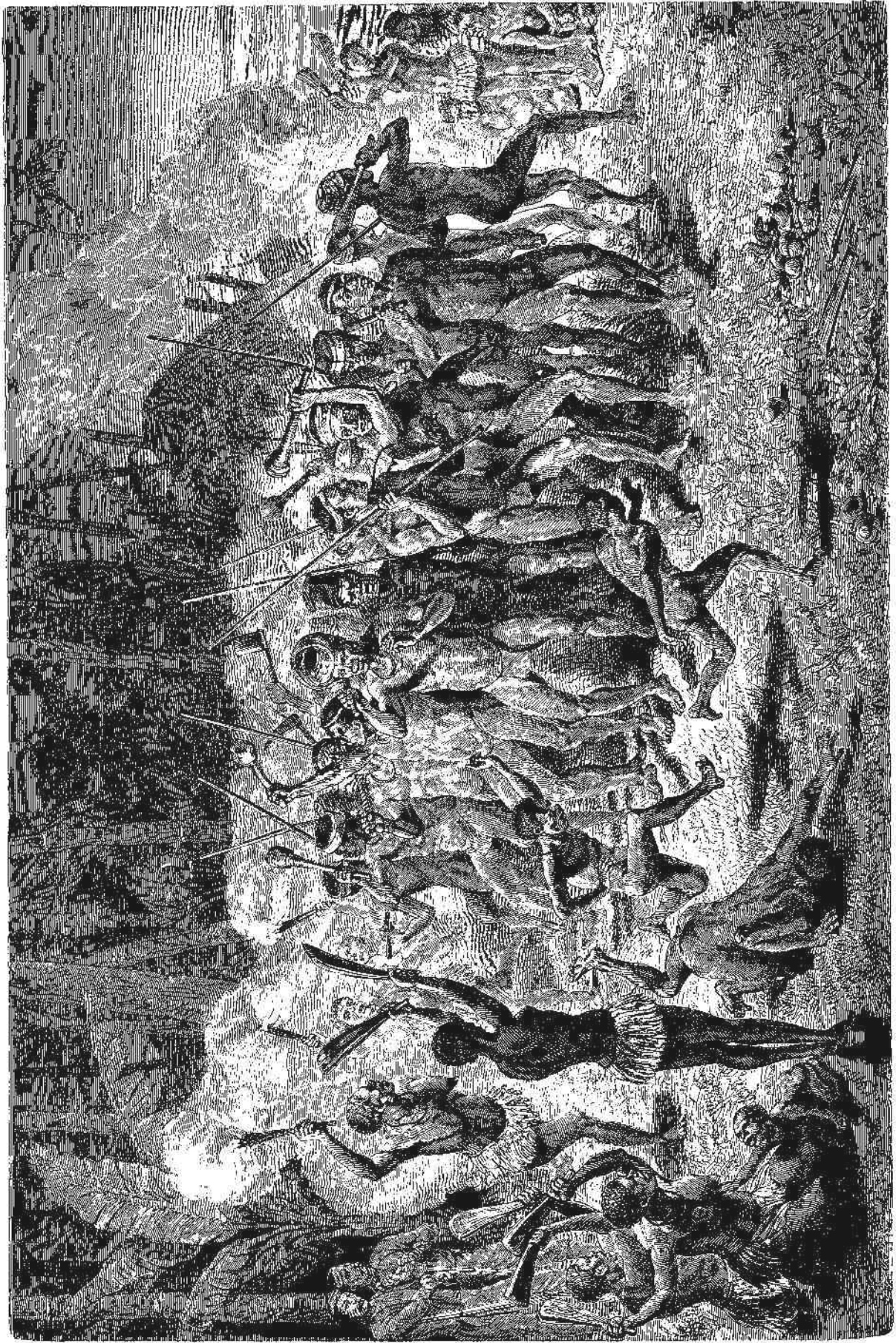


Eglise en construction à Pocho. — Dessin de H. Clerget d'après une photographie de M. E. de Greslan.

ranti tant bien que mal du froid, mais totalement de la pluie. Dans les atlas de Cook et de Dumont d'Urville, on voit de pareils manteaux sur le dos des Néo-Zélandais.

Nous dîmes au chef, par l'intermédiaire de nos gui-

des, que nous étions des amis, que nous ne venions rien prendre chez lui, mais seulement examiner son territoire. « Soyez les bienvenus, » nous répondit le vieillard; puis se retournant vers ses hommes, il ajouta : « Que l'on apporte aux étrangers des igna-



Un pilou-pilou la nuit. — Dessin de L. Crépou d'après un croquis de M. Garnier.

mes, des taros et des cocos, afin qu'ils voient que nous partageons avec eux et que nous sommes des amis. »

Quelques instants après, à la grande satisfaction de Poulona et de nos guides kanaks, un grand amas de vivres indigènes s'élevait au milieu de nous; mais nous, de notre côté, ne voulant pas être dépassés en générosité, nous invitâmes le vieux chef à dîner, après lui avoir offert du tabac, des pipes et des étoffes.

Le visage de ce vieillard, toujours grave, soucieux même, prit dès lors une expression plus confiante. Cependant il se trouvait avec ses ennemis les plus détestés, avec ceux qui avaient voulu lui enlever son indépendance, à lui le vieux sauvage, c'est-à-dire le plus libre des hommes et le plus jaloux de sa liberté; mais le repas était bon, et les sauvages eux-mêmes sont gracieux avec ceux qui les traitent. Chacun de nos ustensiles de table attirait la curiosité de tous; le vieux chef, non moins ignorant que ses sujets de la manière d'utiliser une fourchette ou une serviette, regarda d'abord tranquillement notre manière d'opérer et finit par nous imiter sans trop de maladresse. A la vue d'un morceau de sucre, il hésita à mettre dans sa bouche cette pierre blanche, mais quand il en sentit la douceur et qu'il apprit que c'était l'extraît de la canne indigène, il parut très-surpris, et, après l'avoir émietté en un grand nombre de très-petits fragments, il les distribua aux plus notables de ses sujets. Particularité caractéristique de cette race de sauvages, le Calédonien se refuse toujours à boire de l'eau-de-vie; ce fut à peine si le chef trempa ses lèvres dans celle que nous lui offrîmes.

La grande et forte tribu de laquelle dépend le village de Poimbey était autrefois très-redoutée de ses voisins des deux rives, où elle descendait quelquefois subitement pour faire des razzias, dont elle emportait le butin dans ses montagnes; on n'osait pas venir l'y attaquer. Poindi Patchili, chef actuel de cette tribu, est frère d'Onine, chef d'Amoa, dont j'ai raconté la fin misérable.

Poindi est grand et bien fait, d'une bravoure et d'une agilité extrêmes; sa peau est presque blanche. Il reste toujours dans ses montagnes sauvages, loin des blancs qu'il hait parce qu'ils ont tué des chefs, ses parents et ses amis, dont ils ont pris les territoires. Nous avions donc lieu de nous défier; cependant nous passâmes la nuit au milieu des guerriers au moins mal intentionnés de cette tribu: mais notre audace même, qui domine toujours ces natures naïves, était notre meilleure sauvegarde. Toutefois nous ne dormions que d'un oeil, et l'un de nous veillait, faisant le guet.

La nuit ne fut troublée que par un incident assez comique: j'avais recommandé qu'on m'éveillât à cinq heures du matin. Ma montre était suspendue près de ma tête; au jour naissant, notre sentinelle, un soldat de marine, s'avança le plus doucement possible pour regarder l'heure, mais si légèrement qu'il marchât, le faible bruissement de la paille sur laquelle j'étais

étendu me réveilla et, prompt comme l'éclair, j'appuyai mon revolver sur la tête du soldat en disant brusquement: « Qui va là? » Je reconnus de suite mon erreur, mais le malheureux était si effrayé qu'il ne songea plus à regarder l'heure, et retourna à son poste sans me répondre.

Au réveil, nous nous mîmes en route en remontant la rivière; un grand nombre d'habitants nous accompagnaient. Au bout d'une heure environ de marche, une cascade magnifique se présenta subitement à nous. Au sommet du plateau qu'elle parcourt, la rivière est tout à coup obligée de passer entre deux énormes blocs de rocher; ses eaux roulent écumantes et furieuses jusqu'à l'extrémité de cet étroit défilé, où une colonne de roche debout au milieu du rapide les divise en deux canaux plus étroits encore. Là elles s'engouffrent avec une telle violence qu'elles se pulvérisent en écume et en pluie qui s'élève jusqu'à une hauteur considérable. Au sortir de ce passage, la rivière se précipite, d'une hauteur de douze mètres environ, dans un grand bassin très-profond, dont les parois à pic sont comme ciselées dans le roc. Le calme des eaux au fond du gouffre forme un contraste des plus étranges avec la fureur qui les anime plus haut.

Le bruit produit par cette cascade est tel, que jusqu'à une certaine distance on ne peut pas s'entendre parler. Les rochers contre lesquels se brise la rivière sont formés d'un marbre violet et verdâtre qui, poli par un long frottement, ajoute encore par son éclat à la beauté du paysage.

Au-dessus de cette cascade, rien de curieux n'attira notre attention; nous séjournâmes encore quarante-huit heures au milieu des naturels, sans relever dans leur conduite le moindre indice d'hostilité, et nous pûmes bientôt regagner Houagap, chargés de précieux spécimens botaniques et géologiques.

La cascade de la Ti-Houaka n'est pas la seule, sur la côte nord-est de l'île, qui appelle le crayon ou le pinceau d'un artiste, ainsi que le témoigne la gravure de la page 12, représentant la belle cascade de Ba, qui anime le fond de la baie Lebris.

XV

Pilou-Pilou, combat et cannibalisme.

Au commencement du mois de juin 1864, le chef de poste de Houagap reçut une nombreuse et solennelle députation de la tribu de Houindo; on venait l'inviter à assister au Pilou-Pilou qui devait être célébré dans cette tribu le 6 juin à l'occasion de la récolte des ignames, avec toute la pompe requise par les vieilles coutumes; cinq ou six tribus, dont quelques-unes habitaient de l'autre côté de l'île, devaient s'y rendre.

Généralement les Kanaks n'aiment guère, dans ce genre de fête, la présence de l'Européen et surtout celle des soldats français; mais ce qui, dans cette occasion, engageait vivement le chef de cette tribu à inviter les blancs, ses voisins, c'est qu'il était en ce

moment en guerre avec la tribu de Ponérihouen, tribu insoumise et querelleuse, que nous avions eu nous-mêmes besoin de châtier dans une précédente expédition.

Une rivière large et profonde sépare les deux tribus; celle de Ponérihouen traversa un jour cette limite, et vint établir des plantations sur le territoire de sa voisine. C'était une usurpation, et les gens de Houindo chassèrent les envahisseurs. De là une guerre permanente pendant laquelle la tribu de Houindo vint à Houagap demander main-forte à ses nouveaux alliés, les Français. Un poste de dix hommes commandés par un sergent fut envoyé, et, avec l'aide des naturels, il établit un petit blockhaus sur le sommet d'une butte dominant la rivière à son embouchure, endroit choisi par les ennemis pour opérer leurs attaques, facilitée par une barre, qui forme là, comme au débouché de tous les cours d'eau néo-calédoniens, un gué presque continu et praticable en tout temps. De plus, à la marée basse, au milieu de la rivière, s'étale un îlot de sable assez large, sur lequel les deux partis venaient tour à tour se défier.

A partir de l'installation du poste français, les attaques continuèrent encore, mais les gens de Ponérihouen n'osèrent plus se hasarder à traverser la rivière pendant le jour. Toutefois ils la passaient quelquefois la nuit, se cachaient dans les bois, et réussissaient à massacrer quelques-uns de leurs adversaires isolés. L'un d'entre eux poussa la hardiesse jusqu'à venir au cœur du village de Houindo enfoncer sa zagaie dans la porte même du chef. — Ils possédaient quelques fusils, dont ils se servaient avec une assez grande précision. Toujours à l'affût derrière quelque rocher ou dans le feuillage épais d'un arbre de l'autre rive, ils épiaient le moment où un soldat ou un Kanak s'approchait du bord, pour lui envoyer une balle; il est vrai que, d'un autre côté, la supériorité du tir de nos hommes et de nos fusils commençait à refroidir beaucoup l'ardeur de l'ennemi.

Cependant cet état de choses ne pouvait se prolonger, et le commandant du poste de Houagap attendait des ordres et des renforts pour frapper un coup décisif sur cette tribu turbulente. C'est à ce moment qu'eut lieu la grande fête de Houindo. Le lieutenant ni le docteur, retenus par le service, ne purent s'y rendre; quant à moi, je ne pouvais manquer une telle occasion d'assister à un de ces grands *Pilou-Pilou* dont tout le monde parle, et que si peu d'Européens se sont trouvés à même de voir. Je me mis donc en route avec une escorte de Kanaks de Houagap invités à la fête, et dix soldats bien armés, qu'il était prudent d'avoir avec soi au milieu de la nombreuse réunion d'indigènes dans laquelle nous allions nous trouver.

Houindo est situé au cap Bocage et sur la route de Kanala, à mi-chemin environ de Houagap; il faut pour s'y rendre une forte journée de marche, au bord de la mer, dans des sables et sur des coraux. A notre arrivée, le chef nous donna une case et des vivres. C'était un

homme jeune et bien fait. Il nous parla avec animation de ses ennemis de Ponérihouen, qui lui avaient fait dire qu'ils profiteraient du *Pilou-Pilou* pour venir l'attaquer et changer cette fête en jour de deuil. Aussi les sentinelles placées en vigie sur le sommet des montagnes avaient ordre de redoubler de surveillance. Le chef nous montra devant sa case, avec un air d'orgueil, quatre ou cinq crânes qui grimaçaient au bout de longues perches, trophées glorieux des derniers combats. Quant au reste des cadavres auxquels ils avaient appartenu, on aurait eu grande peine à en retrouver quelques os à demi calcinés par le feu, et rongés par les dents avides de ces implacables sauvages.

Le lendemain, je me rendis à sept heures du matin sur le théâtre de la fête; c'était une vaste plaine que dominait un plateau. Au sommet de celui-ci étaient assis les chefs et les vieillards, au bas se tenait la foule devant laquelle s'élevait un amas considérable d'ignames; trente ou quarante jeunes gens, choisis parmi les plus beaux de la tribu, venaient en prendre chacun une charge, et tous ensemble remontaient au pas de course sur le plateau, avec leurs fardeaux, qu'ils déposaient aux pieds des chefs; ensuite, toujours courant, ils retournaient au grand tas d'ignames, pour en rapporter une nouvelle charge, et ainsi de suite. Dans cette course effrénée, ils étaient suivis par la foule hurlante, qui bondissait autour d'eux en brandissant ses armes.

Tout Européen se fût intéressé à cet étrange spectacle; mais un peintre, un sculpteur n'aurait pu se lasser d'admirer les formes des jeunes acteurs; de plus beaux modèles académiques ont rarement posé dans un atelier.

Le Calédonien a généralement le corps grand et svelte; jamais l'embonpoint de l'Européen ne vient vulgariser ses formes; ses muscles, fondus dans la chair pendant sa jeunesse, ressortent en saillie vigoureuse dans son âge viril. Il est infatigable, alors surtout que le plaisir ou la passion l'anime.

Les ignames apportées sur le plateau étaient divisées en tas inégaux, surmontés de cocos, de poissons, etc., et chacun formait la part réservée à un chef ou à une famille des assistants; personne n'était oublié.

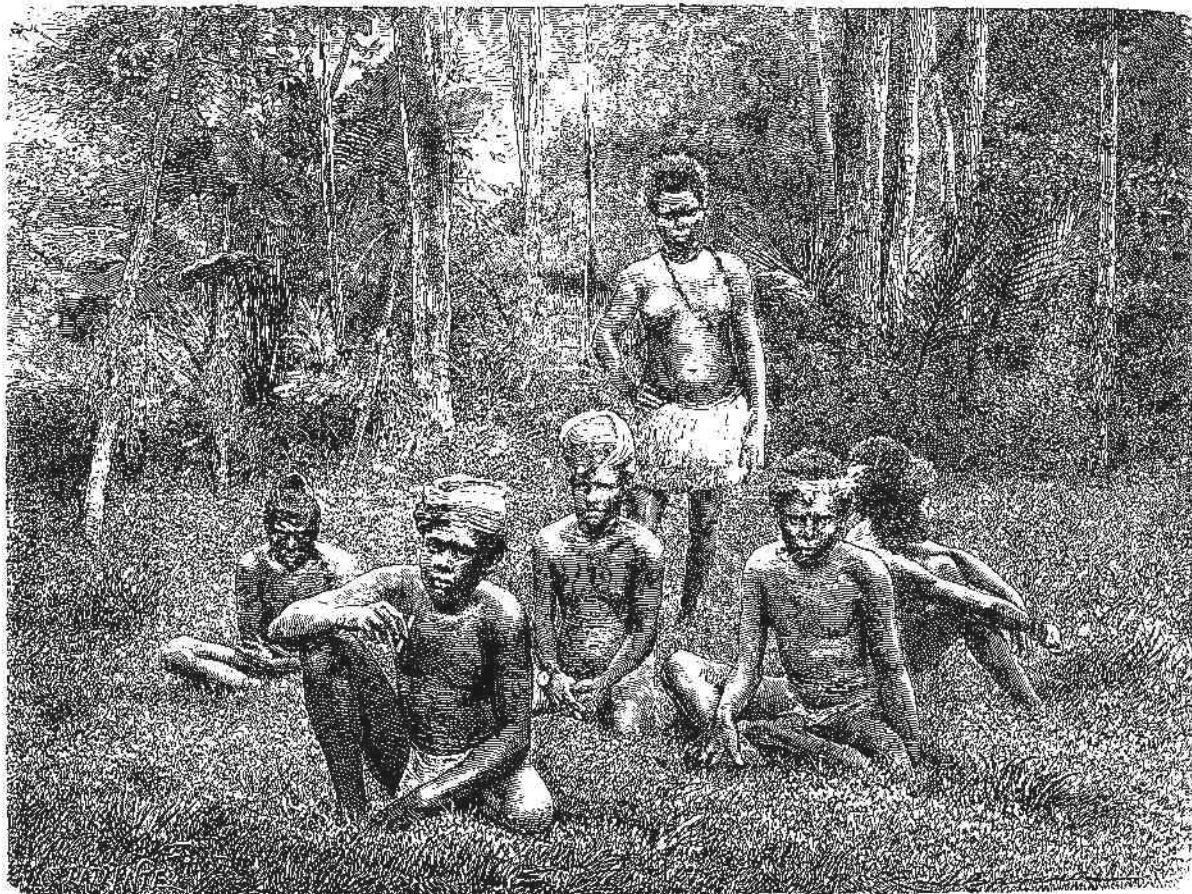
Depuis deux heures environ je regardais cette scène, lorsqu'un long cri aigu et perçant retentit au loin, dominant même le bruit de la fête. Aussitôt, tout le monde devint immobile, et l'anxiété se peignit sur tous les visages. Ce hurlement lugubre et lointain, c'était le cri de guerre: les gens de Ponérihouen, fidèles à leur promesse, tentaient une attaque; et les sentinelles, du haut des montagnes, signalaient leur approche. Au milieu du silence général, le chef de Houindo prit la parole, et ordonna en peu de mots à ses jeunes gens d'aller au-devant de l'ennemi; tous, brandissant leurs armes, se précipitèrent à l'envi vers le point de l'attaque, où, à l'exception des femmes, toute l'assistance les suivit. Curieux d'être témoins de cette lutte, nous nous joignîmes à la foule.

Au bout d'une heure de marche environ, nous étions au bord d'une large et belle rivière, limite des deux tribus ennemies. A ce moment la mer était basse, et sur un large banc de sable asséché au milieu du cours d'eau une lutte acharnée était déjà engagée entre les deux partis, mais notre arrivée subite décida complètement de son issue. Les Ponérihouens, avertis de notre arrivée par les clameurs de leurs nombreux compatriotes qui nous apercevaient de la rive opposée, se retirèrent, quoique avec assez de lenteur, devant nos redoutables carabines.

Mon intention n'était certes pas de devenir acteur dans cette lutte, à moins qu'une agression directe ne

m'y engageât; pour ne pas la provoquer, je m'écartai du bord de la rivière avec mes hommes, et j'allai me placer sur un rocher élevé, du haut duquel on dominait parfaitement les lieux environnants.

La scène avait quelque chose de vraiment bizarre; nus ou ceints d'étoffes aux mille couleurs voyantes, les guerriers brandissaient leurs armes tout en bondissant, hurlant, injuriant leurs adversaires. Les vieillards au corps amaigri, dont la main ne pouvait lancer la pierre ou la zagaie, ne restaient pas oisifs pour cela : assis sur les pointes élevées des rochers de la grève, leur voix ne cessait d'animer le courage de leurs jeunes gens, et de prodiguer l'insulte à leurs en-



Jeunes Neo-Calédoniens. — Dessin d'Émile Bayard d'après une photographie de M. E. de Greslan.

nemis; lorsqu'une pierre aiguë passait en sifflant auprès de leur tête, ils ne daignaient pas s'incliner, mais leur voix plus vibrante, leur parole plus rapide redoublaient de sarcasmes. Écoutez, me dit l'interprète, voici ce qu'ils disent :

« Vous avez raison d'être venus maintenant, c'est une grande fête chez nous et vous nous manquiez; mais vous voilà, et nos jeunes guerriers vont vous saisir, et votre chair va compléter notre festin aujourd'hui. »

Les gens de Ponérihouen, dont les paroles arrivaient distinctement jusqu'à nous, répliquaient :

« Vous n'êtes que les chiens de ceux qui portent la foudre; trop lâches pour vous défendre contre nous,

vous avez appelé les blancs à votre secours; dites-leur de s'éloigner, et nous vous verrons fuir comme la poussière qu'emporte le vent. »

A ce reproche, un peu mérité, les gens de Houindo ne savaient trop que répondre, lorsqu'un jeune chef, appelant autour de lui ses guerriers, s'élança le premier dans la rivière. En quelques brasses, devant la petite troupe qui s'était précipitée sur ses pas, il atteignit le banc de sable; au même moment, un nombre à peu près égal des gens de Ponérihouen abordait aussi. Le banc avait cinquante mètres environ dans sa plus grande largeur; ces ennemis acharnés étaient donc face à face. Trop près de nos alliés



Combat sur la rivière des Foulérhouens. — Dessin d'Émile Bayard d'après un croquis de M. Gardier.

pour craindre notre feu, et surtout celui du sergent et de son détachement qui venait d'arriver, les gens de Ponérihouen avaient recouvré toute leur audace. Chaque parti se composait de trente hommes environ; les deux chefs seuls avaient un léger fusil de chasse à deux coups, qu'ils brandissaient au-dessus de leur tête comme si c'eût été une plume, et tous poussèrent en même temps leur cri de guerre. A cet instant le plus profond silence régnait sur les deux rives; tous les Kanaks attentifs, accroupis sur le rivage, suivaient d'un œil anxieux les moindres détails de l'affaire; les vieillards seuls continuaient leurs psalmodies, mais leur voix était descendue jusqu'à un diapason monotone.

Le combat commença d'abord par un jet de pierres projetées avec une adresse et une force dont nous n'avons pas d'idée. Ces pierres, appointées des deux bouts, se lancent au moyen de la fronde et sont projetées de but en blanc. Leur trajectoire, qu'elles parcourent en sifflant, est presque aussi peu accentuée que celle d'une halle. Prêter l'oreille à ce sifflement est une des grandes affaires du Kanak sur le champ de bataille. Toujours sur le *qui vive*, le corps baissé, son œil de lynx suit tous les mouvements de chacun de ses adversaires; et lorsqu'un projectile arrive sur lui, il lui échappe avec une merveilleuse adresse en bondissant de côté ou bien en se jetant vivement à terre.

Au bout d'un instant plusieurs hommes des deux partis avaient déjà reçu de légères blessures qui ne faisaient qu'augmenter leur rage, lorsqu'un de nos alliés, mortellement blessé au front, tomba sur le sable qu'il mordit dans les dernières convulsions de l'agonie. Je ne saurais dépeindre les cris de joie de tous les Ponérihouens, non plus que les hurlements de douleur de nos alliés; tous ceux qui étaient encore sur le rivage se précipitèrent dans la rivière. Ceux qui étaient sur le banc de sable s'élançèrent en avant contre les Ponérihouens qui, sans reculer, soutinrent vaillamment le choc. A quinze pas environ les combattants s'envoyèrent leurs zagaies¹, qui traversèrent bon nombre de bras et de jambes. Mais les blessures de cette sorte sont peu de chose pour ces hommes stoïques, et avec ma bonne lorgnette, je pouvais voir que, même lorsqu'ils retiraient de leurs propres mains l'arme de la plaie, l'expression qui se peignait sur leur visage n'était pas celle de la souffrance, mais uniquement celle de la fureur.

Dès le commencement de la lutte, les fusils des deux chefs avaient retenti sans résultat bien sensible; aussi, dédaignant ces inventions de la guerre moderne, généralement peu redoutables entre leurs mains, ils avaient saisi immédiatement leurs armes ordinaires, et l'on voyait le chef de Houindo, à la tête de sa petite troupe, s'élançant en avant, brandissant une longue lance de la main droite, et de la gauche un

1. Lance pointue qu'ils tiennent dans la main au point précis du centre de gravité, et qu'ils lancent ainsi à une très-grande distance, avec une telle adresse qu'ils manquent rarement leur but.

tomahawk acéré. Il était le but de tous les traits; mais par des bonds et des mouvements de côté, exécutés avec une prestesse miraculeuse, il réussissait à éviter cette grêle de projectiles. Sa troupe, un instant hésitante, avait laissé entre elle et lui un intervalle assez grand; et pourtant, devant cet homme isolé, les Ponérihouens se retiraient peu à peu, étonnés de son audace et de son bonheur à éviter leurs traits. C'était, du reste, un jeune homme magnifique, et, à le voir ainsi nu, la poitrine et la barbe noircies pour la guerre, tous les muscles en jeu, ne toucher le sol que pour y prendre un point d'appui et rebondir, se tordant et se courbant dans l'air au milieu des traits pleuvant autour de lui, on eût dit un être surhumain. Certes, ce n'était pas l'homme tel que nous le connaissons dans nos villes, pas plus, du reste, que le cheval de fiacre, empêtré de ses harnais gênants, n'est le cheval sauvage, à la crinière longue, abondante et mobile, au col recourbé et fort comme un arc de bois de fer, aux naseaux ouverts et inquiets, qui bondit comme un ressort et se dresse comme un chèvrefeuille de montagne.

Devant ce guerrier, je l'ai dit, tous reculaient; cependant, bien qu'il fût très-près de l'ennemi, il n'avait encore pu lui porter aucun coup: car, pour se servir efficacement de sa lance, il eût fallu qu'il restât une seconde immobile, ce qui eût fatalement amené sa perte. Cependant les gens de Ponérihouen quittaient le banc de sable et entraient peu à peu dans l'eau, tout en gardant bonne contenance et ne cessant de raser de la pointe de leurs lances le corps du chef notre ami. A ce moment, poussant le hurlement de guerre, la troupe du rivage de Houindo accosta. Ce fut le signal de la retraite chez les Ponérihouens, et, quoique de l'autre bord on vint à leur secours, ils lâchèrent pied rapidement, et plongèrent à demi dans l'eau. Là, ils ne pouvaient plus envoyer facilement leurs lances, c'était ce que le chef de Houindo attendait: il s'arrêta brusquement, rejeta en arrière son bras armé de la zagaie et ajusta un instant; alors son bras décrivit dans l'air une courbe rapide, et sa lance acérée, atteignant le but, s'enfonça dans la poitrine du chef ennemi, qui déjà était dans l'eau jusqu'à la ceinture, et qui tomba sans jeter un cri. Aussitôt les Houindos s'élançèrent dans la rivière pour s'emparer au moins de son cadavre, mais à ce moment arrivaient les Ponérihouens qui, eux aussi, se jetèrent à l'eau pour sauver ce trophée. Il y eut pendant quelques instants une mêlée terrible au milieu de ces eaux furieuses, où ces guerriers s'étreignaient l'un l'autre, se laissant emporter par la rivière, et se noyant plutôt que de lâcher prise.

Enfin les gens de Ponérihouen cédèrent, laissant les corps de deux ou trois de leurs camarades entre les mains des vainqueurs hurlant de joie et ivres de vengeance assouvie. Je vis l'un d'eux, presque un vieillard, séparer à coups de hache un bras du cadavre du malheureux chef ennemi, l'agiter au-dessus de sa tête en manière de triomphe, puis arracher avec

ses dents un lambeau de cette chair encore palpitante. J'appris depuis que cet homme était le père du jeune guerrier tué au début de la lutte.

De longs hurlements de deuil et de rage répondirent à cet acte de sanglante sauvagerie ; ensuite les Ponérihouens s'enfoncèrent dans les broussailles et disparurent à nos regards. Ils allaient pleurer les leurs et méditer de nouvelles vengeance.

C'était un beau jour pour nos alliés ; leur joie se traduisait par des hurlements sans fin, l'orgueil du triomphe se lisait dans leurs yeux.

Leur chef s'avança vers nous, suivi d'un de ses guerriers, qui portait sur son épaule la jambe d'une des victimes du combat ; il lui ordonna de la mettre à nos pieds, et dit :

« Voilà un morceau de ton ennemi et du mien. Il pensait que ses os resteraient dans sa tribu : mais son crâne blanchira au soleil devant nos cases, nos femmes et nos enfants riront en le voyant, et sa chair fournira un bon festin à mes guerriers, qui seront après plus braves et plus forts. Choisis pour toi et les tiens la partie qui te plaira. J'en enverrai aussi au capitaine de Houagap, afin qu'il connaisse notre triomphe. »

J'étais trop habitué aux coutumes des Kanaks pour être très-étonné de ces paroles, car ce n'était pas le premier présent de chair humaine que je voyais envoyer ainsi ; dans les postes du nord les commandants en reçoivent assez souvent. Cependant je ne pus m'empêcher, en refusant celui-ci, d'en exprimer mon dégoût, et j'ajoutai que si le chef et ses guerriers mangeaient le corps des hommes qu'ils avaient tués dans le combat, j'en avertirais le capitaine du poste de Houagap (qu'ils aimaient et craignaient à la fois), et que certainement ils s'attireraient sa colère. Pendant que l'interprète traduisait ma réponse, je lisais sur la physionomie du chef l'étonnement auquel succéda un air de respect et d'humilité quand il apprit que le capitaine de Houagap n'approuvait pas que l'on mangeât de la chair humaine.

Déjà toute la troupe des Kanaks avait pris le chemin du village, nous fîmes comme eux. Les événements que je viens de raconter avaient duré environ trois heures, il faisait chaud et nous avions faim. Arrivés au lieu du Pilou-Pilou, nous trouvâmes que la fête avait repris sa première allure. Le combat qui venait d'avoir lieu, loin de diminuer l'ardeur des naturels, n'avait fait que la surexciter ; le seul changement consistait en ce que les femmes et les jeunes filles avaient commencé leurs danses à part. Elles se trouvaient en ce moment à environ deux cents mètres des guerriers, et nous ne perdîmes pas cette occasion de voir de près ce qu'étaient les femmes calédoniennes, qu'on ne fait ordinairement qu'entrevoir. En effet, lorsqu'on surprend une femme *kanake* dans un sentier, on la voit se glisser subitement dans les hautes herbes, et y rester cachée jusqu'à ce qu'on soit passé. Toutefois, lorsqu'on séjourne un certain temps

dans un village, cette sauvagerie diminue peu à peu et finit par disparaître entièrement.

Il y avait là quatre ou cinq cents femmes de tout âge : leur unique vêtement consistait en un *tapa*, sorte de ceinture formée des fibres du pandanus, qui retombait en franges autour d'elles ; le seul ornement que la coquetterie eût suggéré aux plus jeunes était une couronne de feuillage, ou bien une fleur voyante placée dans leur chevelure. Quelques-unes avaient des colliers de jade vert, substance non moins estimée parmi les Néo-Calédoniens que parmi leurs voisins de la Nouvelle-Zélande. Des bracelets formés en usant le coquillage qu'on nomme *cône*, ornaient aussi leurs bras ; la plupart s'étaient, en outre, noirci le visage et la poitrine.

Leur danse était simple et peu variée ; elles s'étaient réunies en un cercle immense, autour duquel tournait un petit groupe d'entre elles, portant de longues branches vertes et fleuries. Toutes chantaient en cadence un air monotone, et marquaient la mesure par un mouvement du corps en même temps qu'elles frappaient le sol de leurs pieds et leurs mains l'une contre l'autre.

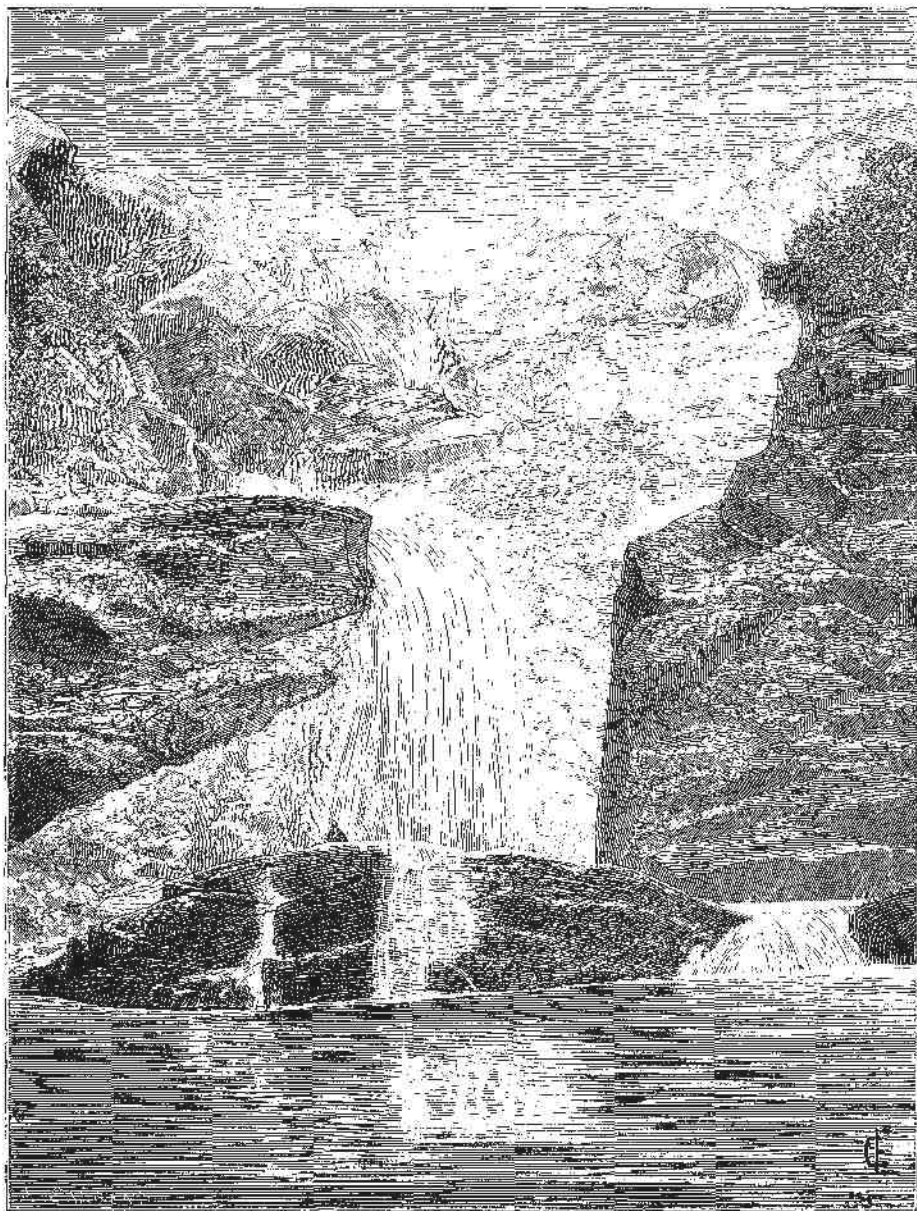
Il existe ici une différence frappante entre les deux sexes sous le rapport de la beauté, et l'on se demande si l'homme de ce pays n'a pas raison de considérer comme beaucoup au-dessous de lui une semblable compagne, ou si c'est, au contraire, le degré d'avilissement dans lequel vit la femme qui l'enlaidit ainsi. Ce n'est pas que la nature ne lui accorde à elle aussi un moment d'éclat ; c'est lorsqu'elle devient jeune fille : alors ses formes sont d'une pureté irréprochable, et la douceur de sa peau ferait envie à beaucoup de nos jeunes Européennes. Mais cette fugitive floraison n'a que la durée d'un éclair et se flétrit bientôt sous la rude part que la vie sauvage fait à la femme : sa peau se ride, les cicatrices dont elle se couvre à la mort du premier parent venu la rendent repoussante ; puis, la maternité l'achève.

Les femmes kanakes sont peu fécondes, soit parce qu'elles nourrissent longtemps leurs enfants, soit par des causes moins avouables.

La journée s'avancait, le soleil était près de terminer sa course, lorsque le chef nous fit prier de nous rapprocher de la fête pour assister à la distribution des divers tas d'ignames qui venaient enfin d'être terminés. On nous fit monter sur le plateau où tous se trouvaient maintenant, et l'on nous y plaça de telle sorte qu'autour de nous était un espace vide ; à notre gauche et en arrière étaient les présents d'ignames. En avant de nous, mais sur la même ligne, se trouvaient les guerriers assemblés en un groupe nombreux ; au premier rang les chefs et les vieillards. La cérémonie commença ; chaque chef sortait à son tour des rangs, s'avancait de quelques pas et adressait un discours à la foule, qui à la fin de chaque phrase répondait par un hurlement général. Quelques ornements distinguaient les chefs des simples guerriers ; des plumes d'oiseaux spéciaux ornaient leur tête. Enfin ils étaient

armés de fusils à deux coups, — le plus grand luxe du Calédonien. Lorsque le chef était jeune, son discours terminé, il simulait un combat, bondissait au-devant du groupe, en brandissant sa zagaie que tout à coup il jetait au loin devant lui dans la plaine comme sur un ennemi simulé. Telles étaient les scènes qui se déroulaient devant nos yeux lorsque soudain un jeune chef étranger bondit hors des rangs, brandit un instant

dans ses mains sa zagaie flexible, prononça quelques mots d'une voix retentissante, et au lieu de lancer son trait dans les herbes de la prairie, l'envoya de toute sa force sur un bouquet de cocotiers situé sur le plateau. Quel que fût le but ou la cause de cet acte, exécuté avec la rapidité de l'éclair, il produisit sur les assistants un effet aussi prodigieux qu'instantané ! Une clameur immense retentit, le chef même de Houindo, armant son



Cascade de Ba, dans la baie Lebris. — Dessin de E. Darboizo d'après une photographie de M. E. de Greslan.

fusil, s'élança d'un seul bond au-devant de l'étranger, l'ajusta... et c'en était fait de lui, si un vieillard n'eût relevé l'arme dont la charge se perdit dans l'air. A partir de ce moment je ne vis plus rien de la scène que me cacha aussitôt la foule. La plupart des naturels couraient çà et là comme les habitants d'une fourmière ouverte par un coup de pied. Il fallait que les paroles et l'acte de l'étranger eussent été bien extraor-

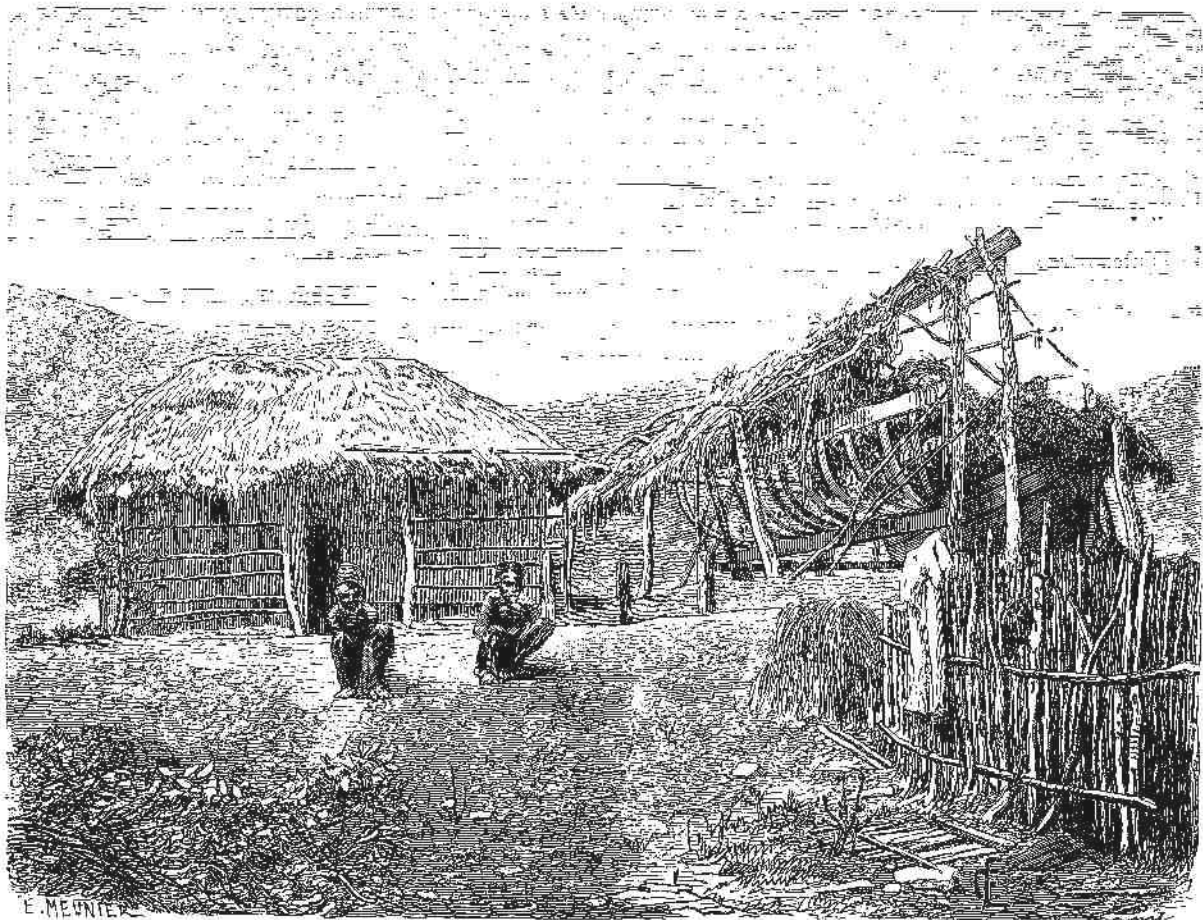
dinaires pour que les Calédoniens, toujours si amis du décorum dans leurs fêtes, fussent ainsi troublés. Nous attendions avec une certaine anxiété le dénouement de cette affaire, lorsqu'un Kanak s'approchant de moi me dit de la part du chef, notre hôte, que la fête se trouvait terminée, et m'indiquant en même temps un grand tas d'ignames, de poissons, etc..., il ajouta : « Voilà les présents que le chef offre à toi et à tes hommes. »

Après avoir remercié cet émissaire je voulus l'interroger sur les causes de la querelle, mais je ne pus en tirer que des réponses évasives, qui ne m'apprirent absolument rien.

Après la distribution des ignames, les Kanaks font un grand repas qui dure très-longtemps, et, lorsqu'ils sont bien repus, commence la véritable fête; c'est au milieu de la nuit, sans autres lumières que quelques torches que promène çà et là le caprice de l'un d'eux; hommes, femmes, enfants forment une mêlée confuse, surexcités par la grande abondance de nourriture qu'ils ont absorbée. Il se produit alors chez eux une espèce d'ivresse analogue à celle qu'amèneraient chez nous les

alcools; ils ne cessent de hurler et de sauter en mesure en frappant l'une contre l'autre des écorces d'arbres recourbées. Le choc de ces écorces produit un son sourd qui se propage au loin et qui, entendu d'une certaine distance, peut se traduire par les syllabes Pelou-Pelou. C'est probablement là l'origine du nom générique donné à toutes ces danses. On écrit ordinairement *Pilou-Pilou*, mais beaucoup de naturels, surtout dans le nord, prononcent Pelou-Pelou.

Après les événements bizarres que je viens de raconter, la fête paraissait terminée, et du reste, ne jugeant pas prudent de séjourner plus longtemps au milieu de cette foule surexcitée, je me retirai avec ma



Habitation de l'Anglais William Young, constructeur de bateaux. — Dessin de E. Darboize d'après une photographie de M. E. de Grosilan.

petite troupe dans le campement que nous avions choisi à un kilomètre de là environ. Les présents des indigènes procurèrent à mes hommes un excellent et copieux repas. Le soleil s'était caché derrière les montagnes, la nuit était obscure et calme; mais bientôt nous entendîmes de nouveau des hurlements et des bruits de fête qui nous annoncèrent que nos voisins avaient repris le cours de leurs divertissements. Je voulais explorer le lendemain les environs et je pris sur-le-champ le parti de retourner sur le théâtre de la solennité pour prendre congé des che's, leur faire quelques présents et les remercier de leur bonne hospitalité. La fête avait repris son cours, je demandai à plusieurs Kanaks où était le

chef que je n'apercevais pas au milieu de la foule. Cette question parut embarrasser beaucoup ceux à qui je l'adressais, et, pour ne pas y répondre, ils s'éloignaient rapidement à la faveur de l'obscurité. J'insistai; il y avait évidemment quelque mystère au-dessous de tout cela, je voulus le pénétrer. Un jeune indigène passant en ce moment près de nous, j'ordonnai à mes hommes de l'entourer et lui fis demander par mon interprète où étaient les chefs. « Je ne sais pas, répondit-il. — Je veux que tu me conduises vers le chef de Houindo, j'ai à lui parler. » Ni mon ton ni mes manières n'admettaient de réplique; il le comprit et jeta un regard furtif autour de lui. Nous l'entourions; aucune issue

n'était laissée à la fuite et l'allure de mes soldats était aussi peu rassurante que la mienne : « Les chefs mangent, nous dit alors *notre prisonnier*, et je ne puis vous conduire vers eux. — Pourquoi cela? — Le chef, si je le faisais, me briserait le crâne d'un coup de casse-tête, ajouta-t-il. — Eh bien, dis-nous seulement où est la case du chef, et je te laisse aller. » Heureux d'en être quitte à si bon marché, le Kanak n'hésita plus et nous fit signe de le suivre. Il s'enfonça aussitôt dans les hautes herbes, lentement, en silence, et plongeant l'œil tout autour de lui pour s'assurer qu'aucun espion n'était là pour le voir. La chute d'une feuille, le frôlement des ailes d'un oiseau de nuit suffisaient pour le rendre immobile. Il écoutait et, reconnaissant bientôt son erreur, il continuait à s'avancer. Enfin, notre guide me mettant la main sur le bras pour attirer mon attention, me dit de sa voix la plus basse : « Derrière ce bouquet de hauts cocotiers vous trouverez la case du chef. » Il sonda du regard l'obscurité autour de nous, pour s'assurer que personne n'avait entendu ses paroles, et d'un pas silencieux et rapide il s'éloigna, courbant sa taille au-dessous du niveau des hautes herbes pour échapper aux regards indiscrets.

Que se passait-il alors d'extraordinaire chez le chef de Houindo? Il était évident que ses sujets avaient reçu l'ordre de ne pas venir le troubler et surtout de nous cacher le lieu de sa retraite; je croyais deviner la cause de toutes ces précautions, et, malgré moi, au milieu de cette nuit sombre, l'oreille frappée à chaque instant par les hurlements de plus de mille sauvages, dont les clameurs incessantes nous arrivaient distinctement, la tête pleine des scènes terribles qui se déroulaient sous nos yeux depuis le matin; malgré moi, dis-je, mon cœur battait d'émotion et je portai la main à ma ceinture pour m'assurer de la présence de mes armes. Le silencieux Poulone partageait probablement mes idées, car il me dit : « Il n'est pas bon d'aller chez le chef de Windo, il a vu beaucoup de sang aujourd'hui; le Kanak qui a vu du sang veut en voir davantage, comme le blanc qui a bu du gin en désire encore d'autre. — Sois sans inquiétude, *mon tayaut*, nous sommes onze, et nos balles vont vite. — Oui, mais la nuit est sombre, l'endroit écarté, le Kanak y voit comme le chat, son tomahawh arrive sur la tête avant qu'on ait entrevu la main qui le soulève; puis on dit que ce sont les gens de Ponérihouen qui sont venus; il vaut mieux, croyez-moi, aller doucement et voir de loin ce qui se passe dans la case du *festin*, puis revenir vite sur nos pas; avant peu, notre absence sera remarquée et le chef averti. » Poulone avait raison, j'ordonnai donc d'avancer dans le plus profond silence.

L'homme de Balade passa le premier pour nous servir de guide, et nous continuâmes notre route lentement et sans bruit. Au bout de quelques minutes de marche, nous étions près du bouquet de cocotiers derrière lequel devait se trouver la case du chef. « C'est bien ici, murmura Poulone; voyez cette lueur qui arrive jusqu'à nous en filtrant à travers les interstices

du feuillage. C'est celle du feu autour duquel ils doivent se trouver. » Augmentant encore de précautions pour marcher en silence, nous traversâmes le bouquet de cocotiers. La lueur d'un grand feu arrivait de plus en plus jusqu'à nous. Un murmure de voix frappant nos oreilles nous servait de guide; certainement nous n'étions qu'à quelques pas, car on distinguait chaque parole; un épais rideau de cannes à sucre et de bananiers nous séparait encore; je fis signe aux hommes de s'arrêter un instant, et suivis Poulone qui glissa comme un serpent de bronze au milieu de cette verte barrière. Tout à coup il s'arrêta et me fit signe de venir près de lui. J'obéis; alors la main de mon fidèle compagnon écarta lentement une grande feuille de bananier et par une ouverture de quelques centimètres j'aperçus une scène qui me fit frissonner jusqu'à la moelle de mes os.

Une douzaine d'hommes étaient assis près d'un grand feu; je reconnus les chefs que j'avais vus pendant la journée; sur de larges feuilles de bananier était placé au milieu d'eux un monceau de viandes fumantes entourées d'ignames et de taros; la vapeur qui s'élevait de ces aliments, apportée par la brise, arrivait juste vers nous, et j'aurais désiré pouvoir retenir mon souffle pour ne pas aspirer le fumet d'un aliment aussi révoltant. Je l'avais bien prévu : nos amis se livraient à leurs barbares festins, et, sans doute, les malheureux Ponérihouens tués dans la journée en faisaient les frais; le trou dans lequel on avait fait cuire leurs membres détachés à coups de hache était là; une joie farouche se peignait sur le visage de tous ces démons; ils mangeaient à deux mains. Ce spectacle était si extraordinaire qu'il me faisait l'effet d'un rêve et j'étais tenté d'aller à eux pour leur parler et les toucher. Un point surtout attirait toute mon attention; en face de moi, et bien éclairé par la lueur du foyer, se trouvait un vieux chef à la longue barbe blanche, à la poitrine ridée, aux bras déjà étiques; il ne paraissait pas jouir de l'appétit formidable de ses jeunes compagnons; aussi, au lieu d'un fémur orné d'une épaisse couche de viande, il se contentait de grignoter une tête; celle-ci était entière, car, conservant le crâne comme trophée, ils ne le brisent jamais; on avait eu cependant le soin de brûler les cheveux; quant à la barbe, elle n'avait pas encore eu le temps de pousser sur les joues du pauvre défunt, et le vieux démon s'acharnant sur ce visage, en avait enlevé toutes les parties charnues, le nez et les joues; restaient les yeux, qui, à demi ouverts, semblaient être encore en vie. Le vieux chef prit un bout de bois pointu et l'enfonça successivement dans les deux prunelles; on aurait pu croire que c'était pour se soustraire à ce regard et finir de *tuer* cette tête vivante; point du tout, c'était tout simplement pour parvenir à vider le crâne et en savourer le contenu; il retourna plusieurs fois son bois pointu dans cette boîte osseuse, qu'il secoua sur une pierre du foyer pour en faire tomber les parties molles, et cette opération accomplie, il les prenait de sa main maigre comme une

griffe et les portait à sa bouche, paraissant très-satisfait de cet aliment. Ce premier procédé ne réussissant pas à extraire entièrement la cervelle, le vieux sauvage expérimenté mit l'arrière de cette tête dans le feu, à l'endroit où il était le plus violent, de façon que par cette chaleur intense la cervelle pût se séparer complètement de son enveloppe intérieure; ce procédé réussit parfaitement, et en quelques minutes le cannibale fit sortir par les diverses petites ouvertures du crâne le reste de son contenu. A ce moment, j'entendis retentir tout près de mon oreille ce bruit sec que produit une batterie de fusil que l'on arme. J'étais tellement absorbé que je tressaillis comme mû par un ressort, mais je reconnus vite le sergent D... qui m'accompagnait; il était près de moi, sa carabine épaulée et visant le vieux tigre; il n'était que temps, je relevai rapidement l'arme qui ne partit pas et je fis impérieusement signe au sergent de se retirer. Poulone et moi le suivîmes, et nous retrouvâmes bientôt notre petite troupe avec laquelle nous revînmes au camp. — « Je vous demande pardon, me dit à part le sergent D..., mais c'était plus fort que moi, le sang m'est venu aux yeux quand j'ai vu ces coquins se manger entre eux. — Kanak comme ça, répondit Poulone, lui beaucoup content *kai-kai* (manger) ses ennemis. »

Je ne rentrai pas à Houagap sans avoir été visiter au fond de la baie Lebris la belle cascade de Ba, dont mon ami E. de Greslan m'a envoyé depuis la photographie; — à l'époque pourtant si récente de mon passage, les terres fertiles, les belles forêts de ces parages n'avaient attiré encore aucun Européen. Aujourd'hui il n'en est plus de même, et un Anglais du nom de William Young, constructeur d'embarcations, y a fondé des chantiers où il exploite en faveur du cabotage de l'île les magnifiques essences de ce littoral.

Quelques jours après mon retour à Houagap, la goëlette *la Calédonienne* mouillait dans le port; elle avait l'ordre de prendre à son bord le détachement du poste et de le transporter chez nos amis de Houindo pour y châtier la tribu de Ponérihouen et celle de Mou qui, nous venons de le voir dans les pages précédentes, se permettaient des agressions constantes contre nos alliés, et nous bravaient chaque jour par quelque acte éclatant de cannibalisme.

L'expédition était dirigée par M. le lieutenant Charpentier, chef du poste de Houagap. Le 21 juin 1864, à la tête de trente militaires d'infanterie de la marine et de douze matelots de *la Calédonienne*, cet officier débarqua sur la rive droite de la rivière des Ponérihouens qui servait de champ à la bataille dont nous avons parlé; il fit dire d'abord aux chefs insoumis qu'il venait, de la part du gouverneur, intimar l'ordre de cesser leurs guerres intestines et de faire le lendemain leur soumission devant lui. Je laisserai maintenant la parole à cet officier qui, dans cette circonstance, fit preuve de beaucoup de circonspection et d'un esprit de conciliation sans lequel on aurait eu certainement de la peine à arrêter l'effusion du sang; néanmoins le but

de l'expédition fut entièrement rempli. En général, du reste, le simple déploiement de nos forces suffit à soumettre les plus rebelles tribus :

« ... Partis ce jour-là pour étudier les dispositions des naturels et être prêts à frapper ferme si l'on n'acceptait pas nos conditions, nous les vîmes partout s'empressez de déposer les armes et de se soumettre; ce que j'avais dit la veille était déjà connu de toute la tribu. A midi, pendant une petite halte sur un mamelon couvert de cocotiers, ils se rallièrent autour de nous en nous offrant des cocos....

« A mesure que nous avançons, notre escorte grossissait, et qui n'eût pas connu les habitudes des Calédoniens aurait pu craindre une attaque; ils étaient simplement curieux comme leurs pareils, et cette curiosité impunément satisfaite augmentait leur confiance. A trois heures, en arrivant aux cases du chef, nous trouvâmes bon nombre d'indigènes; ils nous dirent qu'on était allé chercher le chef dans le fond de la vallée où il assistait à une fête. La troupe procéda à son repas, dont les habitants lui fournirent bénévolement une partie.

« A quatre heures, les Kanaks s'agitèrent et l'on me prévint que le chef arrivait. Quand il fut à quinze ou vingt pas, je fis arrêter son escorte, et sur mon invitation il s'avança seul et tout tremblant. Alors, retirant l'étoffe qui lui servait de turban, il m'offrit la main, disant que tout dans la tribu m'appartenait et qu'il serait désormais soumis; il promit de ne plus se battre, de ne pas faire de mal aux blancs, d'obéir aux ordres du gouverneur, en un mot d'être Français. Il demanda ensuite à retourner à la fête qu'il avait quittée pour se rendre à mon appel, ajoutant : « Reste ici, tu es chez toi. » Je le lui accordai, exigeant toutefois qu'il assistât, le lendemain, à notre départ. Il n'y manqua pas, mais à la plage il disparut : les signaux échangés avec le bâtiment, afin d'avoir notre déjeuner, lui ayant semblé menaçants pour sa liberté. Je me contentai de lui envoyer dire de se rendre à Wagap.

« Au même moment, le chef de Mou, à la tête de ses guerriers, se présenta devant moi pour faire sa soumission. Je formai le détachement en bataille, et le chef s'avança respectueusement, tête nue. Avec moins d'embarras que celui de Ponérihouen, il dit que tout ce qui lui appartenait était à moi et qu'il renonçait pour toujours à la guerre. Il se rendit ensuite à bord de *la Calédonienne*, où un pavillon national lui fut donné. »

A la suite des événements que nous venons de retracer, une paix profonde s'est établie dans cette partie de la Nouvelle-Calédonie; les colons peuvent maintenant s'établir dans ces parages fertiles; ils trouvent ordinairement dans les Kanaks des alliés et non des ennemis.

J'opérai mon retour à Noumea sur la goëlette *la Calédonienne* en mai 1864, après six mois de séjour dans le nord de l'île; je trouvai le chef-lieu beaucoup plus animé qu'à mon départ; les troupes revenaient

d'une expédition dirigée contre les naturels de Lifou, une des îles Loyalty. Peut-être un jour aurai-je à m'occuper spécialement de ce petit et intéressant archipel et de parler de cette expédition dont la cause n'était pas bien connue et qui souleva contre le chef de la colonie des reproches amers de la part d'un grand nombre de journaux en France, en Angleterre et en Australie.

La population de notre capitale s'était aussi augmentée d'un certain nombre de femmes européennes, recrutées dont elle avait manqué jusqu'alors. Une frégate de la marine impériale avait apporté de jeunes orphelines, envoyées, sous la tutelle du gouvernement, à la recherche d'établissements que ne pouvait leur garantir la terre natale. Ce fut un véritable événement dans un pays où les colons étaient presque tous célibataires. Il y eut bien dans le principe quelques petites contrariétés qui rappelèrent le mot de la fable : « Deux coqs vivaient en paix. » Mais bientôt l'ordre s'établit, et toutes ces jeunes filles trouvèrent des partis convenables.

Cet acte du gouvernement a eu les meilleurs résultats, car il a fixé au sol un grand nombre d'hommes que leur humeur vagabonde aurait éloignés de la contrée. Aujourd'hui une compagne, des enfants leur ont créé une famille, un foyer. Les liens les plus puissants leur ont refait une patrie, aux antipodes de l'autre, mais sous un ciel plus clément.

Cet envoi du gouvernement français fut suivi d'un autre, beaucoup moins bien vu par la colonie. Ce n'était plus en effet de jeunes et jolies orphelines, mais bien deux cent cinquante misérables qui venaient subir sous ce beau ciel la peine des travaux forcés que leurs crimes leur avaient mérités. Ils étaient presque tous jeunes; ils avaient été choisis au bagne de Toulon parmi les condamnés dont la conduite était la meilleure; mais à l'expiration de leur peine, dont la durée était d'au moins

dix ans, ils devaient finir leurs jours dans le pays; il leur était même permis de servir les colons comme domestiques. Ce système est peut-être bon; il a, du reste, réussi ailleurs; cependant, pour le moment, quoique le prix de location de ces travailleurs soit assez peu élevé (soixante francs par mois), les Européens répugnent à employer ces hommes et il suffit de connaître la manière de vivre des colons calédoniens pour comprendre cette répugnance. Les planteurs vivent isolés, très-éloignés les uns des autres; le maître partage tous les travaux de ses hommes; ils mangent tous à la même table

et couchent sous le même toit. On offenserait beaucoup ces employés en leur disant qu'ils ne sont que des domestiques; on les désigne ordinairement par le nom de *stockmen*, qui est presque un titre d'honneur parmi eux. Il est vrai que ces travailleurs coûtent deux cent cinquante francs par mois; mais très-consciencieux pour la plupart, ils sont rompus à tous les travaux ordinaires de la colonisation. Quant à l'ouvrier de la transportation, on ne saurait lui confier des travaux différents de ceux que l'on peut faire exécuter par les indigènes, et l'emploi de ceux-ci, moins rétribué, n'éveille ni les mêmes préjugés, ni les mêmes craintes.

Au moment de livrer ces observations au *Tour du Monde*, je lis dans les journaux officiels (mai 1868) que les établissements pénitenciers de la

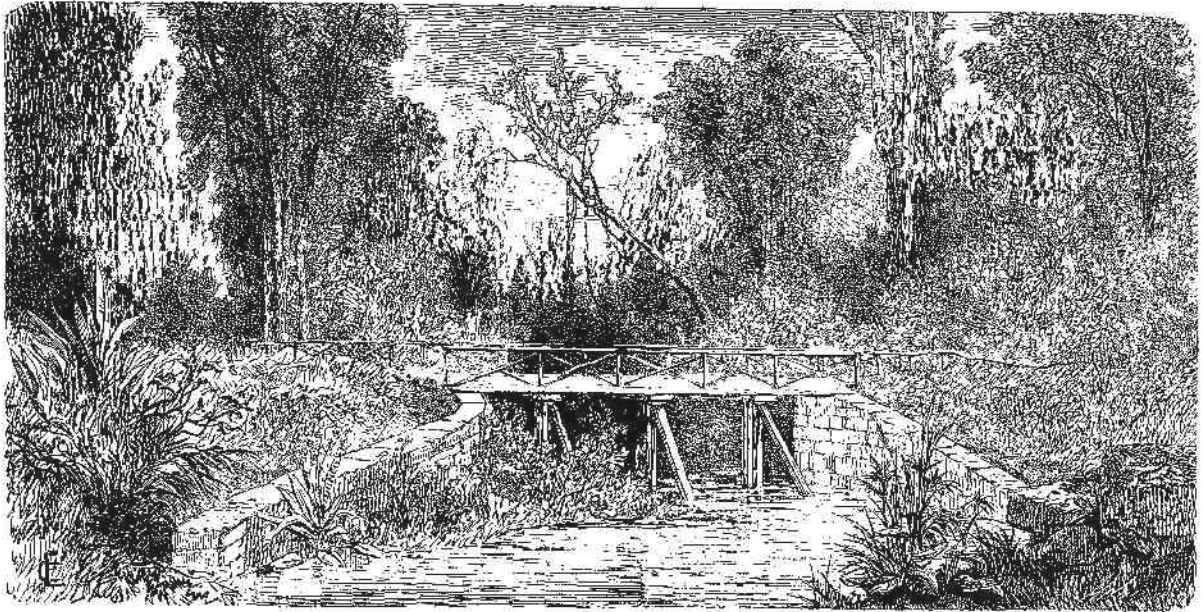
Nouvelle-Calédonie donnent les résultats les plus satisfaisants, que le nombre des transportés dépasse aujourd'hui 1500, et qu'un petit détachement d'infanterie (130 hommes) a été jugé suffisant pour maintenir l'ordre parmi eux et assurer la tranquillité de la colonie, où, grâce au développement des cultures, la population civile augmente aussi journellement. Espérons qu'il en sera toujours ainsi.

J. GARNIER.

(La suite à la prochaine livraison.)



Kanak de la mission. — Dessin de A. de Nenville d'après l'album de M. Festard, officier d'infanterie de marine.



Le pont des Français. — Dessin de E. Dardoize, d'après une photographie de M. E. de Cressan.

VOYAGE A LA NOUVELLE-CALÉDONIE,

PAR M. JULES GARNIER, INGÉNIEUR CIVIL DES MINES ¹.

1863-1866. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

XVI

Excursions au nord et à l'ouest de Nouméa.

Après quelques semaines passées dans le chef-lieu pour y classer les échantillons minéralogiques que j'avais rapportés du nord de l'île, je recommençai autour de Nouméa une série d'excursions ayant pour but de relier mes travaux précédents à ceux que j'avais l'intention de diriger vers la côte occidentale de l'île. Je revis la route de Koé et Pont-des-Français, élevé en 1859 sur une petite rivière qui est le cours d'eau le plus rapproché de la ville. Bien qu'à dix kilomètres de Nouméa, ce point est ordinairement le but des promenades des citadins, tant ils aspirent à goûter de l'eau vive; en ce moment même (1868) des marchands transportent cette eau au chef-lieu, où elle se vend, je crois, à raison de cinq francs la barrique.

Je visitai aussi les établissements de la mission de Saint-Louis, fondée en 1850 par le P. Rougeyron, qui y amena du nord de l'île, de Poébo et de Balade, plus de cent naturels convertis au christianisme; ils s'établirent dans la spacieuse plaine de Saint-Louis, par laquelle la presqu'île de Nouméa se rattache au sol calédonien, et c'est là que je les rencontrai, eux et leurs descendants. En arrivant sur le territoire de la mis-

sion, on rencontre d'abord la *Conception*, résidence du provicaire apostolique. Cet établissement, agréablement situé sur un monticule qui domine la mer, est entouré de plantations, de cases indigènes. Au delà de la *Conception* s'étale en larges ondulations la plaine de Saint-Louis, où les bœufs de la mission pâturent en nombreux troupeaux dans de gras herbages; au bout d'une heure de marche environ, on arrive à la mission proprement dite. Elle s'élève sur une éminence. Les Pères, au nombre de trois ordinairement, ont des logements spacieux et bien distribués; la plaine qui s'étend au pied de cette habitation est parfaitement arrosée et cultivée; elle se termine à la mer par une anse bien abritée; la rivière de Saint-Louis met en mouvement, par une roue hydraulique puissante, une scierie destinée à débiter les magnifiques futaies qui couvrent les flancs des montagnes voisines; les planches sorties de cette usine sont livrées au commerce de Nouméa, qui leur trouve toujours un débouché facile dans les constructions de la colonie.

Au moment de mon passage, les missionnaires achevaient une belle goélette de cent cinquante tonneaux environ, toute construite avec les bois de leurs montagnes.

1. Suite. — Voy. t. XVI, p. 155 et suiv.; t. XVIII, p. 1.

Ma visite en ce lieu avait pour but l'étude d'une veine d'anthracite que j'y avais reconnue quelque temps auparavant. Je traversai ensuite la rivière de Dumbéa, quelques collines plus ou moins élevées et couvertes de gras pâturages et j'arrivai en trois heures et demie environ à Païta, belle plaine qui s'étend jusqu'au bord de la mer dans le fond du port Laguerre et le long de la petite rivière de Kataramonan. Ici le terrain est très-fertile et déjà un village complet s'y est fondé. Les habitants sont à peu près tous Allemands ou Irlandais, c'est-à-dire qu'ils appartiennent aux deux races du monde les plus propres à ce genre de colonisation qui exige la patience, le travail et la sobriété.

Ces familles, établies là depuis 1859 seulement, font plaisir à voir. Arrivées avec de faibles ressources, elles ont eu l'heureuse chance de ne pas se tromper dans le choix du sol à cultiver. Après avoir construit de petites cases suffisantes comme premier abri, elles ont défriché tout autour de cette habitation autant de terrain que leurs bras le leur permettaient; à la saison des semis elles ont pu mettre en terre du maïs, des pommes de terre, des haricots, des patates, des légumes divers. En attendant la levée de la récolte, les champs en culture ont été entourés d'une barrière (*fence*) composée de troncs de jeunes niaulis placés à deux mètres de distance environ les uns des autres et reliés par trois rangs de gros fils de fer pour empêcher le bétail de venir piétiner sur les plantes, et manger le maïs en herbe. Ces colons avaient d'abord acheté quelques vaches venues de Sydney; les premiers frais avaient été assez élevés. Mais, par la suite, ces animaux paissant librement l'herbe tendre et abondante de la plaine se sont multipliés et ont augmenté le bien-être de leurs possesseurs; car le lait, naturel ou transformé en beurre et fromage, variait l'alimentation des premiers jours qui consistait principalement en bœuf salé et biscuit; que l'on ajoute à cela une basse-cour complète de poulets, de canards, etc..., un verger dont les fruits sont excellents, et on comprendra comment l'aisance la plus parfaite régnait au bout de quatre ou cinq ans au milieu de ces familles qui, à leur arrivée, étaient presque misérables.

Qu'un étranger se présente aujourd'hui dans ces demeures, l'accueil le plus franc lui est offert, et ce qui prouve le mieux le bien-être dans lequel vivent ces colons, c'est la grande quantité de beaux enfants frais et roses que chaque famille possède et dont le nombre s'accroît régulièrement tous les ans. Tous ces rejetons viennent curieusement vous examiner et vous saluer en kanak, en français, en anglais et en allemand. Au moment de mon passage à Païta, ces familles prévoyantes venaient de se réunir et de décider qu'entre elles toutes elles payeraient un maître d'école qui viendrait au milieu d'elles instruire leurs enfants. Ce projet, favorisé du reste par le gouverneur, fut bientôt mis à exécution. Quelques mois plus tard une chapelle était aussi élevée et un missionnaire, le révérend P. Montrougi, savant remarquable, qui a enrichi l'histoire na-

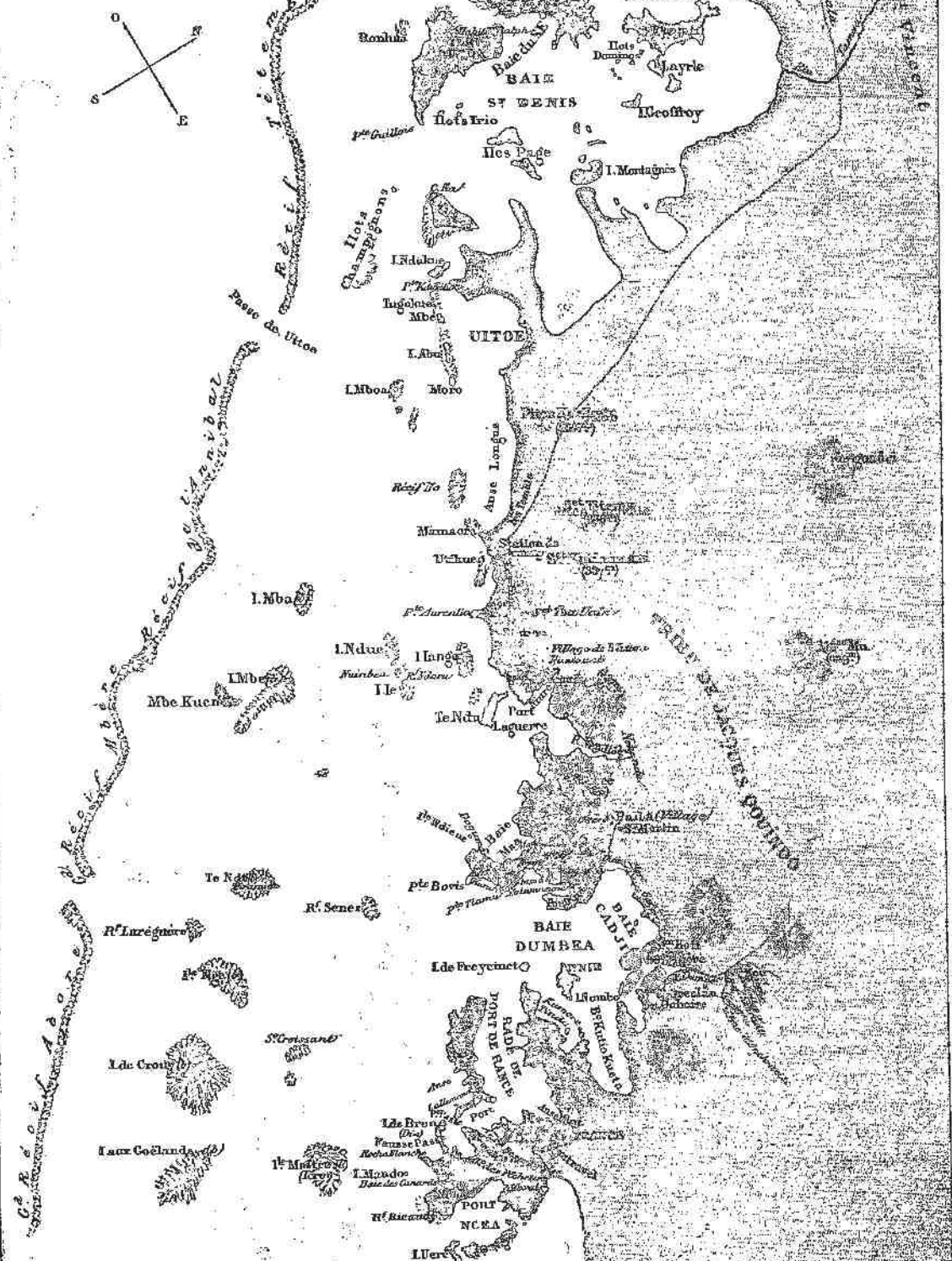
turelle de précieuses découvertes, fut appelé à ce vicariat. La plupart des colons, d'origine allemande, étaient protestants; mais, au sein de cette vie calme et laborieuse, l'esprit de l'homme s'élargit, et tous comprirent qu'une question de dogmes ne devait pas les diviser. Tous ensemble, catholiques ou protestants, se réunissent à la même heure dans l'enceinte élevée au Dieu des chrétiens.

En remontant le long de la côte ouest, au nord de Païta, on trouve, un peu avant d'atteindre la baie de Saint-Vincent, la station de Tongoin, habitée par un Chinois qui m'accueillit avec un empressement et une hospitalité qui font le plus grand honneur aux us et coutumes de l'Empire du Milieu. Je vois encore d'ici, et non sans émotion, le brave Jemmy, c'est son nom, venant à ma rencontre, menant son seul cheval en laisse sur lequel il me fallut monter et me laisser emmener à la case où je dus manger et boire. Ce fut dans cette circonstance que, pour la première fois, je mangeai du trévang, ce mollusque si recherché des Chinois. La préparation culinaire de cet animal est fort longue. Les Chinois seuls, je crois, en connaissent la recette. Cependant le résultat final est loin d'être exquis, et, en cherchant dans mes souvenirs gastronomiques, je ne puis guère comparer ce mets qu'à de la couenne de lard tendre. Mes hôtes chinois de Tongoin font largement leurs affaires; ils sont très-actifs, intelligents, laborieux, économes et assez sobres. Ils cultivent surtout le maïs et les haricots; ils élèvent des porcs avec les fruits de nombreux goyaviers qui couvrent en partie les environs de leurs habitations, et, enfin, possesseurs de quelques embarcations, ils font la pêche du trévang.

On n'a pas encore importé le travailleur chinois en Nouvelle-Calédonie, malgré les immenses services que ces hommes peuvent rendre et que j'ai bien pu constater dans d'autres colonies; dans celle-ci nous ne possédons encore que quelques Indiens amenés de Bourbon et des gens des Nouvelles-Hybrides.

Au nord de Tongoin sont les belles plaines de Saint-Vincent, que l'on traverse en allant à Kanala et qui sont arrosées par trois beaux cours d'eau, la Tamoa, la Tontouta et l'Onenghi. Ces fertiles contrées auraient offert un emplacement admirable pour établir le chef-lieu de la colonie; rien n'eût été facile comme de créer des routes et des chemins au milieu de cette grande surface plane. Aucune tranchée n'y eût été nécessaire. Le terrain, bien arrosé par trois rivières et une multitude de ruisseaux, pourrait nourrir en liberté de nombreux troupeaux de chevaux et de bétail. Les jardiniers auraient pu s'établir autour de la ville, qu'ils auraient approvisionnée de légumes. Cette plaine contient aussi, disséminé de toute part, le *niaoulis* qui eût servi aux constructions; plus loin en s'élevant le long des rivières et des ruisseaux sur les flancs des montagnes qui forment la ceinture de ces plaines, abondent aussi de magnifiques futaies. Enfin, la rade de Saint-Vincent, une des plus vastes du monde, est

SECTION
De la Côte S.O.
DE LA N^{le} CALÉDONIE
comprise
ENTRE NOUMÉA
ET LAPASSE ST VINCENT.



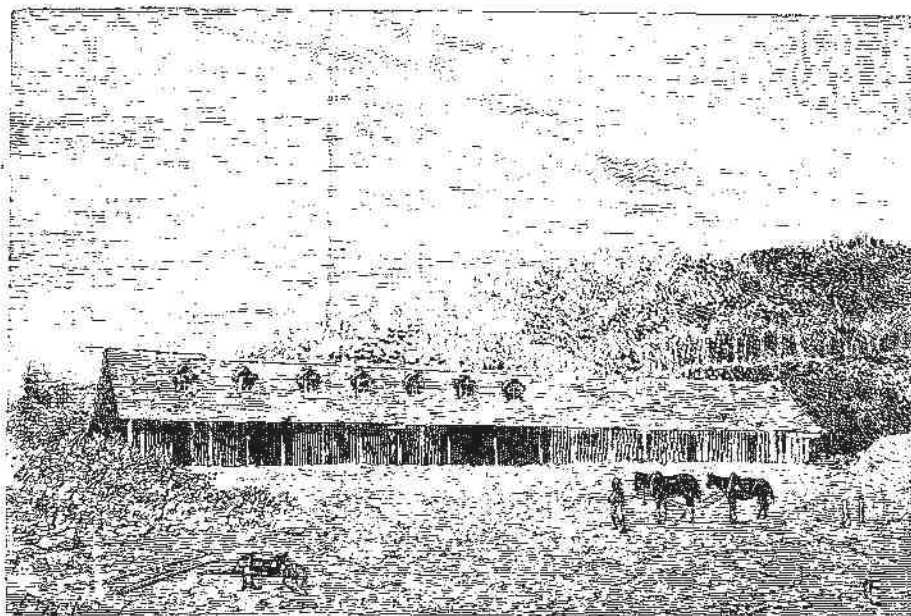
garantie à l'ouest contre les flots du large par trois grands flots qui la protègent; les navires peuvent entrer et sortir presque par tous les vents, car il y a une passe à l'ouest-nord-ouest et une autre au sud-sud-ouest.

Au milieu de la baie sont plusieurs flots fertiles, entre autres celui de Parseval, qui communique avec la terre à la marée basse et possède plusieurs mouillages *bord-à-quai*, avantage qui manque ordinairement sur les autres points de cette côte. Il eût donc été facile, dès le principe, de venir décharger là les bâtiments. Cette observation répond aux objections que l'on a toujours faites contre la baie de Saint-Vincent, comme emplacement de ville.

Il est vrai que, suivant la règle générale en Nouvelle-Calédonie, dans les pays de plaine les bords de la mer sont presque partout encombrés de palétuviers (*rhizophora mangle*? Linné). Cet arbre pousse sur le

bord de la mer, le tronc en est maintenu en l'air par de nombreuses racines très-minces qui s'élancent en divergeant de toutes parts, et s'enfoncent dans la mer où elles forment sur les rivages une barrière impénétrable. Mais un des grands avantages de cet arbre, c'est que ses racines retiennent au milieu d'elles tous les débris qui y sont apportés par le temps; le niveau du sol s'élève alors peu à peu, et lorsqu'il arrive à dépasser celui de la mer, le palétuvier s'étiole, disparaît et fait place à une végétation différente. Souvent aussi alors le palétuvier s'avance dans les eaux de la mer, agrandissant ainsi les rivages de l'île. C'est ainsi que plusieurs flots ou pâtés de coraux qui se trouvaient assez loin du rivage y ont été réunis à la longue. La marche de ces palétuviers est assez rapide pour que j'aie pu constater ce fait d'un mois à un autre.

Les marais de palétuviers sont le séjour de nom-



Vue de la ferme modèle d'Yahoué. — Dessin de E. Darboize, d'après une photographie de M. E. de Greslan.

breuses bandes de canards sauvages. On y pénètre quelquefois en marchant sur les racines qui s'élèvent en cerceaux au-dessus du niveau de l'eau (voy. p. 29) et l'on traverse ainsi parfois de grands espaces inondés. Dans le nord, à Gatop par exemple, ces racines de palétuviers sont recouvertes d'une multitude d'huîtres de la grosseur de celles d'Ostende; en coupant à la hache une racine, on peut se procurer quelques centaines d'excellentes huîtres.

Le bois de cet arbre sert au chauffage. Il contient beaucoup de tan que l'industrie pourrait utiliser. Enfin ses fruits sont comestibles, quoique bien peu savoureux. Tous les points où cet arbre est absent sont plus que suffisants pour l'abordage ordinaire.

Les îles Ducos et Hugon qui ferment, ainsi que je l'ai dit, la rade de Saint-Vincent, sont en ce moment le théâtre d'une excellente exploitation. Des colons ont loué au gouvernement ces îles couvertes de bons pâtu-

rages et possédant des sources d'eau douce. M. G. Martin, un de ces colons, a placé il y a quelques années sur l'île Ducos quatre cents brebis; deux ans après, sans autres gardiens qu'un Européen et deux kanaks, il y avait environ dix-huit cents têtes dans ces prairies.

Les quatre cents brebis achetées à Sydney avaient coûté, y compris le transport dans la colonie, environ douze mille francs et les dix-huit cents têtes valaient en ce moment quarante francs l'une, c'est-à-dire soixante-douze mille francs. Les frais de surveillance montaient environ à dix mille francs. Il restait un bénéfice de cinquante mille francs.

Le mouton vient très-bien sur ces flots où l'air toujours frais de la mer chasse les mouches et les insectes qui, dans les pays chauds, s'introduisent dans la laine de ces animaux; de plus, ces points sont suffisamment rocheux pour que le mouton, usant facilement la corne

de son pied, ne contracte pas la maladie que l'on désigne sous le nom de *piétin* et qui se manifeste chez lui lorsqu'on le fait séjourner dans les pays bas et marécageux.

On prétend ordinairement que sur la grande terre le

mouton vient mal; aussi ne s'y livre-t-on pas à l'élevage de cet animal si productif. Je crois que cette opinion est erronée et que le manque de réussite provient de ce qu'on a mal étudié la question. On avait choisi pour les premiers essais des endroits humides et mal



Mission de la Conception. — Dessin de E. Dardoize, d'après l'album de M. le lieutenant Testard. J

aérés. On attribuait surtout la mortalité de ces animaux à la présence d'une certaine graminée (*andropogon austro-caledonicum*) très-abondante en Nouvelle-Calédonie. Cet-

te plante, lors de la maturité des épis, présente des soies assez rigides pour pénétrer à travers la peau des moutons. Cependant sur l'île Ducos, où les animaux de la



Mission de Saint-Louis. — Dessin de E. Dardoize, d'après l'album de M. le lieutenant Testard.

race ovine se propagent si bien, comme nous l'avons vu, la seule herbe est l'*andropogon austro-caledonicum*.

Du reste, il est facile de neutraliser à peu près entièrement l'action de cette herbe par un procédé peu coûteux : jeune, c'est une excellente nourriture pour les

troupeaux ; ce n'est que lorsqu'elle porte la graine revêtue d'une barbe pointue et rude qu'elle est nuisible ; mais à ce moment la plante est sèche et s'enflamme facilement, il suffit donc alors d'incendier les prairies qui la contiennent. Le feu détruit les graines, et quel-

ques mois après une herbe différente remplace en grande partie la première.

L'île Ducos contient aussi de petits filons de cuivre natif, carbonaté bleu et vert oxydulé, etc. C'est là que pour la première fois j'ai trouvé du cuivre en assez grande abondance; malheureusement aucune fouille importante n'a pu être opérée ni dans ce filon même, ni dans les environs.

La planche de la page 25 représente M. Martin G., le propriétaire des troupeaux de l'île Ducos. Il est à cheval et surveille au bord de la mer la construction d'une case qu'élèvent des naturels des Nouvelles-Hébrides engagés pour quelques années. J'ai passé plusieurs jours sous le toit de ce jeune Anglais, qui a transplanté sur cette plage lointaine les meilleures traditions d'hospitalité de notre vieille Europe.

L'île Ducos est, paraît-il, la première terre de la côte ouest où les Anglais abordèrent. Les Français ne s'avancèrent pas dans la baie de Saint-Vincent, à laquelle ils donnèrent le nom de Havre trompeur, à cause probablement du nombre assez considérable de bancs

de sable et de récifs qui s'y rencontrent. En revanche les Anglais trouvèrent dans l'île Ducos un port petit, mais excellent. En s'y dirigeant du large on distingue, étagées l'une derrière l'autre, les rangées de montagnes qui forment la charpente de la Nouvelle-Calédonie.

Quoique la plaine de Saint-Vincent soit déjà à une certaine distance de Nouméa, tous les jours de nouveaux colons viennent s'y établir, et je ne doute pas que dans quelques années ils ne se trouvent assez nombreux dans cette plaine large, fertile et bien arrosée, pour qu'il s'y crée une petite ville. Les naturels ne sont pas rares dans ces parages, mais ils sont dispersés en petits villages dans la plaine, au bord des rivières ou sur le rivage.

Au nord de la baie de Saint-Vincent se trouve la petite tribu de Ouitchambo, dont une partie vit au bord de la mer sur une plage assez vaste et marécageuse. Je la visitai un jour et je reconnus en elle une des plus misérables de la Nouvelle-Calédonie. Cependant, en parcourant le sol qu'elle habite, j'y vis de belles plai-



Vue des montagnes habitées par la tribu de Jacques Quindo (prise du large).



Vue de la baie de Saint-Vincent (prise du large).

nes quelque peu accidentées, bien arrosées et complètement négligées par les Européens, quoiqu'on n'y soit pas très-loin de Nouméa, ce qui devrait pousser à la colonisation de ces parages.

A dix heures environ au nord de la baie de Saint-Vincent, on rencontre une deuxième baie au fond de laquelle est un village. C'est Houraye, dont les cases sont échelonnées le long d'une large rivière qui, suivant le fond d'une riche et belle vallée, remonte vers l'intérieur dans la direction de Kanala et offre ainsi la voie la plus naturelle et la plus facile pour traverser l'île d'une côte à l'autre.

Les habitants de ce village, comme tous les Calédoniens qui habitent près de la mer, sont plus pêcheurs que cultivateurs. Quoiqu'ils fussent à cette époque la dernière tribu de la côte occidentale avec laquelle on eût encore quelques relations, ils se montrèrent toujours dévoués et bons à mon égard.

En jetant les yeux sur la carte de cette colonie, on comprend de suite la raison pour laquelle on a jusqu'ici très-peu exploré les parages de la côte ouest. Dans toutes les autres parties de l'île les récifs lais-

sent entre eux et le rivage un large canal, mais ici ils commencent à se rapprocher beaucoup de la terre sur un espace de plusieurs lieues (jusqu'au village d'Houraye), puis ils se joignent au rivage lui-même ou bien n'ont aucune régularité, se divisant en mille bancs qui forment autant d'écueils dangereux.

Les environs des récifs sont ordinairement très-poissonneux. J'ai été témoin de bien des pêches où l'on n'avait qu'à laisser tomber la ligne pour prendre du poisson. Quelques-uns étaient énormes et pesaient jusqu'à soixante livres. Mais il faut ici se défier de ceux que l'on ne connaît pas bien. Il est même toujours prudent de ne pas y goûter avant qu'un kanak les ait déclarés bons, et encore quelquefois les hommes du pays s'y trompent-ils, car tel poisson bon à une époque ne l'est plus à une autre. On attribue ces changements de la qualité des poissons à leur nourriture aux diverses saisons de l'année. Quoi qu'il en soit, les Européens ont eu fréquemment à déplorer la mort de quelques-uns des leurs empoisonnés par le poisson.

Un exemple des plus douloureux est celui offert par

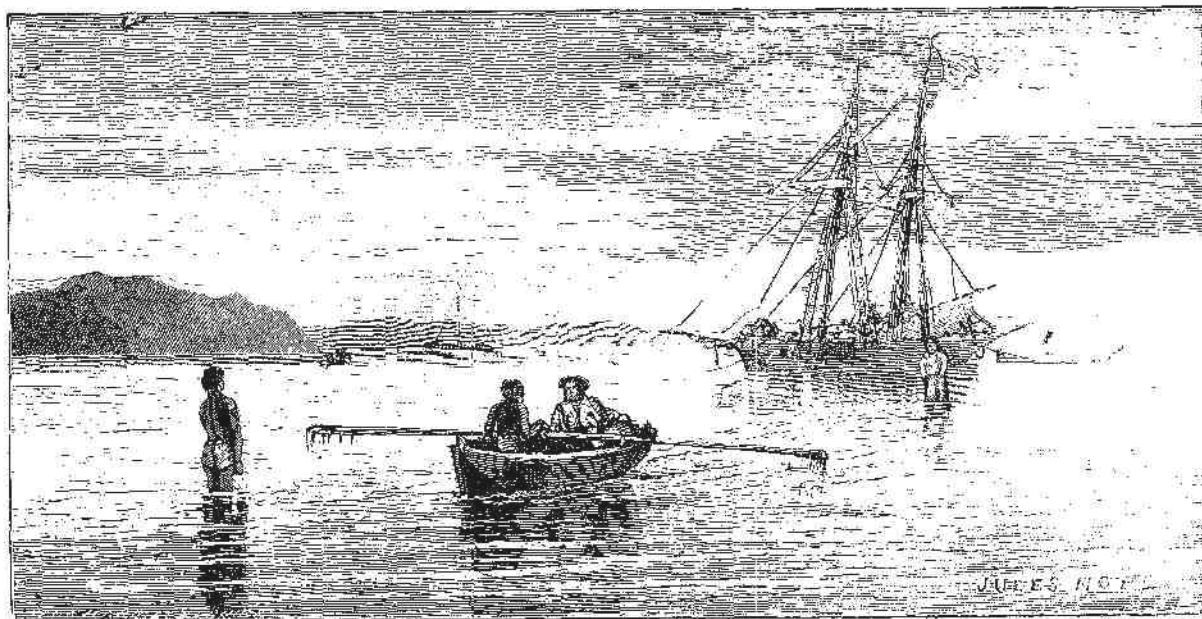
le bateau de l'État le *Catinat*, dont cinq hommes moururent après avoir mangé des sardines. Or, il est certain que ces sardines, dont j'ai bien souvent mangé, ne sont vénéneuses qu'à une certaine époque, et il est facile de s'en apercevoir, car elles sont alors très-maigres. A ce moment les naturels n'y touchent pas.

J'ai été moi-même empoisonné deux ou trois fois par le poisson. On éprouve des tranchées excessivement violentes pendant quelques heures, après quoi le mal cesse subitement, mais l'on reste dans un grand état de faiblesse et pendant vingt-quatre heures au moins on ressent de vives démangeaisons sur tout le corps. Il y a plusieurs degrés d'empoisonnement et il arrive souvent qu'après avoir mangé du poisson on ne ressent que ces démangeaisons auxquelles on ne prête pas beaucoup d'attention.

Je citerai encore un exemple d'empoisonnement qui

est remarquable, en ce qu'il montre bien que dans quelques cas les espèces de poissons les plus communes peuvent être vénéneuses.

Le 8 septembre 1866 l'équipage de l'avisoir à vapeur le *Marceau* pêcha en rade de Kanala une *bécune* de un mètre cinquante centimètres de longueur et pesant dix kilogrammes. Ce poisson est assez abondant autour des îles du Pacifique, où on le recherche à cause de la délicatesse et de la saveur de sa chair. L'équipage du *Marceau* était donc tout joyeux de cette bonne aubaine et fort loin de se douter que cet aliment si connu pût être la cause d'aucun accident. Mais sur les treize personnes qui en mangèrent, douze furent atteintes à un degré plus au moins sérieux pendant la nuit qui suivit le repas. Des douleurs très-vives dans les muscles des membres tourmentèrent ces malheureux qu'une lassitude et une faiblesse générale accablaient. Ils ressentirent en même temps un picotement général à la peau



Port de l'île Ducos, baie de Saint-Vincent. — Dessin de Jules Neel, d'après une photographie.

des mains et à la plante des pieds. Heureusement, dans cette circonstance on n'eut à déplorer la mort de personne.

Ces intoxications anormales et sans lois appréciables étonneront moins si l'on remarque que les naturels eux-mêmes ne savent pas toujours se préserver de ces accidents. A l'île Houen, il y a quelques années, plusieurs indigènes périrent empoisonnés par un poisson d'espèce connue. Ces sauvages s'imaginent que de mauvais génies se cachent quelquefois dans les corps des poissons pour leur jouer de mauvais tours.

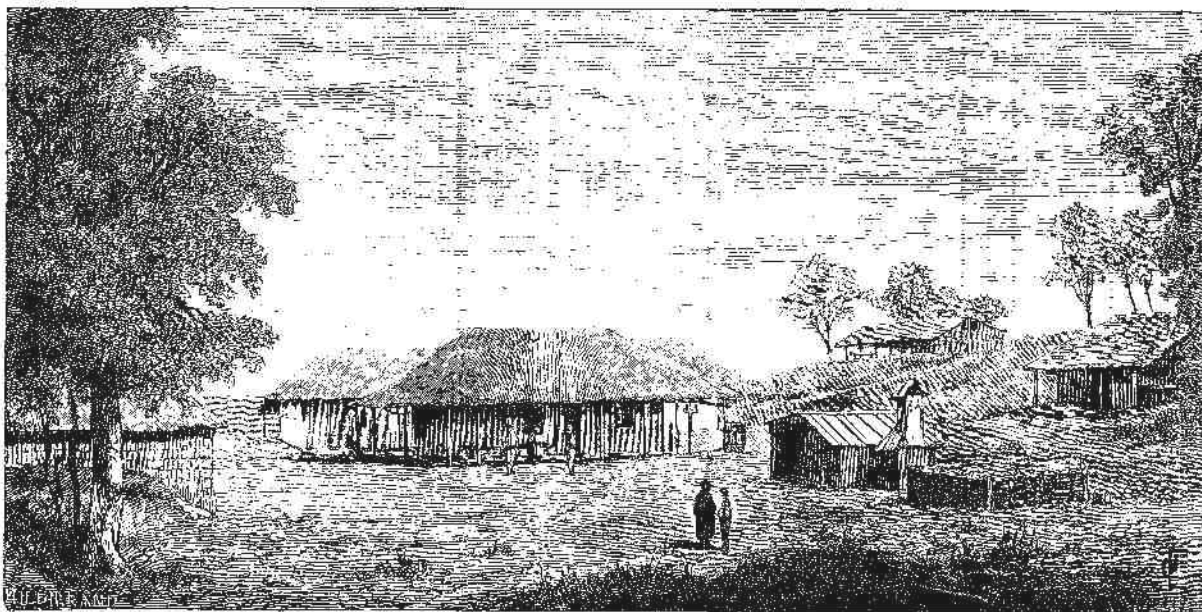
Cette superstition n'empêche pas les insulaires du littoral, au sud surtout, d'être essentiellement pêcheurs. Ils déploient comme tels autant d'intelligence que de hardiesse. Il faut les voir poursuivre jusque sous les eaux une tortue qui leur a échappé à la surface de la mer et lutter avec elle corps à corps sur les récifs madréporiques. Pour éviter l'asphyxie, la tortue

agit comme l'homme et remonte à la surface, entraînant avec elle son ennemi qui la tient par la queue ou par la patte. C'est le moment que saisissent les compagnons du plongeur pour lui venir en aide et soulever jusque sur leur pirogue le pesant animal. Cette lutte n'est jamais sans danger, car, outre les requins toujours rôdant le long des récifs, ceux-ci recèlent dans leurs anfractuosités des raies gigantesques, dont la queue, armée d'une forte scie double, fait d'horribles blessures difficiles à guérir. J'ai vu ainsi un plongeur, atteint par une de ces affreuses bêtes, remonter dans sa pirogue avec la cuisse labourée et ouverte jusqu'au fémur. Il mourut le lendemain.

La plus curieuse pêche indigène dont j'aie été témoin dans la Nouvelle-Calédonie eut lieu pendant mon séjour à Balade. Il était environ cinq heures du soir ; assis sur le bord de la mer près du village de Maha-

mat, j'étais occupé à calmer mon appétit avec un assez maigre repas, lorsque des cris s'élevèrent de toutes parts autour de moi, et j'aperçus les naturels, dans un grand état d'agitation, courir vers la mer, s'y précipiter et gagner le large à la nage. Leurs cris aigus attiraient à chaque instant de nouveaux hommes qui prenaient aussitôt, sur la vague, la direction de leurs devanciers. Je remarquai que les derniers venus portaient de solides cordes faites en fils de banian tressés qu'ils poussaient devant eux en nageant. J'étais curieux de connaître la cause de cet émoi. Je me levai et cherchai à poser quelques questions; mais l'agitation était si grande parmi les enfants et les femmes qui bordaient la plage que je ne pus les décider à quitter du regard, pour me répondre, les mouvements des nageurs. Je me résignai donc à les imiter et je suivis de l'œil, dans l'eau, toutes les évolutions des Kanaks. On les voyait alors réunis en un groupe nombreux, à cinq

cents mètres environ de la plage, plongeant tous au même point les uns après les autres, pour reparaître un instant après, prendre l'air un moment et plonger de nouveau. Bientôt arrivèrent ceux qui portaient les cordes. Ils plongèrent aussi, puis tout à coup de longs hurlements de joie annoncèrent que les nageurs étaient satisfaits, et je les vis alors, tous attelés à une même corde, nager vigoureusement du côté du rivage. L'objet qu'ils halaient ainsi devait présenter une grande résistance; ils n'avançaient que lentement et avec peine, quoique à chaque instant de nouveaux renforts partis du rivage arrivassent à la nage. Enfin toute la troupe prit pied, et continuant à haler avec ensemble, ils amenèrent sur la plage un énorme dugong (animal de la famille des phoques) qui avait une longueur de quatre mètres environ et près de deux mètres de circonférence. Son mufle, très-analogue à celui du bœuf, était armé de deux défenses qui devaient être assez ter-



Station de Paddon, à Païta. — Dessin de E. Dardoize, d'après une photographie de M. E. de Greslan.

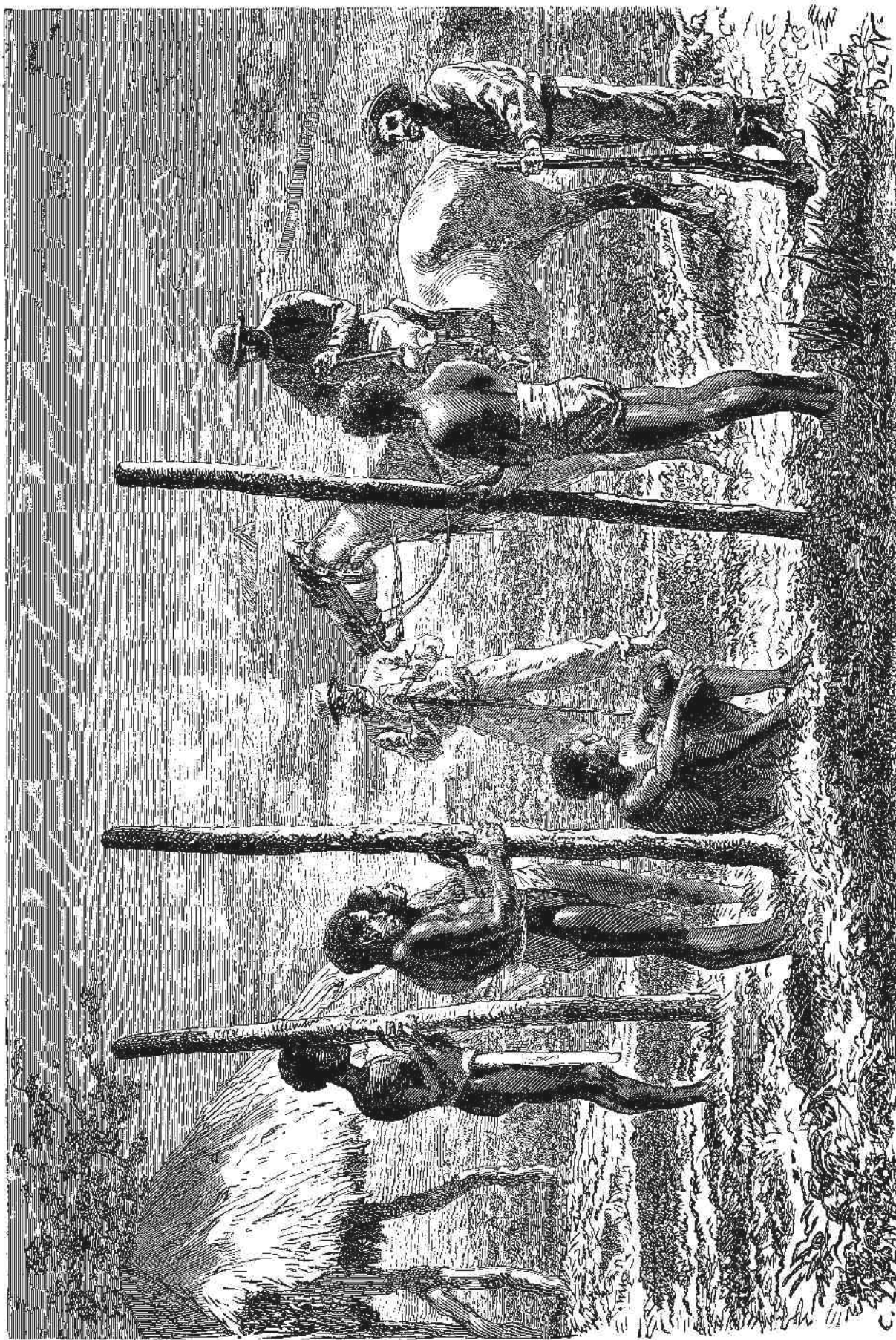
ribles; néanmoins ces habiles et courageux Calédoniens, qui avaient aperçu le dugong au moment où il venait prendre l'air, l'avaient entouré dans ce petit havre peu profond, avaient plongé sur lui, l'avaient saisi tous ensemble aux nageoires et à la queue pour l'empêcher de s'enfuir; à mesure qu'un plongeur avait besoin de respirer, il donnait sa place à un nouvel arrivé et allait changer l'air de ses poumons. Bientôt le dugong à demi asphyxié ne résistait plus que faiblement; c'est alors qu'on l'entoura d'un nœud coulant embrassant tout son corps et retenu par les nageoires antérieures; il était prisonnier.

La chair du dugong, rouge et fibreuse comme celle du bœuf, est privilégiée; lorsque les Kanaks prennent un de ces amphibiens en l'absence du chef, celui-ci est de suite averti pour qu'il vienne lui-même dépecer la proie et faire les parts; car seul il a le droit d'agir ainsi.

XVII

Excursion de Nouméa à Kanala.

Les cent quarante kilomètres qui séparent Nouméa de Kanala, souvent parcourus par les colons, l'ont été maintes fois déjà par les touristes, malgré les difficultés que présente incessamment le passage des torrents, des ruisseaux ou des rivières. Avant d'arriver à Kanala il faut traverser l'île en franchissant les pentes raides et abruptes de l'amas de montagnes qui forment la charpente de l'île; si l'on ajoute à ces difficultés l'isolement complet au milieu des insulaires dont on connaît les effrayants appétits, on admettra aisément qu'il faut une bonne dose d'énergie pour entreprendre un pareil trajet, surtout lorsqu'une certaine habitude des longues marches dans les montagnes et un long sevrage des aliments d'Europe n'ont pas encore endurci les muscles et l'estomac du voyageur.



Travailleurs des Nouvelles-Hébrides construisant une maison. — Dessin de A. de Neuville, d'après une photographie de M. E. de Greslan.

Ces observations, plusieurs fois répétées avec l'autorité que donne l'expérience, n'ayant pu décourager quelques personnes de passage à Nouméa et qui, prêtes à rentrer en France sur la *Sibylle*, voulaient faire avec moi la traversée de l'île, nous nous donnâmes rendez-vous à Païta, comme point de départ. Une troupe de Kanaks devait nous servir de guides et d'escorte; nous avions en outre le disciplinaire qui me suit dans toutes mes explorations, et que sa qualité d'homme débrouillard recommandait pour cette excursion.

Païta, c'est presque Nouméa; aussi, avant de nous engager dans les montagnes, nous pûmes encore une fois nous asseoir devant un confortable déjeuner servi sous le toit hospitalier de M. Witt, gérant de la maison Paddon. Le 24 mars, à midi, pleins d'ardeur, nous quittâmes Païta, accompagnés des souhaits et des *shake-hands* de notre hôte.

Nous voulions aller camper à quelques heures au delà du village du chef Jacques Qouindo qui commande la première tribu indigène que l'on rencontre, mais l'aspect attrayant de ce village et l'allure paisible de ses habitants nous décida à y passer la nuit. La case de Qouindo est située sur une élévation dominant la plaine de Païta; elle est bâtie à l'euro péenne et se compose de deux pièces, dont l'unique ameublement est un mauvais lit de bois qui n'a pas plus de un mètre quarante centimètres de longueur; cette dimension suffit en général à un nègre calédonien, qui pendant le sommeil se tient toujours en raccourci. Cette maison est réservée aux réceptions, le Kanak ne pouvant dormir que dans une case à ouverture étroite, qu'il peut complètement et aisément remplir de fumée pour chasser les moustiques.

Jacques Qouindo, averti de l'arrivée de voyageurs importants, ne tarda pas à se présenter devant nous, vêtu d'un képi de chef de bataillon et d'une chemise; il nous secoua cordialement la main et nous offrit une poule; nous ne restâmes pas en arrière et l'invitâmes à dîner.

Pendant le repas la nuit était descendue. Bientôt des feux en assez grand nombre s'allumèrent autour du nôtre, éclairant les profils accentués des indigènes qui s'occupaient gravement et en silence de la cuisson de quelques taros, et paraissaient assez peu préoccupés de notre présence.

Couchés en plein air, sous un ciel brillant, nous sentions notre poitrine se gonfler en aspirant les douces et fraîches brises du soir; mais cette jouissance se paye cher. Comme les médailles, toutes les belles choses ont un revers. En effet, au plus doux moment de notre enthousiasme, un bourdonnement, d'abord confus, étouffé et lointain, puis bientôt perçant et menaçant, s'abattit sur nous: en même temps mille coups d'épingle nous atteignirent même à travers les couvertures, notre sang jaillit, notre peau se gonfla et se déchira sous l'ongle qui croyait chasser la douleur et l'augmentait.... Nous étions la proie des moustiques.

Nous nous réfugiâmes dans la case, mais mes com-

pagnons inexpérimentés n'avaient qu'une moustiquaire pour quatre; en y joignant la mienne, cela faisait deux pour cinq; c'était peu. Enfin, trois sous l'une et deux sous l'autre, nous essayâmes de goûter un peu de repos.... ce fut impossible. Les moustiquaires, trop petites pour leur contenu, présentaient des brèches par lesquelles, au moindre mouvement, des myriades de nos ennemis, dont nous entendions tout autour de nous les recherches et les fureurs, se précipitaient altérés de sang. Mais à quoi bon s'appesantir sur ce triste sujet? qu'il suffise de savoir que pendant tout le voyage nos nuits se ressemblèrent; que nos corps se couvrirent de cloches; que toutes les malédictions que peut inventer un homme furent prodiguées à la race des moustiques; et que dès le lendemain un de nos compagnons de route, officier d'infanterie de marine, jeune et vigoureux, renonça à l'expédition, vaincu par l'insomnie et les diptères. Il reprit le chemin de Nouméa avec un guide kanak et son domestique. Attribistes un instant par ce départ, nous fûmes bientôt rendus à notre bonne humeur par l'aspect riant et varié des contrées que nous traversions.

Le lendemain, de bonne heure, nous prîmes congé de Jacques Qouindo; en quittant son village, nous aperçûmes ses plantations de taros, échelonnées sur les flancs des montagnes, suivant toutes leurs ondulations avec une pente régulière. Mais les passages sont affreux; tantôt on marche dans une boue vaseuse, en s'y enfonçant profondément; tantôt on se hisse péniblement sur un sol incliné, humide et glissant; tantôt le sentier est étroit et domine un abîme profond.

Toutefois aux vastes plaines, dont les hautes et grasses herbes nous avaient enveloppés en entier, succédaient de charmantes oasis perpétuellement rafraîchies par un cours d'eau limpide, capricieux. Là croissent le banian gigantesque, avec les arcs-boutants qui l'environnent, le maintiennent et paraissent le défendre; le bancoulier de la noix duquel le Kanak tire une huile dont il se noircit le visage et le corps dans les circonstances solennelles et donne à sa laineuse chevelure le brillant de l'ébène poli; enfin, le tamanou, qui s'élève droit et haut comme nos pins, et dont le bois rouge est si estimé de l'Européen.

Sur les bords de la Tontouta, le sol sablonneux nourrit une végétation un peu moins riche. Le niaouli, le plus triste, mais le plus véritablement utile des arbres de l'île, dont il couvre ordinairement le sol, est en partie remplacé par d'abondantes tiges de bois de fer (*casuarina nodosa*), qui soupirent, comme une harpe éolienne, à la plus légère brise effleurant leur abondante et fine chevelure.

Puisque le cours de mon récit me ramène à parler du niaouli dont j'ai cité plusieurs fois le nom dans les pages précédentes, que le lecteur me permette de consacrer ici quelques lignes plus spéciales à cet arbre auquel la Nouvelle-Calédonie doit son cachet le plus caractéristique, car il domine dans tous les paysages où, par son aspect, il frappe toujours l'œil du voyageur.

Le niaouli (*melaleuca viridiflora*) se rencontre dans toute la Nouvelle-Calédonie. Il abonde dans toutes les plaines et se montre souvent sur les collines et parfois sur les flancs des hautes montagnes. Dans les plaines, il forme très-rarement des bosquets serrés, de telle sorte que, d'habitude, il n'est pas d'un grand obstacle au défrichement. Du reste le colon a toujours besoin de bois pour construire sa maison et ses barrières, et le niaouli est encore assez abondant pour suffire à cet usage. Comme toutes les essences dominantes, le niaouli tue sans pitié tous les autres arbres qui, dans la plaine, essaieraient de croître dans son voisinage; quant à lui, en certaines saisons, ses rejetons sortent du sol de toutes parts, mais le feu qui visite toujours périodiquement les prairies, s'oppose au développement de ces jeunes pousses et ne laisse, comme dans un parc, que des groupes espacés.

Le tronc du niaouli est ordinairement courbé et tordu de façon à former parfaitement une véritable spire. Quelquefois cependant il est droit et ses fibres sont rectilignes; dans le premier cas, on peut l'employer pour faire des courbes de navires, des travaux d'ébénisterie, de charonnage, etc.; dans le second, il sert aux travaux de charpente.

Le bois du niaouli est excellent pour les pilotis et autres constructions immergées; il se conserve fort longtemps sous l'eau sans se pourrir.

Le tronc de cet arbre est recouvert d'une écorce blanche formée d'une grande quantité de feuilles minces et transparentes superposées. Le tout est parfaitement imperméable et, comme cette écorce peut s'enlever facilement et par grandes plaques, elle est très-précieuse pour recouvrir les maisons et en tapisser les parois intérieures, car elle est imprégnée d'une substance résineuse qui la rend imperméable à l'eau et lui donne encore l'utile avantage de pouvoir former d'excellentes torches qui éclairent toujours pendant la nuit la marche des naturels. Les Européens ont aussi essayé d'utiliser cette écorce pour la fabrication du papier; j'ai vu des lettres écrites à l'encre sur une feuille faite de cette matière et aussi mince que le papier pelure d'oignon.

En distillant les feuilles du *melaleuca*, on obtient une huile volatile qui paraît identique à l'huile de cachepu que la médecine emploie. J'ai suivi des expériences faites à cet égard par mon excellent ami M. Bavay, pharmacien de la marine. Elles lui ont démontré que les feuilles de cet arbre abandonnaient facilement un pour cent en poids d'huile et que la fabrication en grand coûterait au plus deux ou trois francs le kilogramme. Il serait certainement très-intéressant d'examiner si cette huile peut s'employer comme celle de cachepu, dont le prix est très-élevé.

En concordance avec une loi assez ordinaire de la création, le *melaleuca viridiflora* cache ses bonnes qualités et ses vertus sous l'aspect le plus triste et le plus malheureux. Son tronc tordu paraît de loin d'un blanc sale et comme déguenillé. Ses branches sont rares et

sans symétrie. Ses feuilles, presque microscopiques, sont d'un vert sombre. Ses fleurs ont une odeur repoussante. Enfin, le seul animal que l'on voie quelquefois se poser sur ses branches, est le hideux vampire qui s'y abat en troupe à l'époque de la graine dont il se nourrit. — Il est en Europe un arbre qui, par son aspect, a quelque analogie avec le *melaleuca*: c'est aussi un arbre bien utile, l'olivier.

Les plus mauvais terrains de la Nouvelle-Calédonie produisaient autrefois un végétal encore plus précieux, le santal, que je n'ai jamais trouvé dans mes nombreuses excursions qu'à l'état de jeunes rejetons, poussant sur les souches de leurs ancêtres. Une exploitation aveugle, excitée par les hauts prix qu'on obtenait de ce bois sur les marchés en Chine, où on l'emploie comme parfum, en a dépeuplé les forêts de l'île. Depuis quarante ans au moins les Anglais, connaissant l'abondance de ce bois précieux en Calédonie, y venaient faire de nombreux chargements. En échange, ils donnaient aux naturels des pipes, du tabac, des étoffes, voire même des fusils et des munitions, objets dont les chefs sont toujours si avides; aussi ces derniers, peu soucieux de l'avenir, envoyaient-ils les hommes de leur tribu chercher sur tout leur territoire les bois de santal qu'on y pouvait trouver, les faisaient conduire au rivage, et pour un fusil à deux coups on en complétait la charge d'un navire. C'est ainsi que lors de la prise de possession tous les arbres de santal avaient été coupés. Aujourd'hui on exploite les souches qu'alors on ne prenait pas la peine d'arracher. A Port-de-France, le santal débarrassé de son aubier se vend deux francs le kilogramme.

Malgré la rareté relative de ce bois dans notre colonie, le gouverneur donna, peu avant mon départ, à un colon anglais, le capitaine Henry, le monopole de l'exploitation de ce bois sur une grande étendue du territoire du nord-est de l'île.

En présence d'un prix si élevé, on entrevoit de suite la possibilité d'une spéculation des plus productives, surtout lorsqu'on sait que le santal croît avec la plus grande facilité; qu'on le rencontre même le plus ordinairement non loin des rivages de la mer sur des hauteurs un peu arides et pierreuses, là où l'on saurait à peine tirer partie du terrain comme lieu de pâture et encore moins comme lieu de culture. Si l'on ajoute à ces premiers avantages que la rapidité de croissance de cet arbre est analogue à celle du chêne ordinaire de France, on verra bientôt qu'un semis de santal vaudrait la peine d'être entrepris par les colons. Il leur faudrait attendre de vingt à trente ans une première coupe, mais chaque pied qui leur aurait coûté une somme insignifiante dans un terrain à peu près inutile, pourrait leur rapporter après ce laps de temps au moins un poids de cinquante kilogrammes de bon santal qui doit valoir certainement en Chine plus de deux francs le kilogramme.

Le santal vit très-bien en famille: son développement s'augmenterait aussi par les soins que l'on pour-

rait lui donner; de plus, cet arbre est très-vivace, car, constamment ravagé par l'incendie des herbes, on voit toujours surgir des vieilles souches noircies de jeunes et vigoureux rejetons.

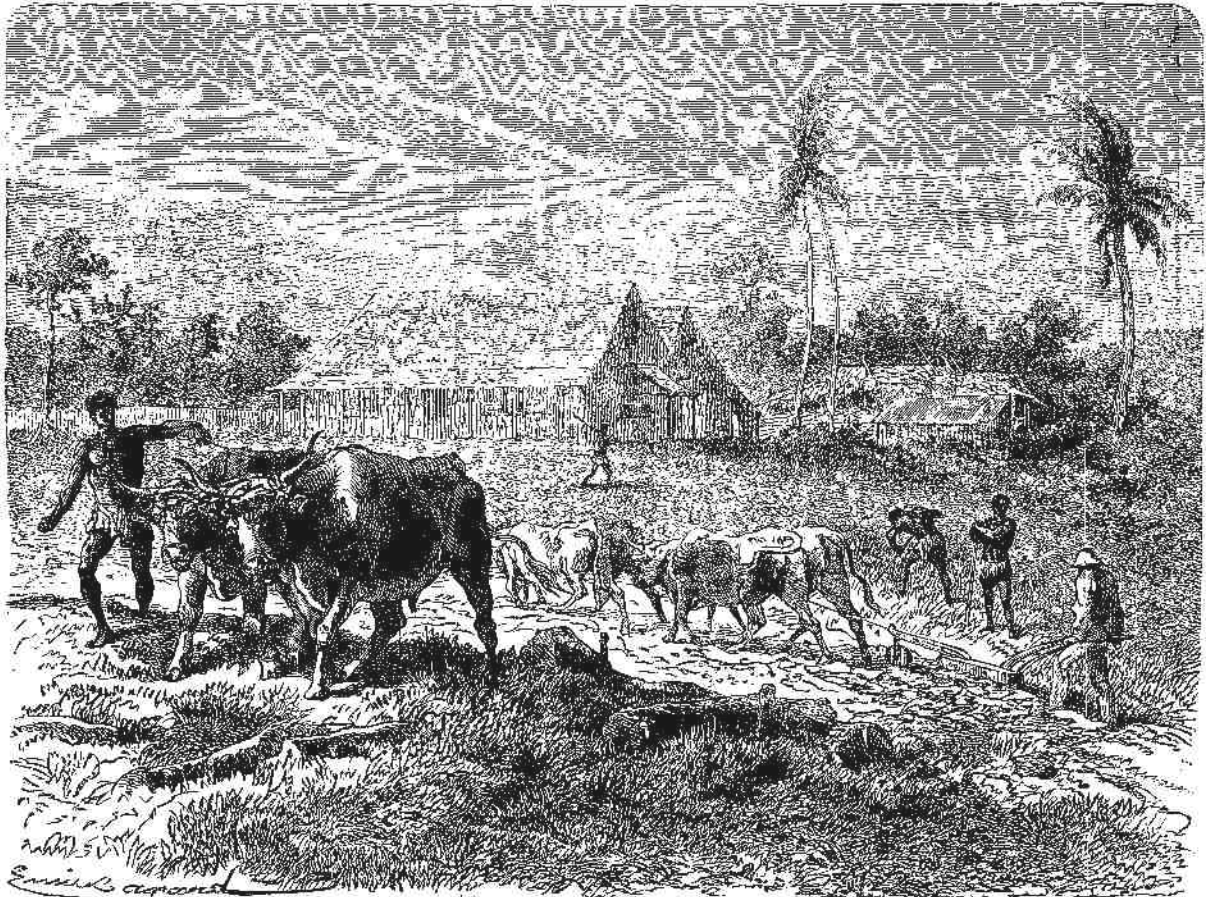
Pour mettre ce projet à exécution, on pourrait recueillir dans les campagnes les nombreux rejetons du santal que l'on y rencontre, ou mieux encore à l'époque voulue en récolter les graines. Ce moyen serait moins coûteux et plus expéditif.

Le bivac de notre troisième nuit de voyage fut établi sur les bords de la Tontouta, sous un léger abri élevé par nos guides pour nous défendre contre les fortes rosées de la nuit, et notre sommeil fut bercé par le mur-

mure des eaux de cette rivière, coulant rapidement sur un fond de rochers.

La route que nous suivions est la plus longue, mais la plus commode; elle se dirige le long du pied de la grande chaîne de montagnes qui s'étend nord 45° depuis le mont d'Or jusqu'à l'embouchure de la Tontouta; là, doublant cette chaîne, près du rivage de la mer, nous commençâmes à remonter au nord et au nord-est en suivant le plus petit axe de l'île.

Nous franchîmes à gué, dans la matinée du 26, la belle rivière d'Ouenghi; traversant de grandes prairies, notre marche était facile et agréable, nous apercevions de loin le beau pic presque isolé et arrondi de Ouit-



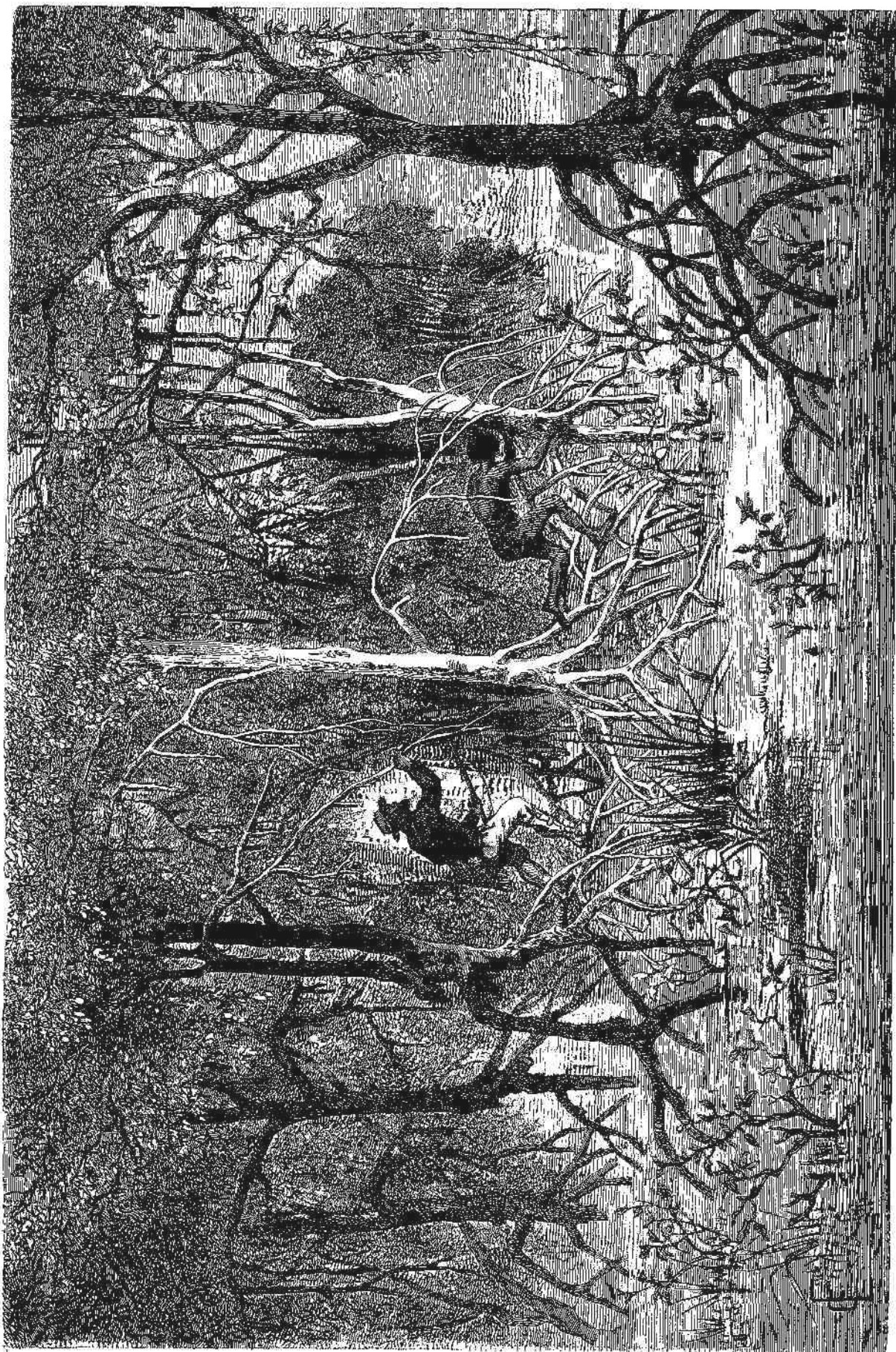
Maison d'habitation de M. Pion, planteur à Kanala. — Dessin d'Emile Bayard, d'après une photographie de M. F. de Greslan.

chambo. Nous l'atteignîmes sur le soir, et après avoir traversé la petite rivière d'Ouaia, nous entrevîmes les cases de Bouloupari pittoresquement échelonnées sur le flanc des collines; alors nous dûmes dire adieu aux plaines et par conséquent à la marche aisée et facile.

Nous établîmes notre camp à Tando-Ourouma, dernier village de Bouloupari; il est placé sur un petit plateau qui s'élève au milieu d'une longue et profonde vallée bien arrosée. Vue du haut de la montagne, cette vallée est si verdoyante que l'œil ne peut en un seul point distinguer le sol. Cette mer de verdure est encore embellie par les myriades d'oiseaux qu'elle protège et nourrit. En descendant, nos yeux cherchaient

sur les hautes branches le gros pigeon calédonien, le pigeon ordinaire analogue à notre ramier; les deux variétés si charmantes de pigeons jaune et vert comme le feuillage qui les abrite; la perruche aux plumes brillantes, etc. Nous eûmes dans ce trajet plus d'une occasion de montrer notre adresse aux indigènes; le fusil Le-faucheux de l'un de nous excitait surtout leur admiration.

Saïma, petit chef de Tando-Ourouma, nous reçut avec un long discours, tenant dans ses mains des ignames et un morceau d'étoffe qu'il nous offrit ensuite; ses paroles rapides nous souhaitaient la bienvenue, et nous recommandaient aux indigènes du village. Saïma est tout à fait sauvage; bien peu de blancs



A travers les palétuviers. — Dessin de E. Dardoize, d'après un croquis de M. Garnier.

sont encore venus le visiter dans son île de verdure; aussi nous divertissait-il beaucoup par ses grimaces en buvant du cognac, et par son hésitation à mettre entre ses dents un morceau de sucre qu'il prenait sans doute pour une pierre.

Le lendemain, 27 mars, sortis de ce village de très-bonne heure, nous atteignîmes bientôt la petite rivière de Bougoué. Du sommet de la montagne qui domine cette rivière, nous vîmes une dernière fois la mer de la côte ouest, et, descendant dans la vallée où se trouvent la rivière et le village de Méné, nous nous dirigeâmes enfin directement sur Kanala. Nous découvrîmes le soir le village d'Orou situé sur un plateau, au pied d'une très-haute et abrupte montagne; nous la gravîmes, malgré les instances du chef d'Orou qui voulait nous retenir, et nous campâmes au pied du versant opposé au bord d'un frais ruisseau.

Le seul incident de cette nuit fut qu'un de nos compagnons, en proie aux moustiques jusqu'à en avoir la fièvre, crut, dans son délire, voir s'avancer sur nous une troupe de Kanaks; il cria: « Qui vive! » arma son fusil et son revolver, et allait faire feu sur quelques troncs de niaoulis, noircis par le dernier incendie des herbes de la vallée, lorsqu'il se réveilla et reconnut son erreur.

Le lendemain, après deux ou trois heures de marche, nous aperçûmes la magnifique cascade de Gao-Quoindi, qui doit avoir plus de cent mètres de hauteur; nous ne pûmes malheureusement la voir que de loin; nous avions traversé le village de Quoindi, le soleil était ardent, la fatigue s'appesantissait sur nous, et nous sentions quelque découragement de ne pas encore voir la mer de l'Est. Kanala est placé de façon que, lorsqu'on aperçoit sa baie, on n'en est plus éloigné que de deux heures environ. Nous ignorions cette circonstance; de plus, un de nous fut saisi d'une telle douleur au genou qu'il lui fut impossible de continuer la marche. Nous voulûmes le faire porter sur une civière par les Kanaks; ils s'y refusèrent. Nous leur fîmes alors entendre que le malade était un grand guerrier qui, à la guerre, avait reçu une balle dans la jambe; la ruse eut un plein succès et l'on se disputa dès lors l'honneur de porter un brave. Enfin, gravissant notre dernière montagne, nous découvrîmes les immenses plaines de Kanala et de Nakéty; nous étions près du poste, qu'une décharge générale de nos armes avertit de notre arrivée. Son commandant, le capitaine Garcin, vint lui-même au-devant de nous et nous accueillit de la façon la plus cordiale. Bientôt un repas à l'européenne, présidé avec la plus grande amabilité par madame Garcin, nous fit oublier nos fatigues.

Kanala est située au fond d'une baie découpée et profonde, qui offre un abri sûr aux navigateurs. Sa large vallée est environnée de toutes parts de hautes montagnes descendant en pentes assez douces jusqu'à la mer. Parfaitement arrosé, le sol est d'une fertilité des plus remarquables; des forêts de cocotiers s'y montrent de toutes parts; tout y fait espérer un avenir

prospère pour les colons. Chacun de nous admira cette heureuse situation. Déjà, du reste, on y trouve des maisons particulières solides, bien construites, que ne renierait pas une grande ville (voy. p. 33).

Les colons établis à Kanala s'y livrent principalement à la culture du riz. Cette céréale doit surtout être plantée par les propriétaires qui, comme la plupart des concessionnaires de Kanala, sont favorisés par l'abondance d'eaux irrigatrices; une cause qui milite encore en faveur des rizières, c'est qu'il n'est pas ici nécessaire de disposer, comme pour le sucre et le café, de capitaux relativement considérables afin de pouvoir attendre la récolte et ses bénéfices. Le caféier jusqu'à ce jour est assez délaissé à la Nouvelle-Calédonie, quoiqu'il pousse avec vigueur et donne de beaux produits, mais on craint trop pour lui les effets désastreux des ouragans. Dans tous les cas, on ne pourra se hasarder à le cultiver en grand que dans les vallées bien abritées de l'intérieur. Cette graine précieuse sera cependant d'un rapport excellent, une véritable source de fortune pour celui qui pourra bien aménager ses plants, les protéger contre les vents par des plantations d'arbres vivaces, et, enfin, attendre d'abord pendant quatre ou cinq ans que les caféiers produisent une première récolte.

La planche de la page 28 représente un des établissements les mieux tenus de cette partie de l'île.

Ce que nous venons de dire de la plaine de Kanala est également applicable à la vallée de Nakéty, qui en est toute voisine, et qui ne lui est inférieure ni par la richesse de son sol, ni par l'abondance et la beauté de ses bois de construction, déjà exploités avec profit par le gouvernement.

A l'époque de notre passage à Kanala, la récolte des ignames venait de se terminer, et cette circonstance était pour les indigènes du district l'occasion d'un splendide Pilou-Pilou. Kaké et Gélima, chefs de la tribu, crurent de leur devoir de nous inviter à cette fête, et nous ne pûmes nous dispenser d'acquiescer à leurs désirs. A vrai dire, ces deux *fonctionnaires*, parfaitement francisés, avec pantalons blancs, habits bleu de roi et médailles d'or au bout d'un ruban tricolore, avaient beaucoup plus l'apparence d'officiers de paix que d'anciens cannibales.

Comme toujours la fête devait avoir lieu à une heure assez avancée. M. Marie, chirurgien du poste, voulut bien nous y conduire à dix heures du soir et nous donner, avec une grande bienveillance, tous les renseignements qu'un long séjour en Nouvelle-Calédonie lui avait appris.

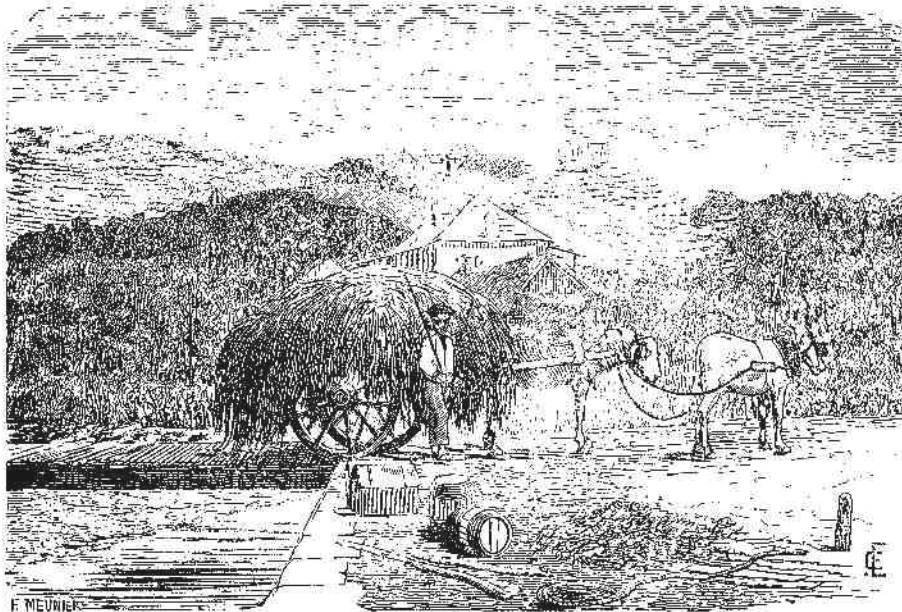
Je n'entreprendrai pas de décrire de nouveau un Pilou-Pilou; je craindrais d'ailleurs d'en avoir déjà fatigué mes lecteurs; celui-ci cependant avait un cachet particulier. C'était au milieu de l'obscurité d'une nuit sans lune; l'œil distinguait d'abord une grande masse mouvante, de laquelle s'échappaient tantôt des hurlements, tantôt des chants bizarres pleins d'expressions diverses de tristesse, de joie, de douleur, de colère

ou de fureur, accompagné du bruit sourd des bambous que l'on frappe, d'écorces arrondies que l'on choque entre elles, du sifflement cadencé et haletant des danseurs, des cris gutturaux et des hurlements des guerriers... Puis quelques torches de niaoulis apparurent et nous permirent d'entrevoir des centaines de guerriers de bronze, au corps nu, tatoué et noirci, dansant en rond et brandissant en cadence leurs casse-têtes, tomahawks ou zagaies! Que disaient-ils dans ces chants qui font briller leurs yeux d'un éclat si terrible? Et que veulent ces vieilles femmes semblables aux harpies, qui, munies de torches, courent avec une rapidité surhumaine autour du cercle? Elles sont en ce moment silencieuses comme des ombres; l'homme sauvage parle, la femme se tait...

Il faut que l'excitation produite par ces fêtes sur les Kanaks soit bien grande, puisqu'ils peuvent supporter la fatigue de ces danses pendant plusieurs jours et

plusieurs nuits sans prendre aucune nourriture. Si encore, comme nous l'observions, ils buvaient des spiritueux, on expliquerait cette longue surexcitation. Cependant, en dépit de ce jeûne prolongé, vers la fin de ces scènes, les hurlements deviennent d'une force diabolique, les danseurs font des bonds et des trépignements que des muscles blancs ne pourraient supporter pendant un quart d'heure. C'est alors, dit-on, que dans le centre du cercle sont immolées et dévorées palpitantes les malheureuses victimes de leur horrible passion, festins suivis de saturnales, dont le cadre est cette haie de démons qui hurlent et trépignent. Les artistes familiers avec les visions infernales du Dante pourraient seuls reproduire une pareille réalité.

J'ai souvent pensé qu'au fond de ces fêtes grossières, dans ces orgies bestiales consacrées au retour périodique des récoltes, il y avait peut-être ou autrefois un sens symbolique, aujourd'hui perdu; que ces



Quai de Kanala. — Dessin de E. Dardoiza, d'après une photographie de M. E. de Gressan.

chœurs frénétiques, où domine le cri du triomphe de la bête de proie, renfermaient peut-être, comme le *Pihé* des Néo-Zélandais, des fragments de traditions cosmogoniques et d'hymnes religieux depuis longtemps oubliés. Dans la Nouvelle-Zélande, il y avait un corps de prêtres ou de chantes sacrés, chargés du soin de la tradition et de conserver intact, de génération en génération, le culte des origines. Mais ici qui pourrait infirmer ou corroborer la vague supposition que je viens d'émettre?... Ce n'est certes pas le bon Kaké, boutonné comme un sergent de ville, et médaillé comme un sauveteur de la Seine.

Quant au cannibalisme, voici, sur sa hideuse nature et sa crédulité bestiale, les aveux dépourvus d'artifice que j'ai obtenus à l'île Ouen, d'un de mes aides indigènes qui se distinguait de tous ses confrères par son intelligence et sa bonne mine.

A la chasse, à la pêche, il était infatigable et des

plus habiles; plus civilisé que ses compagnons, il avait été matelot à bord d'un bateau pilote, et s'exprimait assez facilement en français. J'aimais à le faire causer des mœurs anciennes de sa tribu; il en parlait du reste avec une philosophie naïve inimitable. Un jour ayant entamé le chapitre de l'anthropophagie, je lui dis : « Mais pourquoi mangez-vous les Kanaks ennemis? — Parce que, répondit-il, c'est beau et bon, aussi bon que porc et vache. » J'essayai alors de lui faire comprendre combien notre nature se révolte contre une semblable nourriture, mais j'en fus pour mes frais d'éloquence et je me convainquis que ce sentiment d'horreur que nous éprouvons à l'idée de manger de l'homme est tout à fait absent chez le Kanak. Cette corde manque comme tant d'autres à son sens moral. On ne pourra l'empêcher de manger de l'homme que si l'on en fait une question religieuse, analogue à celle qui empêche un catholique de manger de la viande un

jour maigre. Un long échange d'objections de la part de Toki et de raisonnements de la mienne l'amena à conclure ainsi : « Je comprends, vous avoir beaucoup de viande ; vous faire la guerre et laisser pourrir les morts. »

Les gens de l'île Ouen, me disait Toki, ne mangeaient jamais les grandes personnes de leur tribu, même lorsqu'elles étaient vieilles, tandis qu'à Kanala et sur plusieurs autres points, lorsqu'un habitant de la tribu était jugé trop vieux, on faisait une espèce de cérémonie à la suite de laquelle il était immolé et mangé. Quelquefois cependant, à l'exemple des Massagètes, ils se contentaient de l'immoler et de l'enterrer ensuite. La victime ne faisait du reste aucune récrimination, ce qui prouve encore combien peu ces races font cas de l'existence dès qu'elle commence à perdre de sa force, soit sous l'influence de l'âge, soit sous celle de la maladie.

Toki m'avoua cependant qu'à Ouen on mangeait jamais ceux qui, coupables d'une faute grave, tombaient sous le tomahawk d'un chef. On dévorait aussi les enfants lorsqu'ils n'étaient pas bien conformés ou que la famille était trop nombreuse ou le père malade et incapable d'aller chercher toute la nourriture nécessaire. Dans le cas où l'on avait décidé du sort du pauvre enfant et qu'il devait mourir, le père et la mère aussitôt après sa naissance portaient ce petit être au bord de la mer, le lavaient bien, puis le faisaient cuire dans la terre à la mode ordinaire avec des taros et des ignames. « Ça faisait beaucoup de bien à la mère, » ajouta Toki comme conclusion.

En sa qualité d'ancien matelot, Toki avait peu de préjugés et, au lieu de cacher tous ces odieux détails, il les racontait avec un admirable sang-froid et une profonde insouciance, différant en cela des autres indigènes qui n'osent pas parler aux blancs de ces anciens usages de leurs tribus. L'horreur qu'ils nous inspirent et qu'on ne leur cache pas les rend plus honteux que repentants, car la plupart d'entre eux en sont encore à regretter le *bon vieux temps*.

Pressés de rejoindre la frégate *la Sibylle*, qui, d'un moment à l'autre, pouvait quitter pour la France le port de Nouméa, mes compagnons d'excursions ne purent, en dépit de leurs désirs et des miens, prolonger beaucoup leur séjour à Kanala. Nous prîmes pour retraverser l'île une route plus orientale que celle que nous avions suivie en venant ; elle est peut-être aussi plus courte, quoiqu'elle soit plus accidentée, et j'engage les voyageurs à la préférer toutes les fois qu'ils ne sont pas chargés de bagage et que le temps est beau. Elle passe par les points ou les stations suivantes : de Kanala à Quoindi, quatre heures de marche ; de Quoindi à Dembacoué, trois heures ; de Dembacoué à Ahouhoui,

trois heures ; de Ahouhoui à Ehia, trois heures ; de Ehia à la rivière de Ouenghi, deux heures ; de cette rivière à celle de Tontouta, trois heures ; des bords de la Tontouta à ceux du Bangou, quatre heures ; de Bangou à Nehoué, trois heures ; de Nehoué à Païta, deux heures ; de Païta à Port-de-France, cinq heures.

Nous ne franchîmes pas cette dernière étape sans nous arrêter à mi-chemin, à la station que mon ami M. E. de Greslan a élevée sur les bords de la Dumbéa. Fixé depuis longtemps dans la colonie, admirateur passionné du beau et artiste plein de goût, il applique avec succès la photographie à la reproduction des scènes et des paysages de sa patrie insulaire, et c'est à lui que je dois d'avoir pu

offrir au *Tour du monde* des images vraies du sol calédonien et des types réels de ses habitants indigènes.

Notre voyage de retour dura quatre jours et demi ; je dois ajouter que, malgré toutes les petites misères qu'il présente, le parcours de cette route laisse chez ceux qui l'accomplissent un très-agréable souvenir. J'ai eu l'occasion de rencontrer, deux ans après, mes compagnons de voyage à Taïti et à Paris, et ils avaient encore présents dans la mémoire jusqu'aux moindres détails de cette excursion.

J. GARNIER.

(La suite à la prochaine livraison.)



Faké, chef kanala. — Dessin de Neuville, d'après une photographie de M. E. de Greslan.



Une habitation et une rue de Kanala (voy. p. 31). — Dessin de E. Darboize d'après une photographie de M. E. de Creslan.

VOYAGE A LA NOUVELLE-CALÉDONIE,

PAR M. JULES GARNIER, INGÉNIEUR CIVIL DES MINES¹.

1873-1876. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

XVIII

Exploration de la côte ouest de la Nouvelle-Calédonie. — Massacre des équipages de deux bateaux-pilotes par les cannibales de la baie Chasseloup.

Dans un chapitre précédent j'ai parlé des obstacles qu'opposent à la navigation les récifs qui longent le nord-est de la Nouvelle-Calédonie. Serrant de trop près la côte, ils n'offrent pas, entre celle-ci et leurs murailles sous-marines, ce canal abrité des vents et des lames du large, que le cabotage trouve le long des rivages du reste de l'île. Les navires de guerre ne se hasardant pas dans ces parages, leur hydrographie laisse beaucoup à désirer. On n'ignorait pas que ce littoral renfermait des districts fertiles et bien peuplés, mais on savait aussi que les indigènes, protégés par cette barrière de madrépores, dont ils comprenaient

bien la puissance, recevaient mal leurs hôtes, et attaquèrent lorsqu'ils le pouvaient le malheureux caboteur qu'un orage ou la nuit obscure forçait à s'abriter derrière un pâlé de corail non loin du rivage. Il était nécessaire de faire sentir notre puissance à ces Néo-Calédoniens et de vérifier en même temps si leur territoire n'offrait pas quelque champ à la colonisation. Pour remplir ce double but M. Banaré, lieutenant de vaisseau, commandant *la Fine*, fut chargé de l'hydrographie de cette côte. Depuis près de six mois cet officier séjournait dans le nord et dans l'est de l'île; il avait terminé là ses opérations hydrographiques, et il allait commencer les études de la côte ouest. Je profitai de cette circonstance pour demander à aller partager les

1. Suite. — Voy. t. XVI, p. 145, 161, 177 et 193; t. XVIII, p. 1 et 17.

travaux de M. Banaré, en complétant à terre ses relevés et ses opérations maritimes. Mon projet fut adopté par M. le gouverneur, et le 7 août au matin je quittai la rade de Nouméa sur le brick goëlette *la Gazelle*, chargé de transporter en même temps des approvisionnements à *la Fine*, que nous devions rencontrer près de l'extrême nord de l'île.

Depuis le port de Noumea jusqu'en face de la baie de Saint-Vincent, *la Gazelle* navigua entre les récifs et la côte; devant Saint-Vincent elle prit le large avec une fraîche brise du sud-est qui nous poussa rapidement vers le nord.

Le surlendemain au soir la vigie signala une voile du côté de la terre et nous reconnûmes bientôt *la Fine* qui, nous ayant aperçus, profitait de la brise de terre pour nous accoster.

La Fine est une petite goëlette de cent tonneaux environ, achetée par le gouvernement à Sydney. Elle fut mise à la disposition de l'officier chargé de faire dans la colonie des études hydrographiques. Assez peu aménagée d'abord pour ce service fatigant, elle avait reçu plus tard de son commandant actuel M. Banaré diverses transformations qui la rendaient très-habitable. En effet, appelée à naviguer entre les récifs, sur une mer calme et sous un soleil ardent, il n'y avait aucun danger à ouvrir de vastes sabords pour laisser pénétrer tout à la fois dans les chambres l'air, la lumière et la fraîcheur, ces trois amis de l'homme. Aussi M. Banaré avait pris à l'arrière le tiers environ de la longueur du bateau pour y faire son logement, celui du second et du chirurgien. Le *rouffle* avait été amené à la largeur du bateau, pour former lui-même une dunette sur laquelle était placée la barre. Les cabines intérieures en étaient d'autant plus élevées. Pour augmenter encore l'espace, les couchettes avaient été supprimées et remplacées par des cadres, suspendus seulement pendant la nuit; de nombreuses petites fenêtres et *hublots*, ménagés de toutes parts, favorisaient l'introduction de l'air. On avait encore eu le soin de couler le bateau pendant quelque temps avant de lui donner le dernier coup de main, c'est-à-dire de le peindre et de vernir les boiseries. De cette façon on s'était complètement débarrassé de tout animal incommode et parasite, tel que le cancrelas dont j'ai dit quelques mots et sur la description duquel je me garderai bien de revenir.

Cet aménagement était si habile que lorsqu'un étranger arrivait sur *la Fine* et pénétrait dans les appartements de l'arrière il était tout surpris de les trouver aussi vastes et aussi commodes qu'auraient pu l'être ceux de navires d'un tonnage bien plus élevé.

L'équipage de cette goëlette s'élevait à vingt-cinq hommes y compris les officiers. Un petit cotre, le *Secret*, ayant quatre hommes d'équipage et commandé par M. Gérard, capitaine au long cours, apprenti pilote, venait d'être mis à la disposition de *la Fine* à laquelle il devait servir de mouche et d'éclaireur dans cette navigation difficile au milieu des écueils. Comme

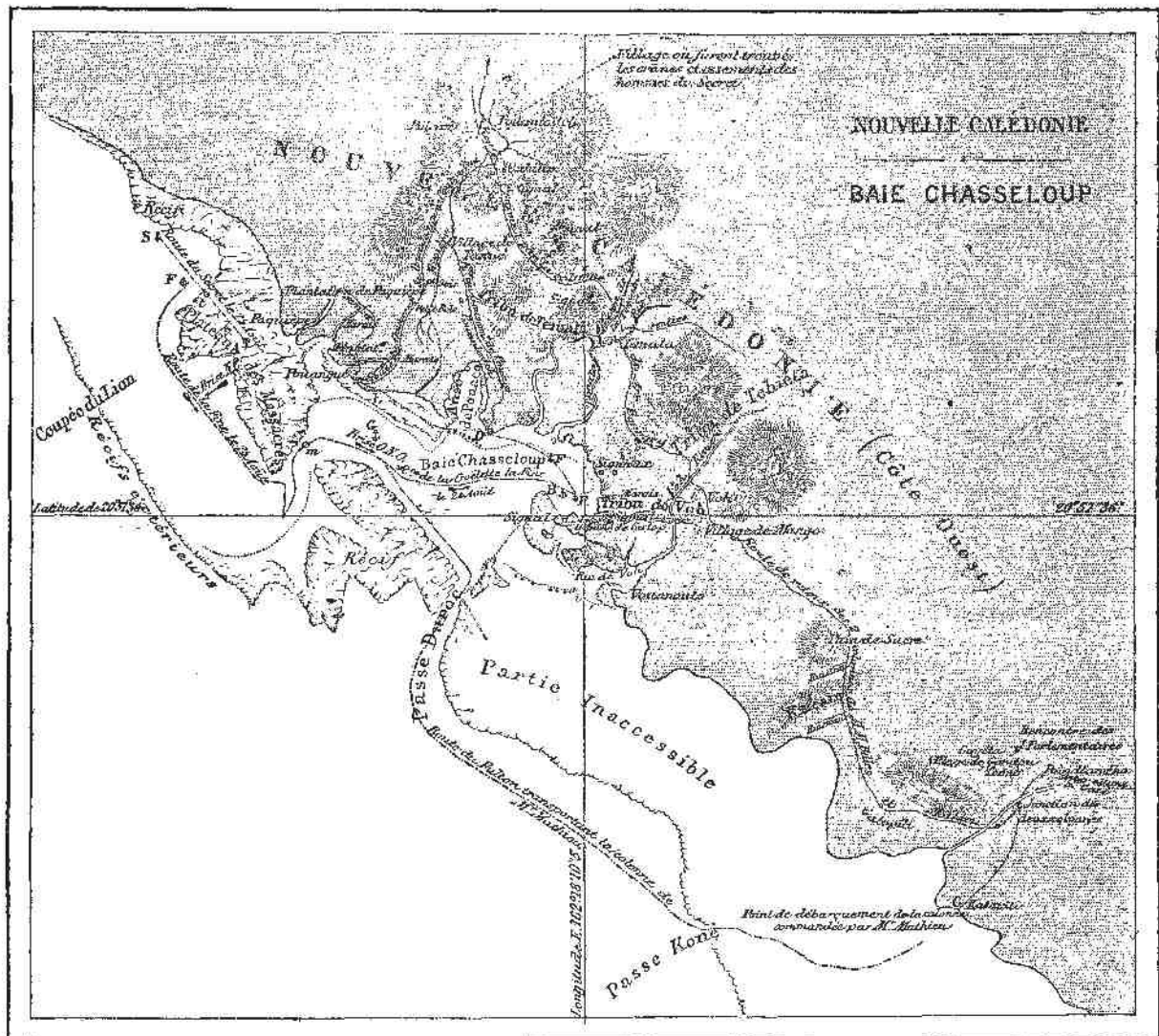
on le voit, *la Fine* était un confortable bateau, mais elle avait la réputation d'être si mauvaise marcheuse que son dernier commandant l'avait surnommée *l'Écuelle*. Néanmoins, favorisée par la brise de terre, elle ne fut plus bientôt qu'à quelques encablures de *la Gazelle*; mettant alors en panne, elle nous envoya le cotre pour nous prier d'appareiller, ajoutant qu'elle allait nous servir de pilote. C'était une bonne fortune pour nous. Aussi bientôt notre ancre fut hissée et nos voiles déployées. La brise était faible et debout pour le retour. Nous suivîmes *la Fine* en imitant tous ses mouvements; mais à cause de notre marche supérieure nous fûmes bientôt obligés de diminuer un peu notre voilure pour régler notre vitesse sur celle de *la Fine*. En tirant des bordées nous passions assez près l'une de l'autre pour pouvoir nous héler, et *la Fine*, privée de nouvelles depuis longtemps, nous en demanda au moment où nous nous croisions. « Rien d'important, » répondit notre commandant; puis il ajouta en plaisantant: « Qu'est-il arrivé à votre goëlette, Banaré, elle va bien lentement? » Cette question ironique était du reste la traduction des idées de tout notre équipage qui regardait d'un air de mépris par-dessus les hastingages la marche assez lourde de notre nouvelle conserve.

« *La Fine* marche suffisamment pour arriver une demi-heure avant vous, » fut la réponse de son commandant. Elle fit sourire les hommes de *la Gazelle*. Qui eût dit en effet que *la Fine*, l'*Écuelle*, battrait jamais *la Gazelle*, une marcheuse renommée? C'est cependant ce qui arriva et voici comment

La Gazelle répondit à *la Fine* par une nouvelle ironie. Elle diminua encore sa voilure ne conservant que sa grande voile, à demi carguée, sa misaine et un foc. Avec cette voilure et une toute petite brise, nous suivions encore très-bien la goëlette mais à la condition de courir toujours le même bord, car en virant *la Fine* évoluait sans perdre son aire et presque instantanément; notre brick employait au contraire quatre ou cinq minutes pour virer et non-seulement perdait son aire mais culait encore beaucoup, puis il lui fallait un certain temps pour reprendre sa première vitesse. Profitant de nos désavantages le commandant de *la Fine* vira le plus souvent possible et du reste était obligé de le faire à cause des pâtés de coraux qui parsemaient notre route. Comme il nous pilotait, force nous était d'exécuter ses manœuvres, ce qui nous faisait perdre beaucoup de temps. Notre brick dut se décider, bientôt, quoiqu'à regret à reprendre peu à peu toute sa voilure. Vains efforts! Ce fut l'histoire du lièvre et de la tortue. La brise nous refusait de plus en plus et nous n'arrivâmes au mouillage que trois heures après la goëlette; très-penauds, je vous assure, d'autant mieux que dès le commencement de la lutte nous avions vu le *Fulton* arrivant sur nous à pleine vapeur. Il portait le gouverneur qui faisait le tour de l'île. Après nous avoir dépassés cet aviso alla nous attendre au mouillage, spectateur de notre défaite; — et le soir tout le monde riait de notre jactance.

Le commandant de *la Fine* nous apprit le même soir que les naturels de la côte ouest, de la tribu de Pouangué; avaient attaqué un bateau caboteur *la Reine-des-Iles*, tué et dévoré une femme, deux indigènes et deux Français, puis après avoir pillé l'embarcation avaient coupé ses mâts avant de l'abandonner. Au moment où se passaient ces événements, trois Européens se trouvaient dans un village limitrophe nommé Gatope. Alléchés par le sang, les meurtriers s'étaient dirigés sur ce point dans l'intention de faire subir le même sort à ces trois

hommes qui s'étaient établis en cet endroit pour pêcher la biche de mer. Par bonheur, les Européens avaient quelques amis dans la tribu; ils furent avertis et eurent le temps de se mettre sur la défensive. Les Kanaks arrivèrent et de leurs zagaies atteignirent l'un d'entre eux légèrement. Faisant feu de leurs revolvers; les trois pêcheurs, battirent en retraite vers leur embarcation dans laquelle ils parvinrent à se jeter et gagnèrent le large. Ils se rendirent de suite à bord de *la Reine-des-Iles* qui, abandonnée par les naturels, flot-



Gravé par Erhard

tait au gré des flots non loin du rivage. Ils établirent, sur un tronçon de la mâture brisée, le mât et la voile de leur pirogue et s'enfuirent vent arrière. Le commandant de *la Fine* voyant arriver sur lui ce bateau, s'étonnait de sa tournure étrange. Il fut bientôt au courant de tous les détails de ces regrettables événements.

Le gouverneur en fut d'autant plus frappé qu'il venait d'apprendre en passant à Houagap le meurtre d'un colon français nommé Taillard, commis par un Kanak de la tribu de ce Poindi-Patchili, dont j'ai déjà parlé et dont l'influence s'étendait jusque sur la côte ouest,

c'est-à-dire à Pouangué, lieu des derniers massacres. Il se décida à faire immédiatement une expédition contre ces tribus et donna l'ordre à *la Fine* de se rendre de suite devant Pouangué, où l'équipage de *la Reine-des-Iles* avait été massacré, avec mission d'étudier les passes et de servir de pilote lors de l'arrivée de l'expédition projetée.

Le gouverneur décida, en outre, que je resterais embarqué sur *la Fine* et ne devrais me rendre à terre que pendant le jour et avec une escorte suffisante.

Le lendemain 10 août le *Fulton* et la *Gazelle* nous

quittèrent. Le premier allait chercher des troupes qu'il devait débarquer dans la baie Chasseloup, où il nous donna rendez-vous pour le 1^{er} septembre.

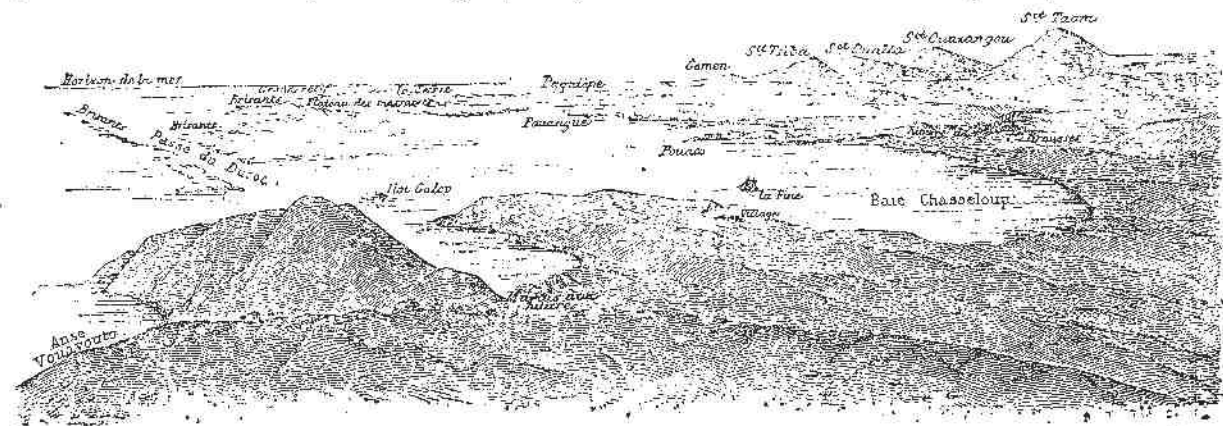
Conformément à nos instructions, après le départ du gouverneur, nous nous dirigeâmes vers le sud entre les récifs et la côte. La grande quantité d'écueils qui nous entourait exigeait une extrême prudence et nous n'avancions que très-lentement et relevant tous les pâtés de corail. Nous avions à bord l'un des trois hommes qui, échappés aux Kanaks, étaient arrivés, comme je l'ai dit, sur le bateau pillé la *Reine-des-Iles* et nous avaient mis au fait des événements. Cet homme, nommé Peterson, était Suédois et nous rendit pendant tout le temps de la campagne bien des services, soit par sa connaissance du langage des Kanaks, soit comme pilote.

C'était un de ces hommes comme les romanciers se plaisent à en décrire, simple de mœurs et de langage, quoique d'une conception rapide au moment du péril qui le laissait toujours calme; heureux dans la solitude et dans cette vie pleine de dangers, il im-

portait le respect aux naturels par sa force, son adresse et son intrépidité. Depuis plusieurs années il vivait au milieu de ces tribus farouches, ne dormant que le revolver à la main et le fusil chargé auprès de lui. Il avait assisté à bien des scènes dramatiques qu'il racontait quelquefois; son récit faisait frissonner jusqu'aux vieux matelots.

Ainsi que je l'ai dit, le gouverneur de la colonie sur la demande de M. Banaré avait envoyé depuis peu à cet officier un petit bateau-pilote, le *Secret*, qui devait faciliter ses travaux, dans des parages où une plus forte embarcation ne pouvait aller partout, et où il eût été imprudent de s'engager pour plusieurs jours avec les chaloupes non pontées de la *Fine*. — Le *Secret* marchait devant nous pour reconnaître les récifs.

Le 23 août, veille de la Saint-Barthélemy, vers le soir, nous arrivions à la hauteur des plateaux de *Paquière*, c'est-à-dire dans le voisinage du lieu où l'équipage de la *Reine-des-Iles* avait été massacré. A cause de l'heure avancée il était imprudent d'essayer de reconnaître l'étroit canal formé par ce plateau et un récif



La baie de Chasseloup, vue du sommet Pouani. — D'après un croquis communiqué par M. Banaré, lieutenant de vaisseau, commandant la *Fine*.

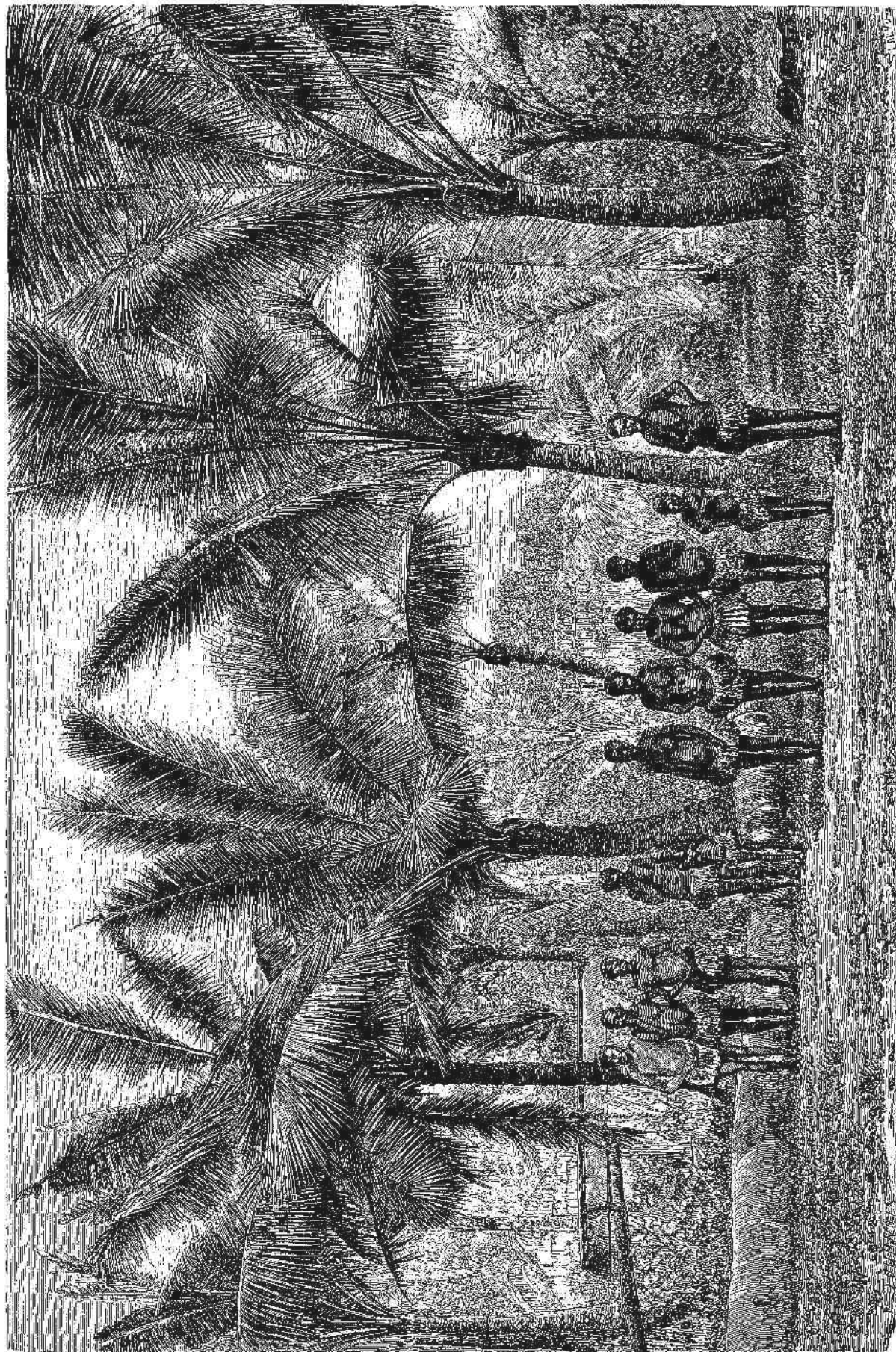
isolé situé auprès, passage qui n'a pas plus de six cents mètres de longueur et qui allait être franchi par un navire de guerre pour la première fois depuis le voyage du *Duroc*¹ en 1855. Nous jetâmes l'ancre à l'abri du plateau de *Paquière*². Pendant ce temps le *Secret* mouillait, mais à deux milles et demi de nous environ; nous fîmes peu attention à ce fait, il était dans les habitudes du patron du cotre qui, par je ne sais quelle raison, nous rejoignait rarement et seulement lorsqu'il en recevait un ordre formel du commandant de la *Fine*. Le lendemain 24 août, nous appareillâmes au point du jour avec une légère brise du nord-est venant de la terre; cette brise faiblit de plus en plus et finit par nous manquer complètement au milieu du canal, dans sa partie la plus resserrée, et

au moment même où nous étions drossés par le courant. M. Banaré était sur le point de mouiller, lorsque, au loin sur la mer calme, du côté du large, on vit des rides se former; la brise arrivait en effet, de l'ouest, et nous aida à sortir de ce mauvais pas pour reprendre la route de la baie Chasseloup, où M. Banaré, suivant ses instructions, devait commencer une enquête sur la catastrophe de la *Reine-des-Iles* et étudier les chenaux par lesquels les navires de guerre, attendus de Nouméa, pourraient pénétrer dans la baie sous notre pilotage.

Le *Secret* avait appareillé en même temps que nous; il était resté le long de terre où il ne sentait pas aussi bien que nous l'influence de la brise; aussi fut-il très-long à arriver jusqu'au plateau de *Paquière*, et lorsqu'il y fut, voyant la mer haute, il crut pouvoir, à cause de son faible tirant d'eau, le franchir sans le contourner, et par ce moyen gagner du temps et nous rejoindre; malheureusement il se trompait dans ses prévisions et bientôt nous le vîmes amener rapidement ses voiles; il était échoué! Quant à nous, poussés par une forte brise, il ne nous était guère possible de

1. Frégate à vapeur qui, peu après, en revenant en France, se perdit sur l'ilôt Melish entre la Nouvelle-Calédonie et le détroit de Torrès et dont le naufrage excita en France un intérêt dû tout à la fois à l'héroïque fermeté de son commandant, à la présence de sa jeune femme et de leur petite fille, et à l'admirable discipline de tout l'équipage.

2. Voyez la carte, page 35, et le croquis ci-joint, que je dois, l'un et l'autre, à l'obligeance de M. Banaré.



Village de pêcheurs sous des cocotiers. — Dessin de E. Tournais d'après une photographie de M. E. de Gresslan.

revenir sur nos pas ; du reste la mer était presque calme, le *Secret* serait remis à flot à la marée montante ; il ne courait aucun danger ; l'échouage pour une embarcation de faible tonnage, dans des circonstances semblables n'effraye ordinairement pas un marin ; et personne à bord ne soupçonnait à ce moment l'horrible sort qui était réservé au malheureux équipage du cotre le *Secret*.

À midi environ nous mouillâmes dans la baie Chasseloup. Nous jetâmes l'ancre très-près du rivage qui présentait une rangée de collines assez dénudées et de moyenne hauteur. Elles suivaient les contours de la baie, ne laissant entre elles et la mer qu'une bande de faible largeur pleine de broussailles. Une seule case se voyait au bord de la mer. Cependant les flancs des collines étaient couverts de naturels et l'on en voyait constamment arriver de nouveaux qui défilaient l'un après l'autre dans un sentier qui suivait exactement l'arête supérieure des collines.

Tous ces torsos nus et noirs se détachaient vivement sur l'horizon éclairé ; des villages populeux devaient exister dans l'intérieur, et leurs habitants accouraient pour voir de près la *Pine*, qui, pour eux, était un immense vaisseau. À notre droite était un petit flot, sur lequel nous distinguions quelques cases et leurs habitants. Ceux-ci paraissaient peu rassurés sur nos intentions, car ils déménageaient en pirogues, à la hâte, leurs ustensiles de pêche, etc., et fuyaient au plus vite en emportant leurs enfants. Les hommes et les jeunes gens, pour lesquels il ne restait probablement plus de place dans les pirogues, gagnèrent à la nage la grande terre. À marée basse on peut aller sur cet flot sans perdre pied, et l'envahissement constant des palétuvers qui abondent sur les deux rives opposées ne tardera pas à les réunir.

Tous ces mouvements et l'affluence des Kanaks sur le rivage, indiquaient chez eux une certaine appréhension, peut-être aussi des intentions hostiles. Cependant, nous devions communiquer avec eux pour obtenir les renseignements dont nous avions besoin ; M. Banaré fit donc armer la chaloupe avec dix hommes bien munis de fusils et de pistolets. Je descendis avec lui dans l'embarcation ; nous emmenions aussi comme interprète le pilote Peterson et un disciplinaire, depuis longtemps attaché à mes pas dans toutes mes excursions ; ancien soldat d'Afrique, rompu à toutes les fatigues, il ne s'étonnait jamais de rien. Dans les moments difficiles que nous eûmes à passer ensemble, il releva souvent le courage prêt à faiblir de ma petite troupe, en disant de l'accent le plus convaincu : « Vous aurez beau en voir, vous n'en verrez jamais autant que j'en ai vu en Afrique. »

Avant de s'embarquer, M. Banaré jeta encore un regard dans la direction du *Secret* dont on voyait parfaitement le mât ; le cotre était incliné sur le flanc, car la mer était basse, mais nous comptions qu'il serait remis à flot à la marée montante. Au bout de quelques minutes, nous débarquâmes sur une plage

sablonneuse où les naturels s'approchèrent, formant bientôt un groupe épais autour de notre petite escorte. M. Banaré fit demander le chef par Peterson, et nous vîmes bientôt apparaître un vieillard dont la physionomie n'avait rien de la férocité empreinte parfois sur les traits de ces sauvages. Au contraire, celui-ci paraissait doux et affable ; il témoigna une grande joie en revoyant Peterson qui, ainsi que je l'ai déjà dit, habitait ce pays quelques jours auparavant. — D'après ce que nous raconta Peterson lui-même, ce chef, dont le nom est *Mango*, quoique le plus vieux et le plus illustre par la naissance, n'était pas le plus influent ; autrefois à la tête de la grande tribu de Koné qui s'étend au bord de la mer vers le sud de la baie Chasseloup, il avait eu à soutenir des guerres nombreuses contre Poindi-Patchili et Gondou ; le premier, ainsi qu'on l'a vu, habitait les montagnes situées entre Houagap et Koné, au milieu de l'île ; quant au second, allié et voisin de Poindi-Patchili, sa tribu est plus rapprochée de la côte ouest et nous aurons à nous occuper bientôt de lui.

Par leurs attaques constantes contre Mango et ses hommes, ces deux chefs de la montagne réussirent à les affaiblir, d'autant mieux que, choisissant toujours pour faire leur descente le moment des récoltes, ils ne regagnaient jamais leurs montagnes qu'après avoir détruit ou dévasté toutes les plantations, réduisant ainsi la tribu entière à ne vivre que de racines ou de pêche pendant le reste de la saison. Cette existence de terreur devint à la fin insoutenable, d'autant plus que Gondou, qui, dans le principe, n'était que le chef d'une petite peuplade, avait su, par son énergie et par la crainte qu'inspirait sa nature belliqueuse et féroce, rallier à lui les petites tribus des environs qui le craignaient et exécutaient ses moindres désirs.

Devant un aussi formidable ennemi, Mango fut obligé de céder la place et de se réfugier avec tout son clan à Gatope, sur le littoral de la baie où vivait une petite tribu amie et dépendante de la sienne ; quant à Gondou, il établit alors une partie des siens sur le territoire qu'on lui abandonnait, et où les champs étaient plus fertiles que ceux de ses montagnes, mais lui-même, semblable à l'oiseau de proie et comme tous ceux qui ont la conscience un peu lourde, il continua à vivre sur ces sommets où on le disait inexpugnable.

Depuis une dizaine d'années environ, Mango était donc à Gatope ; il s'y trouvait entouré de plusieurs autres peuplades, avec lesquelles il vivait ordinairement en bonne intelligence, car les tribus ne se font la guerre que lorsqu'elles sont séparées par de grandes barrières naturelles qui empêchent les relations fréquentes : c'étaient, sur les bords de la mer, les tribus de Konéne, Pouaco et Pouangué, toutes vivant de la pêche. Puis, un peu dans l'intérieur, venaient les tribus de Gatope, de Tchapo, Temala, Pouanloïtche, qui subsistent plutôt de la culture de leurs terres. C'étaient donc les amis de Mango, quelques-uns même des siens qui avaient massacré et mangé l'équipage de

la Reine-des-Iles; aussi ce chef hésitait-il à nous donner sur cette affaire des détails qui condamnaient une tribu amie. Cependant, Peterson décida Mango et ses deux fils adoptifs, *Ti* et *Pouagni*, à nous suivre à bord où nous pourrions causer plus à l'aise qu'au milieu de la horde nombreuse qui nous entourait; ils hésitèrent longtemps, mais, confiants dans la parole de Peterson, ils s'embarquèrent enfin avec nous dans la chaloupe, non pas sans que la plupart de leurs amis et surtout les chefs des tribus de Konienne et de Pouaco qui se trouvaient là, ne cherchassent à s'opposer d'une manière très-apparente à leur embarquement; aussi longtemps que notre chaloupe fut à portée de leurs voix, les indigènes parlèrent au vieux chef qui écoutait en silence les paroles de ses guerriers, et semblait s'éloigner de moins en moins rassuré. Plusieurs même de ses gens des plus acharnés, nagèrent assez avant dans la mer pour l'engager à revenir.

C'était la première fois que ces hommes voyaient de près un navire. Ils montèrent lentement à bord, se tenant courbés, ainsi qu'ils le font dans les lieux sacrés ou en présence des chefs. Le commandant les fit descendre tous les trois dans sa chambre. Là, Mango subit un long interrogatoire; maintenant qu'il sentait ou croyait son sort dans nos mains, il n'hésita plus et nous raconta que *la Reine-des-Iles* avait été attaquée et saccagée par les gens de Pouangué et de Pouanloïtche seuls; il nous donna aussi une foule de détails topographiques sur la situation de ces deux tribus. A la suite de cette conversation, qui nous mit tout à fait au courant de ce que nous désirions savoir, le commandant prévint Mango qu'il pouvait retourner à terre. Il lui fit présent ainsi qu'à ses deux fils, de couvertures de laine, de tabac, etc., puis leur expliquant la situation du cotre *le Secret* échoué sur le banc de Pouangué, il remit une lettre à Mango, en le chargeant d'envoyer ce message au capitaine du *Secret*, M. Gérard, par quelques hommes qui se mettraient ensuite à sa disposition, dans le cas où il aurait besoin d'eux pour remettre son embarcation à flot. Quand ces chefs quittèrent le bord, il était quatre heures et demie du soir. Après le dîner, vers les cinq heures et demie, M. Banaré, regardant du côté du cotre échoué, fit l'observation que l'on n'apercevait plus ses mâts, qu'il avait dû se remettre à flot et chercher un mouillage dans un lieu plus abrité. Cette opinion était d'autant plus probable, que la brise à ce moment était à peu près nulle et n'aurait pas permis au cotre de nous rejoindre avant la nuit. Le soleil s'était couché; une multitude de feux nous apprit que les naturels étaient campés sur la côte.

Au point du jour, je montai sur le pont où je trouvai le commandant, dont la physionomie atterrée me frappa :

« Je crois qu'il est arrivé malheur au *Secret*, me dit-il.

— Comment cela? m'écriai-je.

— Tout à l'heure en montant ici, me répondit

M. Banaré, j'ai cherché *le Secret* des yeux; en ne le voyant pas du pont j'ai envoyé une vigie dans la mâture qui m'a aussitôt signalé le cotre; mais il est toujours échoué, de plus il est démâté et une foule de Kanaks l'entourent.

— Mais, répondis-je, il a peut-être retiré son mât pour se *béquiller* (s'étayer), en attendant que la marée haute le remette à flot.

— Ce n'est pas probable, répondit le commandant; dans tous les cas, je vais envoyer de suite la chaloupe de ce côté. »

Les ordres furent alors immédiatement donnés pour envoyer huit hommes armés et un patron reconnaître la cause de ces événements étranges; il était à craindre que notre chaloupe, qui calait beaucoup d'eau, ne s'échouât elle-même sur ce vaste banc qu'à marée basse nous avions vu à découvert sur une très-grande surface. Heureusement Peterson s'offrit pour la piloter et nous la vîmes partir sous sa direction avec moins d'inquiétude, sachant que cet homme intelligent et dévoué avait parcouru tous ces parages dans sa baleinière, alors qu'il pêchait le trévang. La plus grande prudence nous était indispensable dans ce cas fâcheux; nous n'avions à bord que dix fusils de munition, dix pistolets d'abordage sans justesse et sans portée, et si, par malheur, la chaloupe échouait et que son équipage, attaqué par les naturels, fût pris par eux, il ne nous restait que sept armes à feu; nous avions encore deux petites espingoles, mais ces armes, avec lesquelles on ne peut ajuster, ne sont bonnes qu'à faire du bruit.

A peine la chaloupe s'éloignait-elle à force de rames des flancs de *la Fine*, que la vigie signala un mouvement parmi les naturels qui entouraient *le Secret*; en effet, ils s'en allaient les uns après les autres du côté du rivage; la mer était assez basse pour leur permettre de marcher sur le banc de corail et de porter même des fardeaux sur leurs épaules : en observant leurs mouvements avec nos lunettes, nous ne pouvions songer sans frémir que ces mêmes hommes étaient ceux qui avaient massacré l'équipage de *la Reine-des-Iles* quelques jours auparavant; un espoir nous restait encore : parmi eux plusieurs hommes, vêtus en matelots, pouvaient être nos gens, quoique nous n'ignorions pas que ces sauvages ont l'habitude de revêtir les habits de leurs victimes; leur départ subit au moment même où les yeux perçants de leurs sentinelles leur signalaient du haut des rochers l'arrivée de notre chaloupe était d'un bien mauvais augure.

Nous n'osions nous communiquer toutes nos tristes suppositions, mais le désespoir et la fureur nous montaient au cerveau. Au bout de quelques heures la vigie annonça que nos hommes accostaient le cotre sans difficulté. Sur le rivage, la foule des Kanaks restait toujours stationnaire. M. Banaré me dit alors :

« Je vais descendre à terre dans la yole, je veux avoir le cœur net sur cette affaire, connaître le résultat de mon message au cotre, puis, avec ma lunette, du haut de ce pic je pourrai distinguer peut-être ce que devien-

nent mes hommes; la tranquillité de ce bateau échoué et démanté m'épouvante.

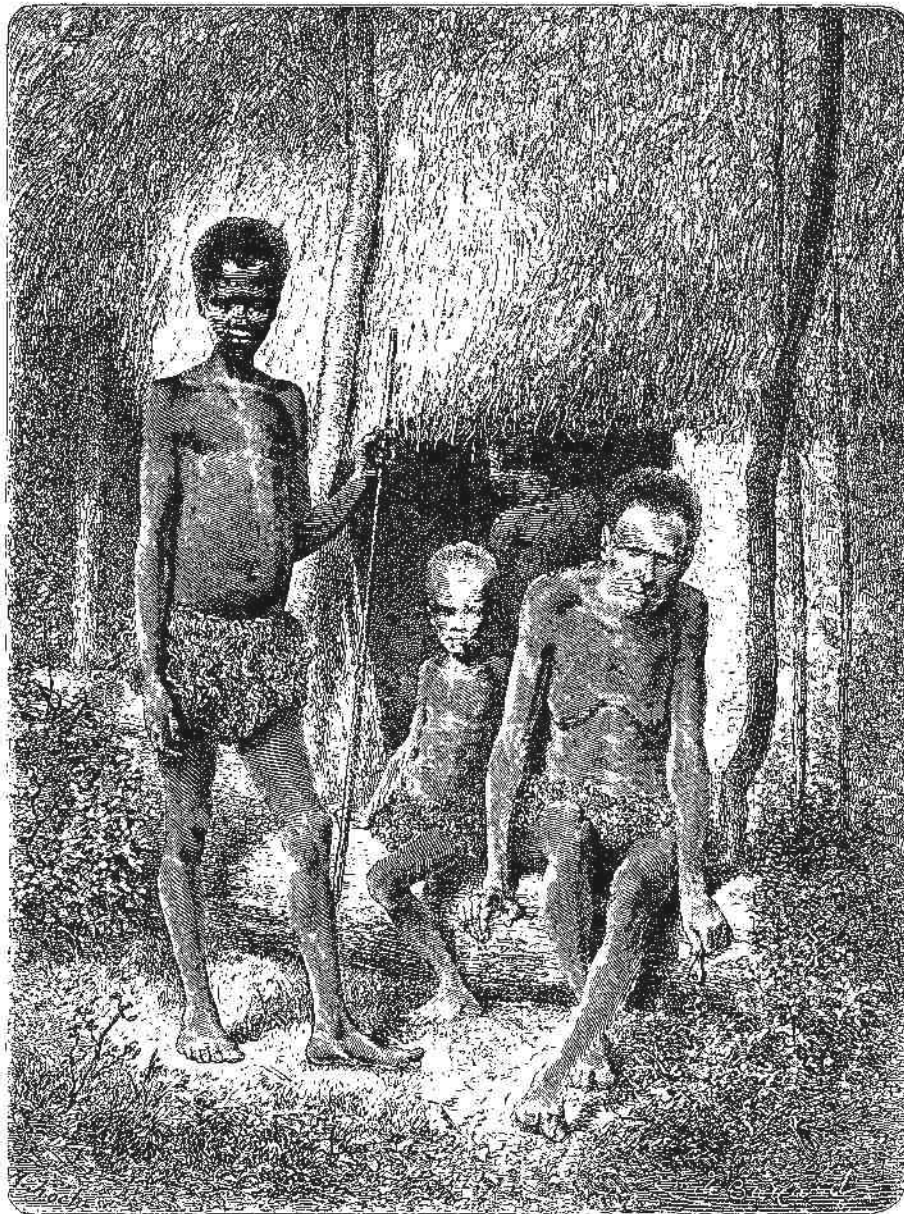
— Vous savez, répondis-je, que je suis prêt à agir avec vous, usez de moi.

— Merci, dit-il, je compte, en effet, sur vous. »

Pendant qu'on armait la yole, j'allai prendre dans ma chambre mon revolver et mon fusil à deux coups chargé à balle. Mon disciplinaire avait déjà saisi son ca-

rabine et son revolver. Ainsi préparés à tout événement, nous descendîmes dans la yole où se trouvait déjà le commandant.

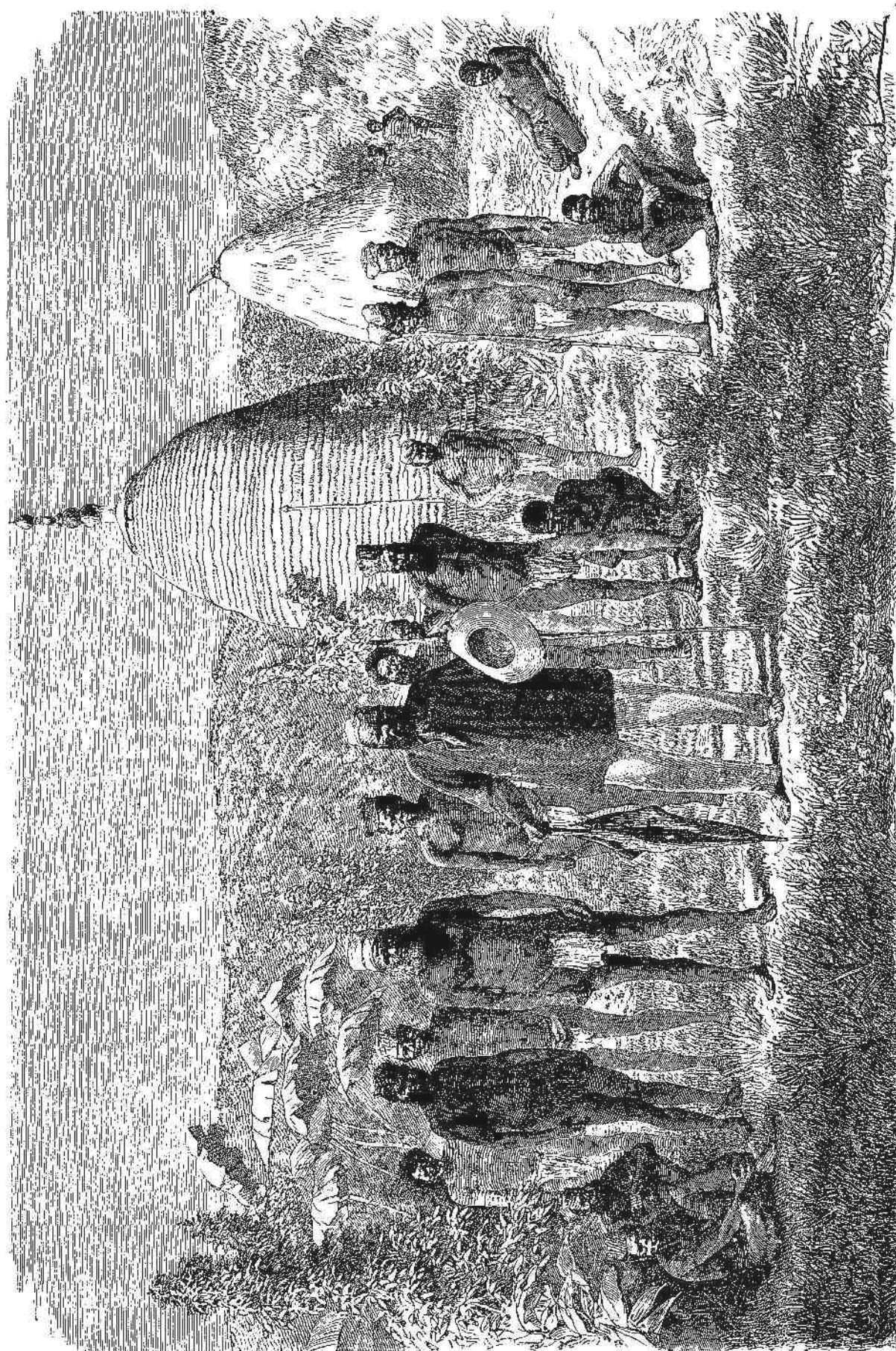
En arrivant à terre, nous vîmes les naturels s'éloigner d'une vingtaine de pas, au lieu de venir au-devant de nous comme la veille. Quelques-uns seulement se montraient; les autres se cachaient dans les épais fourrés qui bordaient le rivage. Nous débarquâmes ce-



Néo-Calédoniens de la côte sud-ouest. — Dessin de Émile Bayard d'après une photographie de M. E. de Grestan.

pendant, en laissant deux hommes pour garder la yole; malheureusement, nous n'avions pas Peterson pour nous servir d'interprète, et les Kanaks de ce littoral voient si rarement les blancs qu'ils devaient ignorer même cette langue conventionnelle avec laquelle on se fait ordinairement comprendre sur la côte. Toutefois il fallait en faire l'essai; prenant donc la parole, je demandai aux indigènes pourquoi ils s'éloignaient ainsi

de nous, quand nous voulions parler à Mango. Ti, l'un des fils adoptifs de ce chef, dont plus tard nous avons pu constater l'intelligence, connaissait suffisamment la langue de la côte pour me comprendre. Se tournant du côté de ses compagnons, il leur fit part du désir de notre commandant, et Mango sortant d'un fourré s'avança suivi d'une troupe de guerriers tous armés, suivant leur habitude, de tomahawks, massues, za-



Indigènes des tribus des chefs Mangou et Katoua. — Dessin de Emile Bayard d'après des photographies de M. E. de Gresslan.

gaies, etc. Le plus inquiétant était qu'aucun enfant ne se voyait au milieu d'eux, et je savais qu'ils ont soin d'écarter ceux-ci lorsqu'ils songent à se battre. J'en fis l'observation à M. Banaré, et nous résolûmes d'agir encore avec plus de prudence, si, toutefois, cela était possible. Mango étant arrivé auprès de nous, nous lui demandâmes s'il avait envoyé au cotre la lettre dont on l'avait chargé et des hommes. A toutes nos questions, le vieux chef feignait de ne rien comprendre; enfin, pressé de plus en plus, il s'approcha subitement d'un niaouli qui se dressait près de nous, et soulevant un fragment de l'écorce de cet arbre, il en tira la lettre que la veille lui avait remise le commandant et la lui rendit. Pourquoi n'avait-il pas envoyé ce message, comme cela avait été convenu? Comment, après s'être rendu à notre bord et avoir reçu nos présents, Mango n'avait-il pas obéi à cet ordre? A toutes nos questions les Kanaks, qui ne comprenaient pas ou feignaient de ne pas comprendre, répondaient par des rires ironiques; leur nombre augmentait de plus en plus et quelques-uns faisaient mine de nous entourer. Nous nous retirâmes alors lentement vers notre yole, repoussant doucement les plus pressés, et nous pûmes enfin nous rembarquer, heureux de ne pas nous être engagés trop avant. Nous venions, certainement, d'échapper à un grand danger et nous en avions tellement le sentiment que, lorsque les naturels nous entouraient, sans nous être rien dit, M. Banaré et moi avons porté doucement la main au revolver que recouvrait notre vareuse, nous l'avions armé et, le tenant par la crosse, nous étions prêts à nous en servir.

Si pressés que nous fussions d'éclaircir cette question du message non exécuté, nous sentions la nécessité de ne pas nous brouiller complètement avec Mango, dont nous pouvions avoir besoin et nous résolûmes de ne pas rechercher d'autres explications auprès des Kanaks, jusqu'au retour de Peterson; mais, au lieu de retourner directement à bord, nous dirigeâmes notre embarcation vers le pied d'un pic qui s'avancait jusque sur le rivage et dominait les environs; puis, laissant la yole un peu au large sous la garde de deux hommes, nous fîmes l'ascension de ce sommet. De ce point élevé et avec une bonne lunette marine nous aperçûmes parfaitement le cotre, objet de notre inquiétude; il était à la voile, et pendant une seconde, nous sentîmes une immense joie; mais elle fut de courte durée, car un second coup d'œil nous montra l'allure inaccoutumée de ce bateau qui prenait le large sous une seule voile très-petite, maintenue sur un mât de fortune exigu. En ce moment, ainsi que cela a ordinairement lieu tous les soirs dans ce pays, la brise avait fraîchi; de plus, elle était tout à fait contraire au cotre, de sorte que celui-ci, gréé comme il l'était, ne pouvait avoir la prétention d'arriver jusqu'à nous. Il n'y avait que deux conclusions à tirer de ce fait: ou le cotre était monté par des Kanaks inexpérimentés; dans ce cas quel était le destin de nos hommes? Ou bien, solution plus consolante, les braves matelots de notre cha-

loupe après avoir arraché le cotre des mains des sauvages, en sauvant peut-être tout son équipage, s'empres- saient de prendre le large dans la crainte de nouvelles attaques.

M. Banaré et moi fûmes bientôt tirés de nos anxieuses préoccupations par l'annonce de l'arrivée d'une foule d'indigènes. En effet, les naturels que nous avions laissés dans la plaine escaladaient d'un pas rapide le sommet où nous étions. Il était trop tard pour regagner notre embarcation avant leur arrivée, à moins d'avoir recours à une retraite précipitée, ce que nous ne pensâmes même pas à faire. Laisser croire aux Kanaks que nous avions peur eût tout perdu; nous groupant donc les uns auprès des autres, nous attendîmes. En approchant ils ralentirent peu à peu leurs pas, puis, toute la troupe fit halte et nous observa. Mango était en tête et sans arme. Nous gardions le silence, mais massés les uns contre les autres, nos mains crispées serrant nos armes, nous dûmes laisser entrevoir à ces barbares la résolution qui nous animait. Ils étaient bien cinq ou six cents; mais l'indécision régnait parmi eux; plusieurs d'entre eux, des chefs sans doute, se tenaient autour de Mango et parlaient vivement. Ils semblaient tenir conseil; enfin, le vieux chef s'avança seul vers nous; en nous abordant, il se mit à pousser plusieurs cris semblables à des gémissements. Je connaissais ces cris pour les avoir entendus souvent dans les funérailles. Aussi, dans ce moment me faisaient-ils courir un frisson dans le corps. Enfin, le vieux Kanak, d'une main montrant au loin le cotre, de l'autre élevant ses cinq doigts en l'air, s'écria: « *Allsame man oui oui belong boat mate mate kai kai*, » « autant que cela Français du bateau sont morts et mangés. » Je traduisis cette phrase à mes compagnons; M. Banaré ne pouvait en croire ses oreilles et secouait par l'épaule Mango pour la lui faire répéter; ce vieillard, dont le naturel pacifique, timide même, nous sauva certainement du massacre dans cette circonstance, avait la voix tremblante lorsqu'il répéta: « les Kanaks de Ponangé ont mangé autant que cela de Français. » Il n'y avait plus de doute, nos malheureux compagnons avaient été les victimes d'une horrible infortune. Sans nous séparer de Mango, qui nous servait pour ainsi dire d'otage, nous regagnâmes notre embarcation et retournâmes à bord, pour nous consulter sur le parti à prendre. Les naturels nous suivirent jusqu'au rivage; les éclats de rire ironiques, farouches même qu'ils poussaient à chaque instant, leurs zagaies qu'ils lançaient de toutes parts pour montrer leur adresse, nous faisaient bouillonner le sang dans les veines. Certes, si à ce moment nous avions été attaqués, nous aurions vendu chèrement notre vie.

De retour à bord, le commandant réunit le second M. Napias, aspirant de marine, et le chirurgien M. Deplanche; il nous fit d'abord l'exposé de la situation, puis, à cause de sa gravité, il nous demanda notre avis sur la marche à suivre. L'opinion de tous fut que l'on attendît le retour des hommes de la chaloupe avant de

prendre aucun parti relativement aux naturels de Pouangué. Après nous être ainsi entendus sur ce point, le commandant résolut de retourner à terre afin d'avoir, s'il était possible, de nouveaux détails sur l'affaire du *Secret*. M. Banaré me proposa de l'accompagner. Les naturels étaient toujours sur le rivage dans un grand état d'agitation ; aussi, arrivés près du bord, sans descendre de la yole, nous demandâmes Mango manifestant l'intention de causer avec lui. Ti, son fils adoptif, nous montrant la broussaille, nous dit : « Il est là ! — Eh bien, ajoutai-je, va le trouver et dis-lui que le commandant veut lui parler. » Sur un signe de Ti, un naturel s'élança à travers le fourré. Quelques secondes plus tard, ce messager était de retour, annonçant que si le commandant désirait que Mango s'avancât jusqu'à lui, le chef Mango, de son côté, désirait que le commandant allât lui parler, ne pouvant se déranger maintenant. C'était assez peu poli ; nous insistâmes cependant, rappelant à Ti, avec quelle bonté et quelle générosité nous avions reçu son père, et lui-même à notre bord. Nous ajoutâmes que nous voulions seulement causer avec le chef et lui demander de nouveaux renseignements sur le meurtre de nos compagnons. A ce moment, Mango sortit d'un épais fourré situé au bord de la mer, mais, à quelque distance de nous, il nous fit signe d'aller près de lui ; il était accompagné de deux autres Kanaks, dont la physionomie farouche était loin d'inspirer la confiance. Nous appelâmes encore le vieux chef, l'engageant à venir jusqu'au bord de la mer, auprès de notre embarcation, mais il persista à s'y refuser. Nous ne commîmes pas l'imprudence de nous avancer ainsi à découvert près d'un fourré qui pouvait cacher un guet-apens, mais, longeant le rivage dans notre embarcation, nous nous approchâmes le plus possible du point où se trouvait Mango. Là ce chef et ses deux compagnons nous appelèrent encore de la main ; puis, voyant que nous ne débarquions pas, ils disparurent subitement derrière les broussailles.

Attristés par l'insuccès de cette entreprise, nous reprîmes la direction de notre bord, toujours très-inquiets sur le sort de nos compagnons de la chaloupe ; on hissa les feux de position et on attendit.

La nuit était venue ; une des plus splendides et indescriptibles nuits des régions tropicales. Réunis sur l'arrière, après un repas que notre anxiété avait fort abrégé, nous gardions le silence et laissions errer notre imagination surexcitée par tant d'événements si bizarres, si imprévus, qu'ils nous semblaient l'effet d'un cauchemar. La brise à peine perceptible nous arrivait de la terre saturée du parfum des plantes qu'elle avait caressées ; la mer nous envoyait de fraîches exhalaisons, et une houle légère soulevait la *Fine*, qui parfois retombait brusquement et brisait la surface polie des eaux, les éparpillant en mille gouttelettes brillantes comme des globules de feu. Le calme de cette belle nature associé dans mon esprit au massacre de nos compagnons par les cannibales, y formait un

contraste des plus saisissants. Tout à coup un bruit régulier produit par des avirons battant l'eau en cadence et se heurtant contre les tollets, arriva jusqu'à nous ; ce bruit, faible d'abord, s'éleva graduellement et nos yeux purent enfin distinguer une embarcation qui courait sur nous ; puis, nous reconnûmes la chaloupe, qui bientôt accosta. Notre première idée fut de compter et de reconnaître les hommes ; c'étaient seulement ceux qui étaient partis le matin, et voici le rapport que le patron de l'embarcation fit à M. Banaré :

« En nous dirigeant sur le *Secret*, nous fûmes obligés, à cause des récifs, de longer un peu la terre dont nous étions à une faible distance. Les Kanaks cachés dans un marais de palétuviers en profitèrent pour nous lancer quelques pierres, au moyen de leurs frondes ; mais la distance était assez grande ; les hommes *souquaient* vigoureusement et personne de nous ne fut atteint. Je répondis cependant à cette attaque en envoyant au jugé quelques balles dans les palétuviers. Cette agression nous engageait vivement à nous bien tenir sur nos gardes ; aussi une fois arrivés le long du *Secret*, toujours couché sur le flanc, car la marée était assez basse, nous avions nos armes à la main en sautant à bord. Mais il n'y avait plus là ni amis ni ennemis. Nous vîmes du sang partout ; le mât était mutilé à coups de hache, le pont défoncé ; un large trou creusé dans les bordages juste au-dessus du doublage en cuivre, devait faire couler le bateau dès qu'on eut cherché à le relever ; le grément, les sacs des hommes, le compas, en un mot tout ce qui était portatif avait été enlevé et le reste saccagé et haché. La mer montait rapidement ; il fallait songer à remettre à flot ce malheureux bateau. Nous halâmes donc l'ancre à bord. Le trou dans les bordages fut bouché avec nos couvertures ; le mât et la voile de la chaloupe furent ajustés sur le tronçon du mât du cotre ; la pompe qui, heureusement, pouvait fonctionner encore, fut mise en mouvement pour vider l'eau qui avait commencé déjà à envahir toute la cale ; nous fûmes saisis d'horreur en voyant que cette eau était rouge de sang !... A la marée haute le cotre flotta. Nous hissâmes la voile et nous pûmes sortir de ce récif funeste, mais le vent était debout pour le retour. Nous essayâmes de louvoyer et nous reconnûmes bientôt que notre voilure était beaucoup trop faible pour nous permettre de gagner au vent. Nous luttâmes cependant jusqu'à ce que le courant, suivant la marée, nous devînt encore contraire. Du reste, à ce moment, la nuit s'avancait et nous dûmes forcément mouiller le cotre au large à l'abri d'un pâtre de corail. Nous nous sommes ensuite embarqués dans la chaloupe et nous voici. Quant au malheureux équipage du *Secret*, les seules traces que nous ayons pu en retrouver, c'est du sang sur le pont, dans les chambres, dans la cale, du sang partout ! »

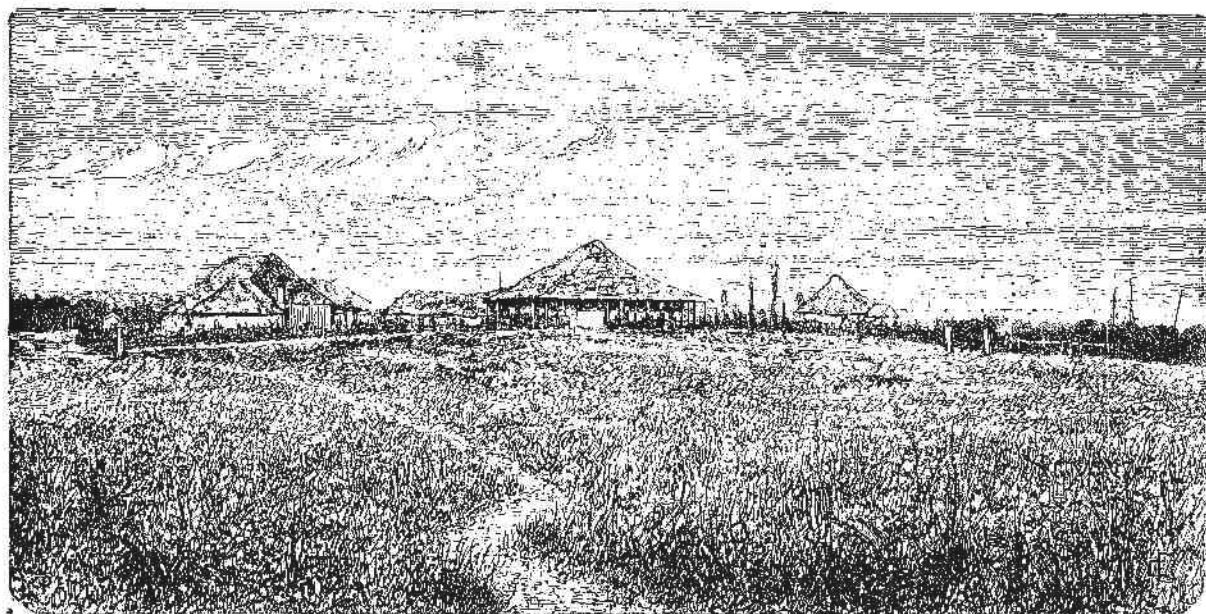
D'après les renseignements que nous avait donnés Mango, le village de Pouangué avait un rivage bordé partout par des récifs ou des marais couverts eux-

mêmes d'une forêt inextricable de palétuviers. Le débarquement était donc très-difficile; pour se rendre dans ce village par terre, on avait aussi à traverser plusieurs marécages et rivières. Certes, si M. Banaré, ses officiers et l'équipage n'eussent écouté que la colère que surexcita dans les esprits le récit des hommes de la chaloupe, on eût fait, malgré la nuit et les difficultés de l'atterrissage, une descente chez ces sauvages, afin de tirer une vengeance éclatante de leur perfidie et de leur cruauté, mais la raison commandait d'attendre. En effet, il fallait d'abord exécuter les ordres reçus, c'est-à-dire reconnaître exactement les récifs et une passe communiquant avec le large. Il fallait aussi ne pas brusquer la situation déjà si tendue avec les naturels de Gatope, dont nous aurions certainement besoin. Enfin, notre équipage était peu nombreux, mal armé, et peu exercé au maniement des armes. Une défaite aurait eu les conséquences les plus malheureuses. Quant

à une victoire, elle n'aurait peut-être pas été assez complète.

Le lendemain, le commandant et Peterson descendirent à terre. Mango, à la vue de son ami Peterson, consentit à s'approcher et même à revenir à bord; là, le commandant lui promit que son clan et lui n'avaient rien à craindre des Français; que la vengeance s'exercerait seulement sur ceux qui étaient coupables, et que lui, Mango, devait être franc avec ses amis. C'est alors que le vieux chef raconta ainsi les détails du drame sanglant qui s'était passé à bord du cotre *le Secret* :

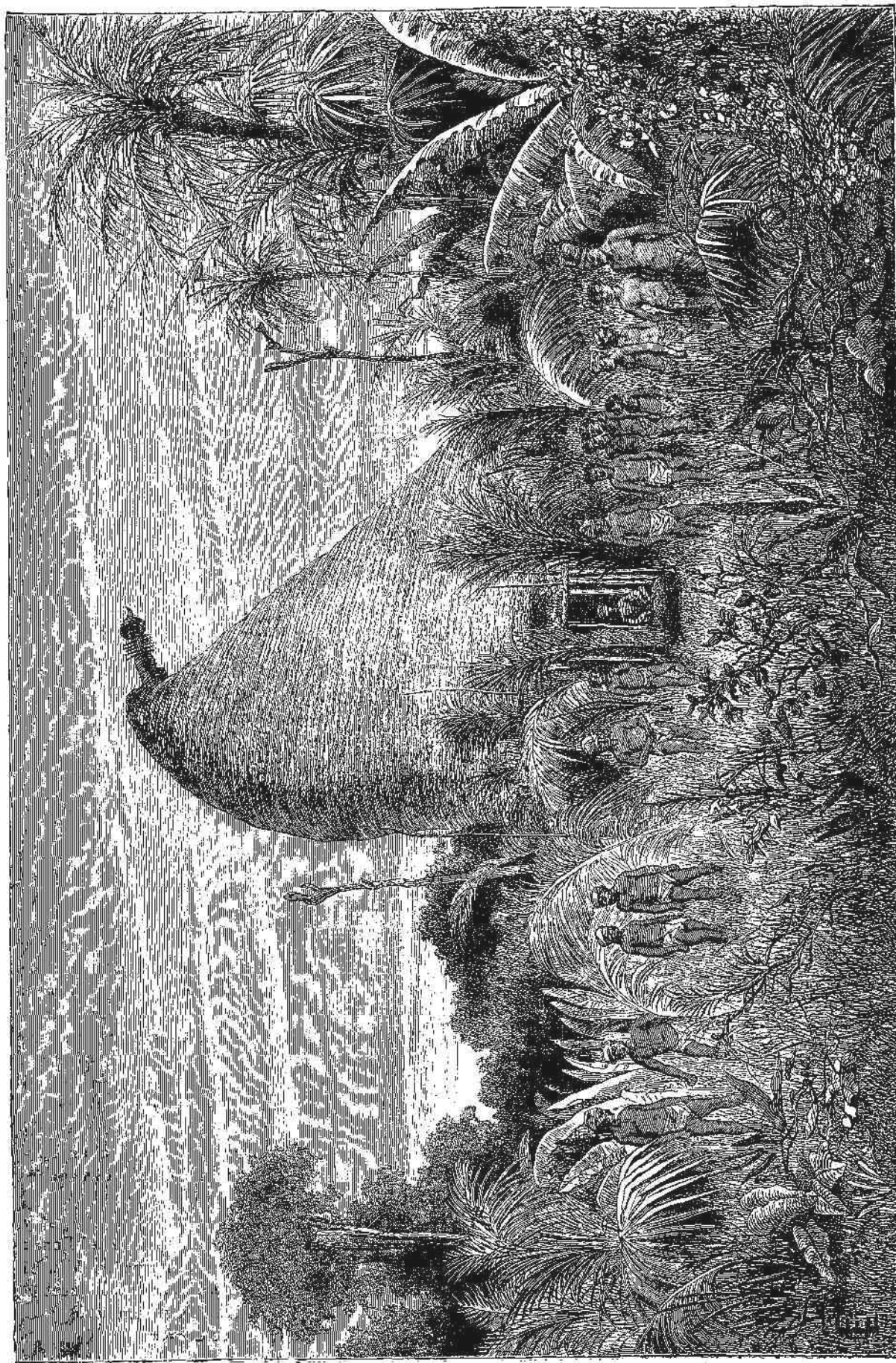
« Lorsque ce bateau échoua sur les récifs, les gens de Pouangué encouragés par leur succès, quelques jours auparavant, dans l'attaque de *la Reine-des-Illes*, se préparèrent à s'emparer de cette nouvelle proie. Derrière le village de Pouangué se dresse une montagne assez élevée dont le flanc à pente douce est sillonné par de nombreux et fertiles ravins, dans lesquels



Nouveau poste de Gatope. — Dessin de E. Darboize d'après une photographie de M. E. de Geslan.

sont éparpillés de petits groupes de cases habitées par une portion de la tribu de Pouantloitché. Ces montagnards apercevant l'échouage du *Secret*, descendirent dans la plaine pour venir en aide à leurs amis de Pouangué. Le soir, à marée basse, toute la troupe s'avança vers le cotre, marchant sur le récif en partie découvert. Il est, en Calédonie, un fait souvent funeste à l'Européen, c'est que le Kanak marchant toujours avec ses armes, on ne sait, lorsqu'on le rencontre dans les explorations, si l'on a affaire à un ami ou à un ennemi. Cette horde d'anthropophages s'avança donc impunément jusqu'au bateau, l'entoura, et monta à bord sans résistance. L'équipage du cotre croyait-il à une simple visite de ces naturels qui viennent à bord des bateaux côtiers pour y faire des échanges? C'est probable. Trois matelots étaient avec le capitaine sur le pont, le quatrième dans son hamac dormait à l'entre-pont; à un signal connu,

quatre Kanaks désignés portèrent simultanément un coup de casse-tête ou de tomahawk à chacun des quatre blancs qui venaient de les recevoir ainsi sans défiance; du premier coup, deux matelots tombèrent le crâne fendu et mortellement atteints; quant au capitaine, il put esquiver la première attaque. C'était un homme très-vigoureux et dans toute la force de l'âge. Il lutta contre la mort avec énergie; son fusil à la main, il bondit en arrière pour se dégager et faire feu, mais un de ces démons saisit son arme par le canon, s'y cramponna, et pendant que le malheureux Gérard essayait de l'arracher des mains de son ennemi, un second coup de tomahawk lui fendit le crâne. Le quatrième blanc était un jeune novice de seize ou dix-sept ans, nommé Bonnin. Nous avons tous remarqué la physionomie pleine d'intelligence et de douceur de ce matelot; sa famille l'avait recommandé à quelques officiers résidant à la Nouvelle-Calédonie. Il avait de l'in-



Casa du chef Mango. — Dessin de E. Dardouze d'après une photographie de M. Robin.

struction et étudiait pendant ses loisirs les sciences qui lui étaient nécessaires pour passer son examen d'enseigne, quand il aurait eu l'âge voulu. Cet infortuné, qui avait pu esquiver le premier coup, s'était ensuite réfugié au haut du mât où les Kanaks l'assiégèrent à coups de zagaies. Situation terrible ! Le pauvre garçon implorait la merci de ces cannibales, mais ni ses pleurs, ni sa jeunesse, ni sa beauté ne réveillèrent la pitié de ces monstres altérés de sang. Enfin, une flèche mieux lancée fit tomber sur le pont le cadavre sanglant du malheureux novice. Quant au cinquième matelot couché dans sa cabine, un coup de casse-tête le fit passer du sommeil à la mort.

« Les Kanaks, maîtres du navire, passèrent une partie de la nuit à emporter à terre les cadavres, les voiles, les vêtements, etc. ; le matin ils achevaient le pillage et défonçaient le cotre à coups de hache, lorsque notre embarcation leur fut signalée et les fit partir.

« Les cadavres des cinq matelots, aussitôt transportés à terre, furent partagés. La tribu de Pouangué en garda deux, deux autres furent envoyés au village principal de la tribu de Pouanloïtche situé dans une vallée spacieuse derrière le premier plan de montagne qui domine Pouangué. Enfin, le cinquième cadavre fut dépecé en différents morceaux destinés à être offerts en présent, selon l'usage, aux diverses tribus des environs. Tous ces détails, d'après ce que nous dit le vieux Mango, lui avaient été donnés par les gens de Pouangué, chargés de lui apporter la jambe d'un de ces malheureux. »

Mango ayant terminé ce récit, nous assura par mille protestations qu'il avait en horreur la plus profonde l'acte commis par ses compatriotes et qu'il se mettait lui et ses guerriers à notre entière disposition pour le cas où nous voudrions faire une expédition contre les tribus de Pouanloïtche et de Pouangué. Le commandant remercia le chef, lui remit un pavillon français en signe d'alliance et le congédia après lui avoir encore donné l'ordre d'envoyer des messages à ses collègues de toutes les tribus voisines qui n'avaient point pris part aux derniers massacres, pour qu'ils vinssent à bord de *la Fine*, reconnaître l'autorité française.

Les jours suivants, le commandant reçut successivement la visite des chefs de diverses tribus. Avertis par les messages de Mango, ils venaient, plutôt attirés par la curiosité et nos façons urbaines que par le véritable désir de nous être utiles. Notre petit nombre ne pouvait les effrayer ; toutefois ils manifestèrent les meilleures intentions. M. Banaré profita de ces bonnes dispositions pour renouveler la provision d'eau, poursuivre activement les travaux hydrographiques et étudier la position des villages coupables. Des naturels de Gratopé et de Pouaco poussèrent l'obligeance jusqu'à aller en pirogue à bord du *Secret* et le ramenèrent à l'aviron près de *la Fine*. Tout était pour le mieux ; cependant les Kanaks se demandèrent bientôt pourquoi nous attendions si longtemps pour marcher avec eux contre les gens de Pouangué et de Pouan-

loïtche, ainsi que nous le leur avions annoncé. Ils ignoraient encore que des troupes devaient arriver vers le 20 du mois de septembre ; aussi, à peu près vers cette date, le commandant informa les différents chefs amis qu'ils eussent à se tenir prêts, car des bateaux chargés de soldats allaient arriver. L'étonnement, bien naturel du reste de ces sauvages, fut grand à l'annonce de cette nouvelle qui les trouva pour la plupart incrédules. Plusieurs jours s'écoulèrent et rien n'arrivait ; les Kanaks paraissaient avoir de moins en moins confiance dans nos paroles et encore moins de crainte à l'égard de nos armes ; ils prenaient, sans doute, pour de la lâcheté nos retards constants. Nous nous aperçûmes bientôt des sentiments qui les animaient et nous dûmes redoubler de précautions. Des sentinelles armées veillaient toute la nuit dans la crainte d'une attaque par mer, soit à la nage, soit en pirogues.

Cependant, attirés par nos présents, ils nous apportaient toujours des poissons, des bananes, etc. ; surtout deux espèces de petites tortues qui avaient au plus cinquante centimètres de longueur et habitaient les marais saumâtres du bord de la mer. Elles y étaient très-abondantes et je n'avais pas encore rencontré cette espèce dans l'île.

La confiance des naturels augmenta au point qu'un jour un enfant, seul dans une pirogue, nous apporta soixante-cinq francs en pièces de cinq francs, demandant en échange du tabac et des pipes. Informations faites, nous apprîmes que cet argent provenait du pillage de *la Reine-des-Iles*, ce que l'on chercha à peine à nous dissimuler. Nous ne pûmes rien obtenir de plus. Nous laissâmes partir cet enfant sans l'inquiéter, mais quelques jours après deux ou trois Kanaks arrivèrent en pirogue et l'un d'eux dit à M. Banaré qu'il avait le compas de *la Reine-des-Iles* et le donnerait pour un certain nombre de couvertures. Peterson connaissait ce misérable comme étant du village de Pouangué, et de plus une franche canaille. Certes j'avais rarement vu une tête plus ignoble et plus féroce que la sienne. Ses longues lèvres étaient bestiales, ses paupières rougies recouvraient des yeux qui se mouvaient lourdement de tous côtés comme ceux d'une bête féroce, et son corps mal proportionné annonçait cependant une force prodigieuse. Il s'était sans façon assis sur le pont attendant la réponse du capitaine ; soit stupidité, soit force de caractère, sa physionomie n'exprimait pas la plus légère inquiétude, le moindre souci, pendant que Peterson nous donnait sur lui des renseignements qu'il termina ainsi : « *He is a very bad man* (c'est un très-mauvais homme). » M. Banaré mit immédiatement cet homme sous la surveillance de trois ou quatre matelots, puis se faisant apporter un fusil du bord, il y introduisit lui-même une cartouche devant le Kanak qui, impassible, regardait tous ces apprêts. Menacé d'être fusillé, il se contenta de détourner lentement la tête, tandis qu'un sourire dédaigneux, comme les sauvages seuls en ont le secret, se dessina sur sa figure : « Tu es venu ici de ton plein gré, je n'abuserai pas de

ta confiance, » lui dit le commandant, en ajoutant que, quant au compas de *la Reine-des-Iles* il fallait qu'il le rapportât au plus tôt à bord de *la Fine* s'il voulait éviter plus tard un sévère châtement. Aucune sensation de joie ne put se lire sur la figure de ce Kanak lorsqu'on lui annonça qu'il était libre. Il se leva simplement, franchit les bastings et se laissa glisser dans sa misérable pirogue amarrée le long du bord, avec le calme et l'agilité de ses pareils; prenant sa pagaie il s'éloigna doucement dans la direction de Pouangoué; il ne détourna pas une seule fois la tête et ne paraissait pas plus s'inquiéter de nos balles que s'il n'en avait pas connu la puissance et la portée.

Nous n'entendîmes jamais plus parler du compas de *la Reine-des-Iles*; quant à l'audacieux qui était ainsi venu à notre bord, il fut, à quelques jours de là, trouvé parmi les morts, lors de la première attaque du village de Pouangoué.

Pendant nos rares et courtes excursions à terre, nous n'avions pas encore tenté de franchir la chaîne de collines qui borde, ainsi que je l'ai déjà dit, la baie Chasseloup. C'était derrière ces mamelons que, d'après les naturels, était situé leur village. Un jour donc, sans prévenir nos amis les Kanaks, M. Banaré, dix matelots et moi, nous nous engageâmes tous bien armés dans un sentier assez praticable qui montait le long du flanc de ces collines. Au bout d'un quart d'heure de marche environ, nous étions au sommet de la chaîne et nous voyions se dérouler devant nous un paysage splendide, une vaste plaine circulaire qu'entouraient une rangée de montagnes. La partie de cette chaîne sur laquelle nous nous trouvions s'ouvre seulement sur deux points, l'un à gauche, l'autre à droite, pour livrer passage à deux rivières qui vont se jeter dans la mer après avoir formé mille méandres au milieu de la plaine où elles reçoivent encore le tribut d'un grand nombre de petits ruisseaux dont les sources sont étagées sur les flancs des montagnes. Au milieu de la verdoyante surface ainsi étalée à nos pieds nous devinions de nombreux villages aux légères colonnes de fumée qui s'élevaient çà et là au-dessus du niveau de la végétation. Après avoir un instant reposé sur cette perspective nos yeux et nos esprits fatigués et inquiets, nous descendîmes rapidement vers la plaine dont l'abord est un peu marécageux, puis bientôt nous pénétrâmes au milieu d'immenses plantations de cannes, de bananiers, de taros etc., qui, dans cette concavité, abrités des vents violents de l'hivernage, offraient aux regards de magnifiques spécimens. Ce délicieux endroit excitait notre admiration et je ne saurais trouver des termes qui puissent en donner une idée à ceux qui n'ont pas vu la végétation tropicale dans tout son luxe exubérant.

En parcourant ce vaste jardin naturel nous arrivâmes au village de Mango qui, ne s'attendant pas à notre visite, fut tout en émoi.

Les villages de cette partie de la Nouvelle-Calédonie diffèrent essentiellement de ceux des autres districts,

où les cases sont distribuées çà et là sans ordre apparent; ici elles sont placées suivant deux alignements comme les maisons de nos villes et sont séparées par une véritable rue, large de douze à quinze mètres environ; mais à la place de nos pavés si durs elles sont recouvertes d'un tapis moelleux d'une herbe verte, fine et épaisse comme la mousse de nos bois. A droite et à gauche s'élèvent des myriades de cocotiers, tandis qu'à leur pied la canne à sucre, le papayer et d'autres plantes précieuses couvrent le sol.

Les cases sont aussi mieux construites dans ces parages; celle de Mango, ornée de figures sculptées, présentait une particularité remarquable. Un nid de guêpes était placé à l'entrée et de telle sorte que celui qui ignorait cette circonstance touchait en entrant une gerbe de paille. Celle-ci frôlait alors la demeure du vindicatif et dangereux animal qui s'élançant en troupe serrée sur l'importun au corps nu, ne lui laissait de ressources qu'une retraite précipitée. Si Mango craignait d'être assassiné dans son sommeil par quelque émissaire des tribus ennemies, il ne pouvait choisir de meilleurs *gardes du corps*. De plus, comme on le voit dans la planche de la page 45, cette maison commençait à menacer ruine; je m'étonnai d'abord qu'un aussi grand chef que Mango habitât une case en aussi mauvais état, mais l'on m'apprit qu'à la naissance d'un chef on lui bâtissait une demeure que l'on ne réparait jamais; si elle devenait par trop inhabitable son possesseur l'abandonnait, mais ce fait était considéré comme d'un malheureux présage. Les maisons étaient, du reste, disposées et bâties dans le même style que celui des autres tribus, c'est-à-dire que l'habitation des guerriers se distinguait par son élévation, par la sculpture du *tabou* qui en surmontait la toiture et les montants de la porte, par sa forme conique et par les crânes humains qui, fixés près de l'entrée, à l'extrémité de longues perches, blanchissaient au soleil.

La case des femmes et des jeunes filles du chef se distinguait de la sienne par son peu d'élévation, sa simplicité et sa forme rectangulaire.

Après avoir fait le tour du village, bu le lait de quelques noix de cocos que l'ardeur du soleil rendait encore plus délicieux, nous prîmes congé de Mango et de son escorte de guerriers aux allures farouches, et nous revînmes à notre bord sans encombre.

Enfin, le 6 septembre 1865, nous aperçûmes au loin la fumée du *Fulton*; nous appareillâmes de suite pour prendre le large, l'attendre devant la passe et lui indiquer sa route. Ce steamer avait à sa remorque le transport *la Bonite* chargé de troupes; quelques heures après nous étions tous abrités dans la baie Chasseloup. Le gouverneur lui-même était à bord du *Fulton*, où le commandant de *la Fine* se rendit aussitôt que les ancres eurent mordu le fond, afin d'annoncer au chef de la colonie les funestes événements qui venaient de se passer. La fatale nouvelle se répandit bientôt et jeta la consternation dans l'esprit de tous. Chacun regardait

ce malheureux cotre *le Secret* démâté, déchiqueté, et se représentait en imagination les scènes terribles dont il avait été le théâtre. Dans ces circonstances, ce qui augmente encore l'horreur, c'est moins la mort même des victimes que la pensée du festin qui la suit; aussi le mot vengeance se lisait-il sur tous les visages et l'on n'attendait plus qu'un mot du chef pour agir.

Nous avions donc à punir dans cette partie de la Nouvelle-Calédonie, outre le meurtre du colon Taillard assassiné en juillet dernier à Houagap, le massacre des équipages de *la Reine-des-Iles* et du cotre pilote *le Secret* à Pouangué.

L'assassin de Taillard était un Kanak du clan du chef Poindi-Patchili dont j'avais visité le village en compagnie du docteur Vieillard, ainsi que je l'ai dit

plus haut. Ce chef et son allié, le turbulent Gondou, ne laissaient aucune paix à leurs voisins et en étaient détestés. Gondou surtout avait parmi les Kanaks une grande réputation de férocité; un indigène, nous parlant de cet homme farouche, nous disait dans le langage usité sur la côte : « *Gondou he no allsane man he allsane poika; he look one Kanak he hovo-hovo; he kai kai plenty man.* » Gondou n'est pas comme un homme, mais comme un chien. S'il voit un Kanak, il aboie contre lui; il mange beaucoup d'hommes. »

Ces deux chefs se croyaient bien en sûreté dans leurs montagnes et étaient loin de s'attendre à notre visite; s'ils ne s'étaient jamais présentés à nous pour faire leur soumission, on n'était pas non plus allé dans leurs montagnes pour l'obtenir. Cette fois les



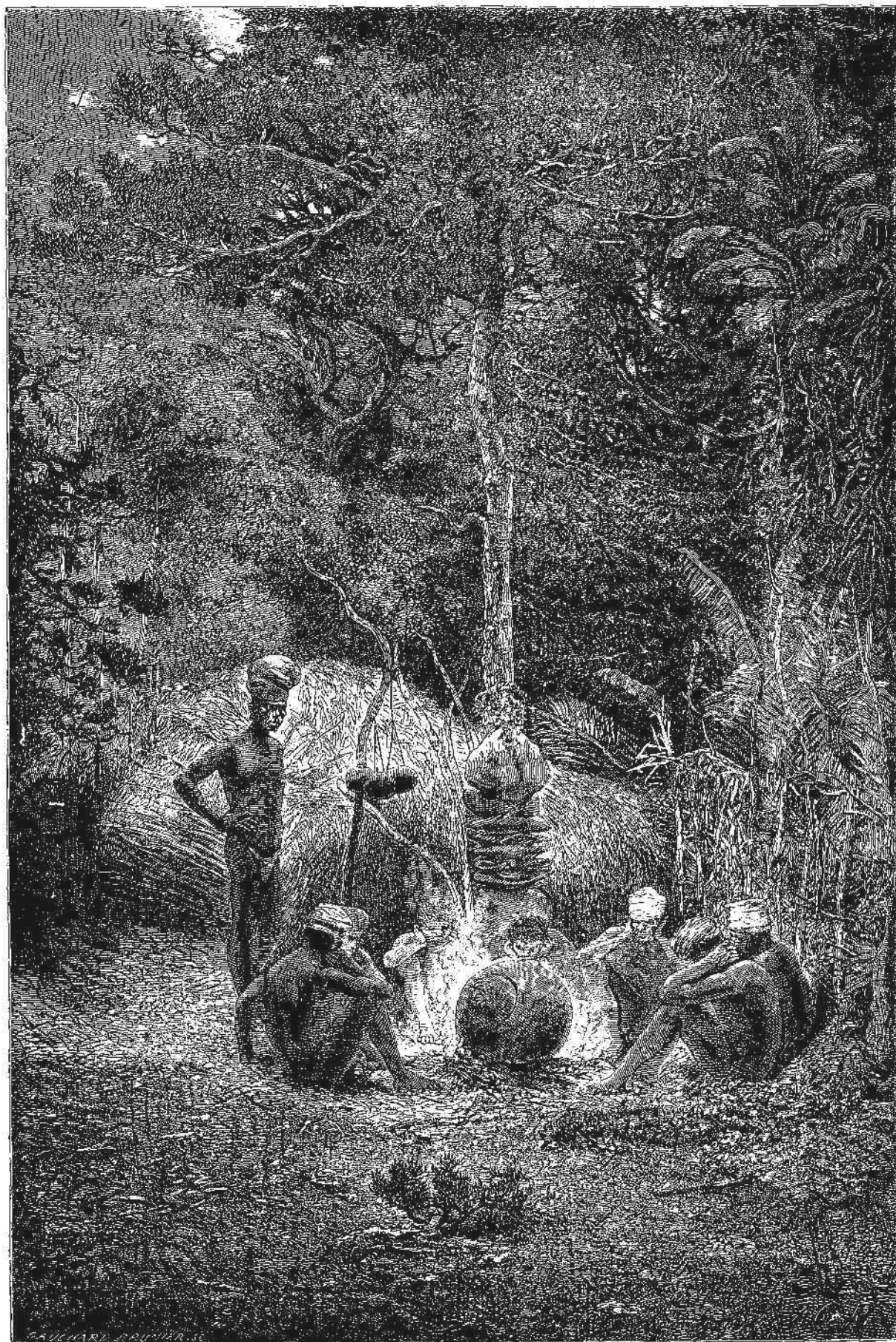
Kanaks de la baie Chasseloup dans une pirogue. — Dessin de Jules Noël d'après une photographie de M. E. de Grestan.

mesures les plus sévères furent prises. Le gouverneur fit partir de Houagap un petit corps de troupes, chargé de venir nous rejoindre à la baie Chasseloup après avoir traversé les territoires des chefs Gondou et Poindi-Patchili dont il devait exiger la soumission absolue; il avait ordre de passer par les armes tout ce qui résisterait à la marche de la colonne. Ce détachement, commandé par le capitaine d'infanterie de marine Billès, se composait d'un sous-lieutenant et de soixante hommes, sous-officiers et soldats suivis d'un contingent de cent quatre-vingt-dix Kanaks, conduits par six chefs alliés. M. Billès devait calculer sa marche de façon à opérer sa jonction à Koné avant d'arriver à la baie Chasseloup avec un autre corps expéditionnaire parti le 8 septembre de la côte ouest.

Parti de Houagap le 5 septembre, le capitaine Billès avait atteint Gaté le huitième jour de son départ. Après avoir châtié les tribus hostiles, il se rendit dans la tribu des Hounouas commandée par le jeune chef Dongo, heureux de faire alliance avec nous dans cette circonstance et de pouvoir enfin se venger de ce redoutable Gondou qui envahissait sa tribu à chaque instant, et, lorsque le 8 au matin le corps expéditionnaire quitta la tribu des Hounouas, se dirigeant vers la baie Chasseloup, ce jeune chef suivit la marche de la colonne à la tête de ses guerriers.

J. GARNIER.

(La suite à la prochaine livraison.)



Kanaks cuisinant dans les bois. — Dessin de A. de Neuville d'après un croquis de M. Garnier.
XVIII. — 447* LIV.

VOYAGE DANS LA NOUVELLE-CALÉDONIE,

PAR M. JULES GARNIER, INGÉNIEUR CIVIL DES MINES¹.

1863-1866. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

XIX

Expéditions contre les cannibales de la baie Chassoloup et de la vallée de la Ti-houaka.

Suivant les instructions du gouverneur, le détachement du capitaine Billès, venant de Houagap sur la côte N. E. de l'île, avait opéré sa jonction avec la deuxième colonne expéditionnaire venue de Nouméa sur le *Fulton*, au village de Koné. M. Mathieu, chef de l'état-major du gouverneur, dirigeait lui-même cette dernière troupe et m'avait proposé de l'accompagner. J'avais accepté avec empressement, heureux de saisir une occasion qui me permettait de faire connaissance avec la nature géologique de ces districts encore inexplorés. Notre colonne se composait d'une cinquantaine d'hommes environ et de trois ou quatre cents auxiliaires des tribus du littoral, ralliées à nous en haine de *Gondou* qui opprimait tous ses voisins. Le commandement de ce *goum* indiscipliné me fut confié. Je me serais volontiers passé de cet honneur, mais j'aurais eu mauvaise grâce à le décliner, du moment que l'on faisait appel à mon dévouement et que l'on paraissait compter sur mes connaissances spéciales des mœurs, des habitudes et du dialecte de ces indigènes pour tirer le meilleur parti possible de leur concours, soit comme soldats, soit comme guides et surtout comme porteurs de nos vivres et de nos bagages. Dans ces pays couverts de broussailles que chauffe un soleil ardent, le soldat européen a déjà assez de peine à se mouvoir avec ses armes seules.

En montant à bord de la *Fine* pour venir dans ces parages, je m'étais promis de suivre l'expédition comme géologue et non comme acteur. Il n'était ni de mon goût ni de mon métier de prendre part à la lutte; pourtant le massacre de nos pauvres compagnons du *Secret* avait un peu changé mes sentiments d'indulgence à l'égard de ces populations sauvages.

La colonne de M. Billès une fois réunie à celle de M. le capitaine d'état-major, nous restâmes deux jours dans ces parages, détruisant les cases et les plantations de nos ennemis qui, du haut des sommets, nous envoyaient des grêles de pierres.

Le chef *Gondou* avait une de ses résidences principales au village de *Toono*; nos guides nous y conduisirent et nous nous trouvâmes en présence d'un véritable monument; je n'en avais encore jamais vu de semblable chez aucune des tribus que j'avais visitées; Ce palais indiquait un certain degré artistique. C'était une case immense et entourée d'une palissade com-

posée d'énormes troncs d'arbres juxtaposés; chacun de ces géants des forêts était sculpté de façon à représenter plus ou moins bien des corps d'hommes gigantesques, tous dans des positions bizarres et différentes; ces statues étaient colorées en rouge au moyen de *sanguine*, leurs têtes étaient couronnées d'une immense sphère de minces lianes tressées qui représentaient assez bien la laineuse chevelure des Kanaks. Cette maison était placée dans un bas-fond, et lorsque nous l'aperçûmes du sommet voisin nous nous arrêtâmes un instant, prenant ces statues pour une troupe de géants. Un fossé profond circulait devant cette barrière. Dans son enceinte étaient de grandes perches plantées en terre, au sommet desquelles grimaçaient de nombreuses têtes de mort.

Les Kanaks fuyaient rapidement devant nous, lorsque tout à coup nous aperçûmes sept hommes au sommet d'une colline agitant un *tapa* blanc, ou étoffe indigène en écorce; quelques soldats furent envoyés au-devant d'eux et bientôt après sept guerriers de *Gondou* se trouvèrent en face du commandant de la colonne. Malgré leurs efforts pour conserver leur calme, la vive émotion qu'ils éprouvaient en se trouvant au milieu de notre nombreuse troupe blanchissait leurs lèvres et une sueur abondante coulait de leurs fronts; ces étranges parlementaires déposèrent d'abord leurs haches et leurs zagaies au pied du commandant et attendirent. Malheureusement nous n'avions pour interprètes que des ennemis mêmes de ces montagnards, et je ne sais si leurs paroles nous furent traduites bien fidèlement; j'ignorais complètement leur dialecte, et eux-mêmes, n'ayant jamais fréquenté les Européens, ne connaissaient pas un seul mot du langage de la côte. Quoi qu'il en soit, le résultat fut que le commandant garda en otage six de ces parlementaires; quant au septième, il lui fit donner l'ordre par l'interprète d'aller trouver les autres guerriers de sa tribu et de leur dire qu'ils eussent à livrer leur chef *Gondou* au gouverneur: « A ce prix seulement les soldats qui ont détruit *Gaté* et le village de *Koné* accorderont trêve et merci aux Kanaks des vallées de *Koné*. »

En apprenant que six d'entre eux demeuraient prisonniers et que le septième était chargé d'un pareil message, ces hommes se regardèrent un instant pour savoir quel serait celui qui s'en irait le transmettre à leur chef. L'hésitation ne fut pas longue. Ils se concertèrent à voix basse pendant quelques secondes et

1. Suite et fin. — Voy. t. XVI, p. 155, 161, 177, 193; t. XXVIII, p. 1, 17 et 33.

l'un d'entre eux se dirigea lentement du côté des montagnes ; passant auprès du monceau d'armes que ses compagnons et lui avaient jetées à terre en arrivant, il prit son tomahawk, choisit parmi les zagaies celle qui lui parut la plus droite et la plus flexible et s'éloigna d'un pas toujours calme et assuré.

Cette scène se passait sur un plateau, au pied duquel coulait une profonde rivière. Je suivais tous les mouvements de ce sauvage, qui dans sa propre pensée venait d'échapper à la mort ou à un esclavage peut-être plus horrible encore. Il n'avait pas été présenté comme le chef de cette petite troupe, il était même le plus jeune de tous, et probablement devait à son âge la mission dont le chargeaient ses compagnons. Je le suivis sans qu'il s'en aperçût pendant quelques pas. Lorsqu'il fut au bas du plateau, il tourna légèrement la tête et se vit hors de la vue des soldats ; alors, abandonnant son phlegme primitif, la nature reprit le dessus, l'amour de la vie se réveilla chez ce malheureux qui tout à l'heure se croyait perdu ; il bondit en avant comme lancé par un ressort ; en un moment il était au fond de la vallée, qu'il traversa. Je le vis se précipiter dans la rivière ; en quelques brasses il franchit ce courant d'eau, et depuis longtemps déjà il avait disparu dans les hautes herbes de l'autre rive que je regardais encore. Je songeais aux tristes nécessités de la guerre ; partout, autour de nous, de noires colonnes de fumée s'élevaient en tourbillonnant. Que de femmes, que d'enfants, que de vieillards allaient avant peu souffrir du froid et de la faim !

Ayant ainsi signifié nos intentions à Gondou, l'expédition reprit la route de Gatope, c'est-à-dire de la baie de Chasseloup ; nous y arrivâmes le 10 au soir, et aussitôt des embarcations vinrent au rivage pour reconduire à bord des bâtiments les troupes fatiguées par les marches forcées qu'elles venaient de faire ; le même soir nous assistâmes aussi au retour des soldats d'une colonne expéditionnaire, qui venaient de châtier les tribus de Pouangué et de Pouanloïtche. Le gouverneur lui-même dirigeait une de ces colonnes ; M. Banaré, le commandant de *la Fine*, commandait l'autre. Cet officier avait retrouvé dans le village de Pouangué les ossements d'une partie de l'équipage du *Secret* et divers objets qui avaient aussi appartenu à nos marins.

L'expédition dirigée par M. le gouverneur contre la tribu de Pouanloïtche n'avait été qu'un coup de main, une surprise de nuit. On ne s'était pas rendu jusqu'au village principal ; aussi après deux jours de repos, de nouvelles troupes reçurent l'ordre de retourner dans cette tribu qui, on se le rappelle, avait le plus participé au massacre de nos compatriotes. Fatigué de l'inaction forcée dans laquelle on se trouvait à Gatope, et désireux de visiter les hautes montagnes de Pouanloïtche, que l'on apercevait du mouillage, j'accompagnai l'expédition qui partit de Gatope, le 14 septembre. Le premier jour nous campâmes au village ami de *Témala*, assez rapproché du village ennemi pour qu'une marche de nuit de quelques heures nous permit de l'atteindre.

En effet, dans la nuit du 14 au 15, conduits par l'infatigable *Ti*, le fils adoptif de *Mango*, dont j'ai déjà parlé, nous nous dirigeâmes sur le village principal de Pouanloïtche, où nous arrivâmes avec l'aube.

S'élancer sur ce village la baïonnette en avant, l'envahir, fut pour nous l'affaire d'un instant ; mais heureusement pour ses habitants, avertis à temps de notre approche malgré toutes les précautions prises, ils avaient fui sur les collines environnantes, où un observateur attentif pouvait peu à peu distinguer leurs sombres silhouettes abritées derrière les buissons d'où ils surveillaient tous nos mouvements. Au milieu de ce village et devant une grande et spacieuse case, probablement celle du chef, nous nous trouvâmes tout à coup en face d'un spectacle repoussant, que la cruauté, la vengeance et la colère de ces sauvages leur avaient sans doute suggéré : au bout d'une forte et haute perche se dressaient trois crânes fraîchement dénudés et entourés d'un faisceau d'ossements humains, tous encore recouverts de quelques lambeaux de chair. Ce hideux trophée fut abattu, et nous recueillîmes ces déplorables restes des malheureux matelots du *Secret*. Le récit de ce drame sanglant était écrit en toutes lettres sur ces trois crânes fendus par le tranchant des haches, écrasés par les coups du casse-tête ; les dents régulières des anthropophages avaient laissé leur empreinte sur la plupart de ces os à demi calcinés. Pendant que pleins de tristes pensées nous examinions ces funèbres reliques, des hurlements partis du haut des collines environnantes, hurlements de défi, d'ironie, de triomphe et de rage nous apprirent que l'on suivait bien tous nos mouvements.

Il faut avoir entendu ces cris longs et perçants, plutôt semblables aux glapissements et aux hurlements des bêtes fauves qu'à des sons échappés à des poumons humains ; j'ai vu pâlir plus d'un brave alors que, partant tout à coup d'un fourré voisin, cet horrible hurlement arrivait net et terrible à son oreille.

Déjà ce village considérable était la proie des flammes. On put retirer des cases différents objets ayant appartenu à l'armement du *Secret* ; ils furent réunis aux derniers restes mortels de nos marins, et on les rapporta plus tard à Gatope.

L'incendie du village était dû au zèle un peu précipité de nos alliés indigènes ; la troupe campa donc au milieu de ces débris fumants pendant que nos amis les Kanaks poursuivaient tout autour leur œuvre de destruction, dévastant, saccageant et brûlant les plantations de la tribu coupable. Du haut du lieu élevé où ils s'étaient postés, les naturels de *Pouanloïtche* suivaient avec douleur et colère les progrès de l'œuvre de destruction. Cette vue sembla ranimer le courage dans leurs cœurs et leur troupe se rapprocha en lançant de toutes parts des pierres lourdes et aiguës. (Dans le nord de l'île, le sulfate de baryte, ou *sulfate pesant*, n'est pas rare. Les naturels aiguës ce minéral lourd et assez tendre, qui devient un projectile très-dangereux.) Nos soldats se portèrent alors en avant pour repousser ces

assaillants, qui reculèrent bientôt devant l'attaque impétueuse de nos hommes, tous animés du désir de venger leurs compatriotes.

Le Kanak lutte contre nous avec une telle sagacité et une telle habileté qu'à moins d'être surpris par nos armes, il n'y a presque jamais de victimes dans ses rangs. Ainsi pendant le cours de ces différentes expéditions qui durèrent cinquante jours et dont je pus suivre toutes les péripéties, je suis persuadé que nos balles ne firent pas vingt victimes. Ce fait si extraordinaire *a priori* s'explique très-facilement et voici comment :

Le Néo-Calédonien connaît la longue portée de nos armes et il se maintient toujours à une distance de cinq cents mètres au moins de nos carabines, et encore a-t-il soin de mettre entre elles et lui un arbre, une roche, un abri quelconque ; par bravade il se montre subitement et danse en hurlant et en injuriant son ennemi ; mais que le canon d'une seule carabine s'abaisse dans sa direction, ses yeux perçants s'en aperçoivent de suite ; que le coup retentisse, il voit la lumière produite, et d'un bond il est derrière son abri, d'où il entend bientôt le sifflement de la balle qui passe inoffensive près de lui, ne traversant que l'air ou labourant le sol. — Ces mouvements sont si rapides que j'ai vu cent fois, au moment où la lumière de la carabine jaillissait, le Kanak disparaître bien avant que la balle fût parvenue jusqu'à lui, où elle nous signalait du reste son arrivée en brisant une branche ou en soulevant la poussière.

Les faits se passaient ainsi pendant que nous poursuivions les habitants de Pouanloïtche, et nos soldats, altérés de vengeance, étaient furieux de leurs succès. Nous brûlâmes cependant nombre de petits villages, tous abandonnés, et sur le soir nous reprîmes le chemin du camp, suivis à notre tour, mais à distance, par les hordes de nos ennemis qui profitaient de tous

les accidents de terrain pour nous envoyer leurs projectiles et nous étourdissaient de leurs clameurs et de leurs imprécations. J'avais pour arme une carabine rayée, petite, légère, précise, arme de choix de la manufacture impériale de Saint-Etienne ; je ne m'en étais pas encore servi. Remarquant la taille exiguë de mon arme, dont je paraissais dédaigner de faire usage, nos alliés kanaks finirent par la regarder avec un certain mé-

pris, surtout l'intrépide *Ti*, qui était devenu mon ami depuis que j'en avais fait mon chef d'état-major à la dernière affaire. Il me parut nécessaire de leur prouver que cette arme n'était pas un joujou. Je communiquai mon projet à M. Tagnard, chirurgien de l'expédition, qui nous suivait en philosophe, ne cessant de rouler et de fumer des cigarettes. Mon plan était bien simple ; nous étions dans un lieu découvert, mais traversé par un ravin. *Ti*, le docteur et moi, nous nous couchâmes dans un repli du terrain, nous laissâmes passer toute la colonne et nous attendîmes le cœur agité d'une certaine émotion, car les hurlements se rapprochaient de plus en plus. *Ti*, à travers une éclaircie, surveillait tous les mouvements de nos ennemis ; enfin il me fit signe que c'était le moment. Je me soulevai ; un groupe de cannibales se trouvait à environ deux cents mètres de moi, bondissant et hurlant. J'ajustai rapidement celui qui était en tête et fit feu. Frappé à l'épaule, il roula sur le sol. Les autres, surpris, disparurent, et leur premier mouvement de stupéfac-



Le petit captif de Pamaï. — Dessin de Louvet d'après une photographie de M. E. de Greslan.

tion n'était pas encore passé que nous avions rejoint nos compagnons. A partir de ce moment, les Kanaks eurent plus de respect pour le « pikinini muskit » (petit fusil), et, à chaque occasion nouvelle où ils voyaient l'inutilité des balles de nos soldats, ils m'engageaient à faire feu moi-même. Mais, à leur grand étonnement, je refusais toujours. La chute de celui que j'avais frappé avait éteint en moi toute soif de vengeance.



M. J. Garnier sauvant le petit captif. — Dessin de A. de Neville d'après un croquis de l'auteur

Nous tinmes encore la campagne pendant huit jours, durant lesquels je pus recueillir quelques échantillons et quelques notes géologiques d'un assez grand prix pour moi, car ils devaient me permettre de relier la formation de cette partie de l'île à celle d'autres districts que j'avais étudiés un peu plus tranquillement.

Ainsi se termina notre expédition contre les coupables habitants de *Pouan'otche*. Conduite avec beaucoup d'énergie par M. Bourgey, officier d'infanterie de marine, elle ruina pour longtemps ces impitoyables cannibales dont les greniers et les habitations furent tous détruits.

A notre arrivée à Gatope, le gouverneur ordonnait une autre expédition; mais celle-ci avait pour but le centre de l'île, l'endroit même où la *Ti-houaka* prend sa source pour aller se jeter, à Houagap, sur la côte opposée. On se souvient peut-être que de Houagap, en compagnie du docteur Vieillard, j'avais remonté ce cours d'eau. Je ne pouvais donc hésiter à me joindre à cette expédition. Il était d'un intérêt très-grand pour moi de relever une coupe géologique à travers toute l'île, dans ces parages si difficiles à parcourir et encore vierges d'explorations.

Les troupes qui formaient ce corps expéditionnaire étaient fraîches et pleines d'ardeur. Un assez grand nombre de Kanaks alliés et mon ami Ti, nous accompagnaient. Après avoir traversé la belle plaine de Gatope, séjour de la tribu du vieux *Mango*, nous nous engageâmes dans la magnifique vallée de Voh. Nous étions les premiers blancs à qui il eût été donné d'en admirer les beautés.

Cette vallée est parsemée sur toute sa longueur de petits villages si frais, si verts, si pittoresques, qu'ils paraissent plutôt faits pour le séjour de *Paul et Virginie* que pour le gîte d'anthropophages.

Nous traversâmes d'abord le beau territoire de la tribu de Tchieta. Au bout de deux jours et demi de marche, nos guides nous avertirent que nous étions près des villages que nous avions ordre de surprendre et de livrer à une exécution militaire. J'ai déjà dit que cette portion de l'île formait le territoire de *Pamaté* et avait pour chef Poindi Patchili, l'allié de Gondou, et le protecteur des meurtriers du colon français de Houagap. C'était cet assassinat que l'on venait venger.

Poindi Patchili, à cause de la rapidité de notre marche, n'avait pu être averti de notre arrivée. Le camp fut établi au fond d'un ravin obscur où coulait un ruisseau limpide. Les feux furent allumés avec du bois très-sec afin d'éviter une fumée trop abondante qui eût peut-être trahi notre présence; nos soldats avec leur activité ordinaire eurent bientôt préparé leur repas qui était du reste le nôtre, car, dans ces marches forcées, on ne se charge pas de choses superflues. La bonté d'un soldat en campagne est proportionnelle à son appétit, lequel à son tour doit être complètement indépendant de la qualité des mets.

Aujourd'hui, rentré dans le cercle de la vie européenne, j'ai peine à concevoir comment il nous était possible d'absorber d'aussi grandes quantités d'une

nourriture indigeste ou bizarre, après avoir effectué de pareilles courses.

Après le dîner le commandant de l'expédition concerta le plan d'attaque; il fit appeler les chefs de nos alliés, auxquels je servis d'interprète. Il fut décidé qu'à deux heures du matin on se mettrait en marche, de façon à pouvoir arriver au point du jour au milieu du village ennemi et le surprendre encore dans le sommeil. Donc, à deux heures précises, toute la colonne se mit en marche à la file indienne. Ti se trouvait à la tête et servait de guide. Lorsque la douce lumière qui précède le lever du soleil commença à éclairer les montagnes, Ti s'arrêta subitement, et montrant du geste le sommet d'une montagne haute et escarpée, il dit tout bas au capitaine : « Poindi Patchili. » Suivant la direction de son bras, nous vîmes, presque au sommet de la montagne, plusieurs colonnes d'une fumée légère se dégageant des massifs de verdure qui nous dérobaient la vue des cases; elle s'élevait tranquille et droite au milieu de l'atmosphère calme et silencieuse. Ce spectacle avait quelque chose d'imposant. Tous les regards de nos soldats, avides de combat, étaient tournés vers cette fumée paisible, vers ce séjour verdoyant qui eût réalisé les rêves d'un poète, d'un ami de la belle nature, mais où nos compagnons ne voyaient qu'un repaire de bêtes fauves à châtier.

Un sentier étroit et difficile conduisait jusqu'au village; il était bordé à droite et à gauche par une végétation si puissante qu'il était difficile de s'y frayer un chemin. Néanmoins notre capitaine fit déployer ses troupes sur une seule ligne, et l'on commença l'escalade; mais de cette façon, tout en observant le plus grand silence, on ne montait que lentement. Ti et une dizaine de Kanaks s'étaient groupés autour de moi et nous faisons ensemble l'ascension de la montagne en suivant le sentier. Notre marche était ainsi beaucoup plus facile, et nous nous arrêtons souvent pour ne pas trop dépasser la ligne des soldats qui avait grande peine à cheminer au milieu de ces longues herbes. Mais la montagne était haute, cette marche harassait nos hommes qui, malgré tout leur courage, étaient obligés de s'arrêter souvent pour reprendre haleine; Ti s'impatientait, et tout son torse, long et nu, était parcouru par un frémissement identique à celui qui agite le corps d'un bon chien au moment de l'arrêt. De son bras nerveux armé d'un lourd tomahawk, il m'indiquait les fumées du village de *Poindi Patchili*, me faisant comprendre qu'il fallait se hâter; enfin il n'y tint plus et marcha en avant. Je le suivis en devançant la colonne, fatiguée par le double obstacle de la chaleur et de la végétation.

Le flanc de la montagne que nous gravissions était très-abrupt, mais se déployait tout à coup en un plateau horizontal. C'est là qu'était le village, dont les cases étaient disséminées au milieu de beaux arbres épanchant sur elles un ombrage impénétrable aux rayons du soleil. Nous n'étions plus qu'à quelques

pas de ce plateau lorsque les aboiements précipités d'un chien se firent entendre, suivis immédiatement du bruit d'un coup de carabine. Nous avions été avertis que cette tribu possédait sept ou huit armes à feu. Était-ce un des nôtres ou un ennemi qui avait fait feu ? Dans tous les cas cette détonation subite et inattendue produisit un effet magique au milieu de cette vallée tout à l'heure si calme, et des hurlements aigus s'élevèrent de toutes parts autour de nous. Il n'y avait plus à hésiter. Nous nous élançâmes sur la plateforme du village que nous atteignîmes en quelques bonds ; à notre aspect les naturels se dispersèrent, passant auprès de nous au milieu des éclaircies de verdure où l'on n'apercevait qu'un instant leurs silhouettes rapides ; ainsi surpris dans leur sommeil, leur frayeur était grande et ils songeaient plutôt à fuir un ennemi, dont ils ignoraient le nombre, qu'à se défendre. C'est ce qui nous sauva ; car en ce moment nous n'étions en réalité sur le plateau que trois Européens et une dizaine de Kanaks. Les deux autres Européens dont j'ignorais d'abord la présence près de nous étaient le sergent Rigaut et le soldat Murger. Le coup de carabine malencontreux avait été tiré par ce dernier. Tous réunis en une seule troupe nous parcourîmes le village déjà désert, lorsque, passant auprès d'un énorme banian¹ et levant la tête pour mesurer de l'œil sa hauteur, je vis sortir d'une petite ouverture pratiquée dans le flanc de l'arbre une fumée légère. J'arrêtai sur-le-champ mes compagnons pour la leur montrer. Évidemment elle venait de l'intérieur de l'arbre ; en quelques secondes le pied du banian entouré de verdure et de broussailles fut fouillé, et nous découvrîmes bientôt une ouverture par laquelle un homme pouvait facilement se glisser. Au moment même où ce passage fut mis à jour, je vis distinctement quelqu'un se mouvoir dans le vide de l'arbre, mais ce ne fut qu'une apparition d'un instant. Cependant, certain alors que le tronc énorme de cet arbre renfermait des êtres vivants, je dis à Ti de prendre la parole et de leur dire qu'ils eussent à se rendre et qu'aucun mal ne leur serait fait. Malgré toutes ces promesses, rien ne répondit aux paroles de Ti qui, impatienté, plongea et regarda dans l'intérieur de l'arbre. « Je ne vois rien, me dit-il, il n'y a personne ici. » Mais j'étais sûr d'avoir vu quelqu'un, et, avançant la tête à mon tour dans l'intérieur, je sondai de l'œil les plus petits recoins de cet antre ; il était vide. C'était le réduit misérable d'une famille Kanak. Il avait environ quatre mètres de diamètre ; au milieu était un foyer fumant encore, entouré de nattes sur lesquelles plusieurs personnes avaient dû

passer la nuit ; quelques ustensiles de ménage étaient suspendus aux parois de l'arbre ; mais il n'y avait pas le moindre habitant. Cette disparition de l'être que j'avais vu me paraissait étrange. J'en voulus avoir le cœur net malgré les instances de Ti qui m'engageait à quitter ce lieu où, disait-il, je ne trouverais rien, pour poursuivre les habitants du village ; je pénétrai dans la case suivi du sergent Rigaut. Là nous nous aperçûmes que les grosses racines du banian étaient vides aussi et se prolongeaient au loin comme de larges boyaux au-dessous de la surface du sol. Le diamètre d'un de ces conduits était assez grand pour donner passage à un homme et l'abriter. Le sergent plongea sa carabine armée de la baïonnette dans ces différents canaux, mais il ne sentit rien et aucun cri de crainte ou de douleur ne se fit entendre. Avant de m'éloigner, j'eus l'idée d'éclairer le vide de ces racines au moyen de torches. Ce procédé eut un plein succès, car à peine la lumière eut-elle pénétré dans l'intérieur de ces racines qu'elle nous permit d'apercevoir, blotti dans le fond d'une d'elles, un jeune Kanak qui, aussitôt qu'il se vit découvert, se mit à pousser des cris lamentables. Le sergent s'avançant dans le tube parvint à saisir une des jambes du malheureux enfant qui, se croyant perdu, se cramponnait de toutes ses forces aux parois de son asile. Aux cris de notre prisonnier et au moment où le sergent venait de le *mettre au jour*, Ti se précipita vers nous et, d'un mouvement aussi prompt que l'éclair, il saisit par les cheveux ce jeune enfant en élevant en l'air son tomahawk ; c'en était fait de ce petit captif si, devinant l'intention de l'implacable Kanak, je n'eusse arrêté son zèle en lui envoyant la crosse de mon fusil dans la poitrine. Cet argument *ad hominem* valait mieux que la parole, qui aurait pu arriver trop tard. Du reste Ti comprit le procédé et ne s'en fâcha pas, se contentant de dire : *Pikini Pamalé, non lélé*, « Petit de Pamalé, très-mauvais. »

Tous ces événements s'étaient passés dans un temps très-court, de sorte que la colonne n'avait pas encore eu le temps d'atteindre le plateau. Toujours engagée dans les hautes herbes, elle avait même encore fait halte pour reprendre haleine ; d'un autre côté, les habitants du village commençaient à s'apercevoir de notre petit nombre et se ralliant par groupes épars, ils nous envoyaient des pierres qui rebondissaient avec un bruit retentissant sur les troncs d'arbres qui nous environnaient. Quelques balles même sifflèrent à nos oreilles ; heureusement, les tireurs visaient peu ou mal sous le feu de nos carabines. Nous nous retirâmes donc à reculons pendant que nos alliés les Kanaks jetaient

1. Le banian (*ficus prolixa*, Forster) est un arbre gigantesque ; dans la tribu d'Arrama, près de la mission, il en existe un qui a environ 15 mètr. de circonférence. C'est un des plus remarquables monuments naturels que l'on puisse voir. Il est arc-bouté de tous côtés par de nombreuses racines adventives, complètement rectilignes, atteignant un diamètre uniforme de dix centimètres environ ; quelques-unes partant du tronc de l'arbre à une hauteur de quatre à cinq mètres vont s'enfoncer dans la terre à cinq ou six mètres

de distance du pied de l'énorme tronc, de sorte qu'une troupe nombreuse pourrait circuler tout alentour en passant sous ses racines.

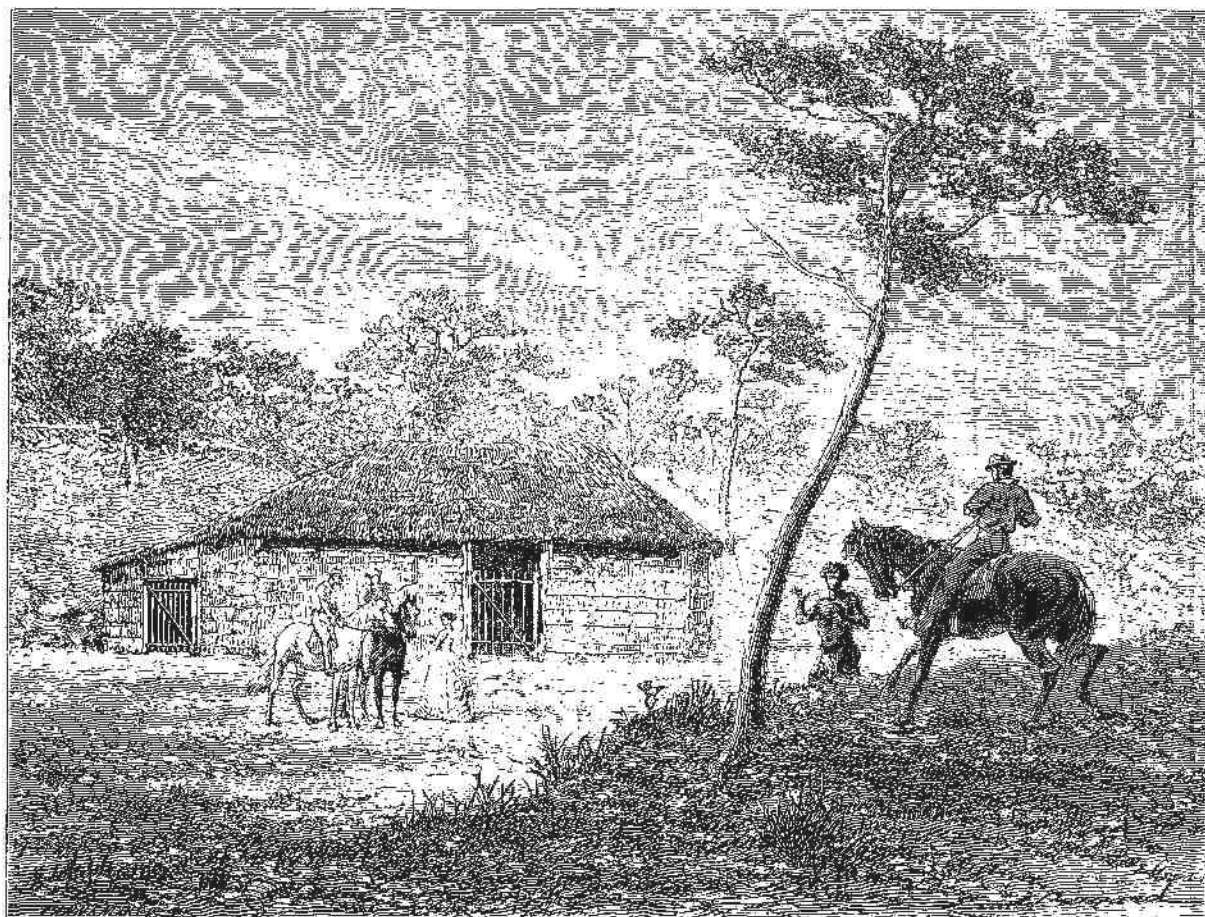
L'écorce de cet arbre sert aux indigènes à fabriquer une étoffe à laquelle se rattachent certaines idées superstitieuses. Le lait blanc qui s'écoule quand on pratique des incisions dans l'arbre leur sert de purgatif. Enfin, à l'abri de ses vastes rameaux, leurs prêtres accomplissent certaines cérémonies religieuses.

en passant des torches enflammées sur les cases qui flambèrent en quelques minutes. Nous rejoignîmes ainsi le gros de la troupe et je présentai le prisonnier au capitaine.

Notre jeune Kanak était un garçonnet complètement nu; mais nos soldats l'eurent bientôt vêtu de la façon la plus pittoresque, tout en veillant attentivement à ce qu'il ne pût s'échapper au milieu des broussailles. C'était le premier prisonnier que l'on eût fait depuis le commencement des affaires et on y tenait beaucoup. Quant à lui, de grosses larmes coulaient de ses yeux, mais il ne poussait aucune plainte; il marchait aussi vite que nous, allongeant ses pe-

tites jambes; seulement lorsqu'un coup de carabine retentissait ou que de nouvelles cases devenaient la proie des flammes, de gros sanglots soulevaient sa petite poitrine.

Le premier village étant brûlé et ses habitants dispersés, toute la colonne redescendit dans la vallée que nous continuâmes à remonter. Bientôt celle-ci nous apparut plus spacieuse, très-fertile et très-habité. Mais l'alarme était donnée et nous ne trouvâmes que des villages déserts dont les habitants fuyaient devant nous, en nous accablant d'injures; ils saisirent même l'occasion d'une halte, pour nous entourer d'une ceinture de feu. Ils avaient enflammé les herbes autour de nous



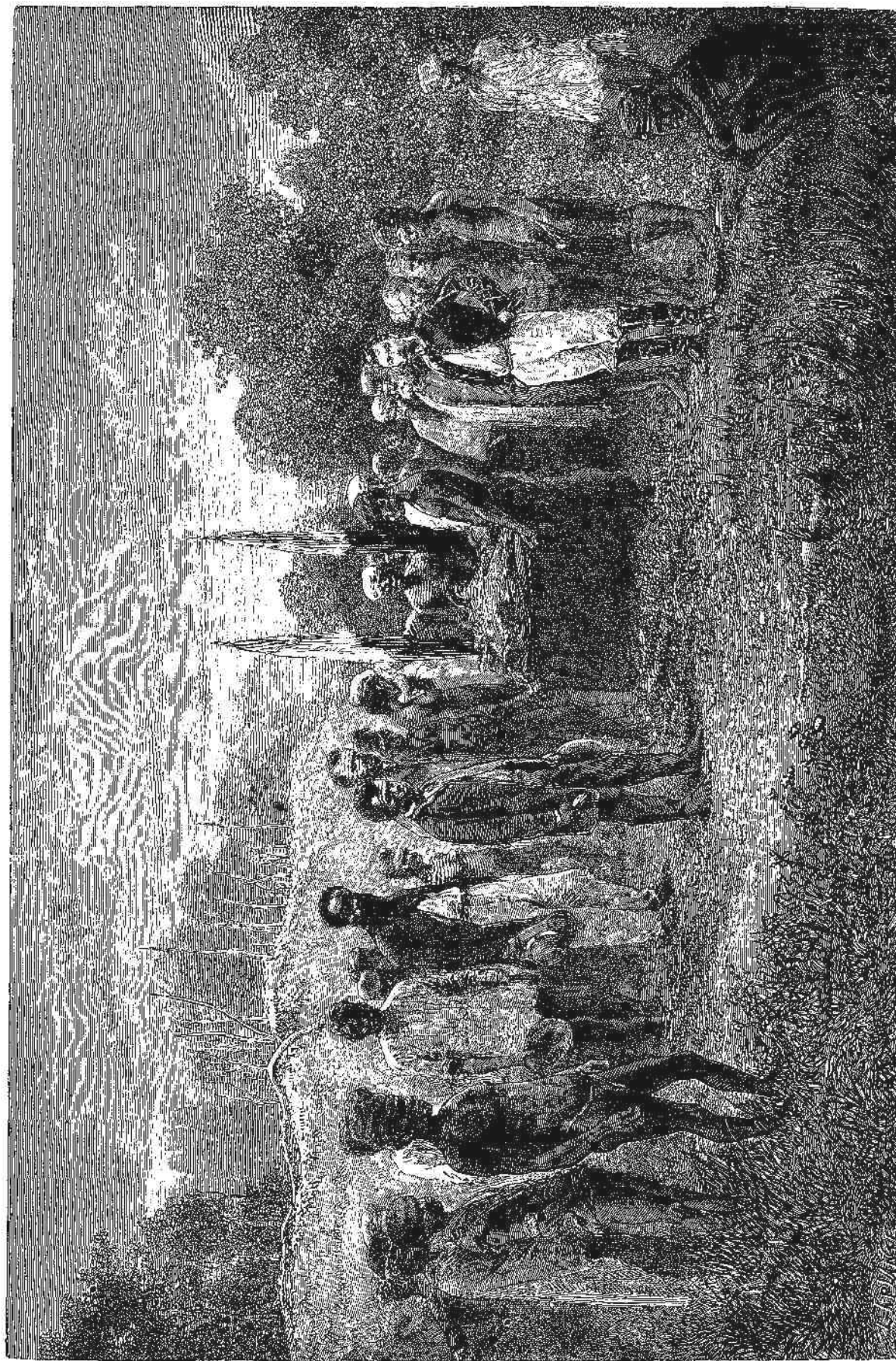
Station de Squatter. — Dessin de Emile Bayard d'après une photographie de M. E. de Creslan.

et grâce à la brise qui s'était élevée, l'incendie se propageait rapidement; mais nous avions deviné leurs intentions et nous eûmes encore le temps de nous réfugier au milieu d'un bouquet d'arbres verts et humides où le feu ne pouvait pénétrer. Là, tout en déjeunant et prenant un peu de repos, nous attendîmes la fin de l'incendie qui nous environnait et qui à en juger par sa violence aurait pu nous être funeste, si nous n'avions pu gagner cet asile.

Le déjeuner fut assez gai, quoique à chaque instant interrompu par les horribles hurlements de nos ennemis. Le lieutenant Bourgey écrivit de l'expédition; doué d'une gaieté toute française, il baptisa avec du vin

notre prisonnier, tout en déclamant avec le plus grand sérieux une églogue de Virgile. Nos alliés les Kanaks écoutaient attentivement, croyant fermement que ces actes se pratiquaient chez les Français lorsqu'ils avaient fait un prisonnier. Ils ont dû plus d'une fois déjà raconter ceci à leurs compagnons comme un des traits saillants des coutumes françaises.

A onze heures, le lieutenant, M. Bourgey, fut envoyé avec vingt-cinq hommes et un chirurgien, M. Desplanches, pour repousser les hordes qui nous entouraient et brûler quelques petites cases que l'on voyait au loin s'étageant par petits groupes sur les versants de la vallée. Je me joignis à ce petit corps expéditionnaire.



Funérailles du chef Waton. — Dessin de A. de Neville d'après une photographie de M. L. de Greslan.

Ainsi que je l'ai dit, nous avions établi notre camp au milieu d'un flot de verdure; tout autour de nous, faute d'aliments, l'incendie s'était éteint de lui-même; mais au moment où nous sortions du bois une balle partie d'un buisson situé à quelques pas vint passer en sifflant au milieu de nous. Heureusement personne ne fut atteint. L'ardeur de nos troupes fut même au contraire surexcitée par cet incident et nous nous précipitâmes vers le fond de la vallée sur les traces des Kanaks qui s'éloignaient devant nous; mais ces indigènes ne tardèrent pas à adopter une tactique inquiétante; ils se mettaient en embuscade derrière les nombreux obstacles, fossés, ruisseaux, troncs d'arbres, etc., qui encombraient le fond de la vallée; puis, attendant que nous fussions à belle portée, ils faisaient feu sur nous et disparaissaient à la faveur des longues herbes. Nous leur laissions si peu de temps pour viser, notre élan était si rapide que leurs balles lancées presque au hasard étaient peu dangereuses, cependant l'une d'elles passa, entre le docteur et moi, à la hauteur de nos têtes, et alla se loger dans la cuisse d'un de nos alliés indigènes placé sur une petite hauteur derrière nous. Il était donc temps de changer nous-mêmes de tactique; notre position, examinée de sang-froid, était loin d'être rassurante. Nous étions vingt-cinq hommes, disparaissant à demi au milieu de ces épais fourrés et de ces hautes herbes; nos ennemis étaient quatre ou cinq cents, connaissaient les lieux et nous dominaient; nous ne pouvions cependant nous retirer, d'autant plus que dans le fond même de la vallée nous voyions sur un plateau assez élevé se dresser de hautes et nombreuses cases environnées d'une masse d'indigènes qui nous défiaient et nous provoquaient par leurs danses et leurs cris.

Voici le plan qui fut en quelques minutes conçu et mis à exécution : quinze hommes restèrent en groupe au fond de la vallée, les dix autres, divisés en deux troupes, marchaient sur les flancs. Ceux-ci, dont les regards pouvaient plonger dans les ravins et les broussailles, apercevaient toutes les embuscades dont quelques balles faisaient bientôt déguerpir les Kanaks. De la sorte, avec un élan vraiment irrésistible qui m'a bien fait connaître la *furia francese*, nous atteignîmes bientôt le village déjà abandonné par ses habitants, effrayés de l'audace de notre poignée d'hommes.

Le feu détruisit les cases, et nous revînmes au camp, n'ayant eu de blessé que le Kanak dont j'ai parlé. Je dois ajouter qu'en nous voyant marcher en si petit nombre à l'attaque du grand village de Poindipatchili, nos alliés indigènes n'avaient osé nous suivre. Trois ou quatre seulement, au nombre desquels était le brave Ti, s'étaient décidés à nous accompagner.

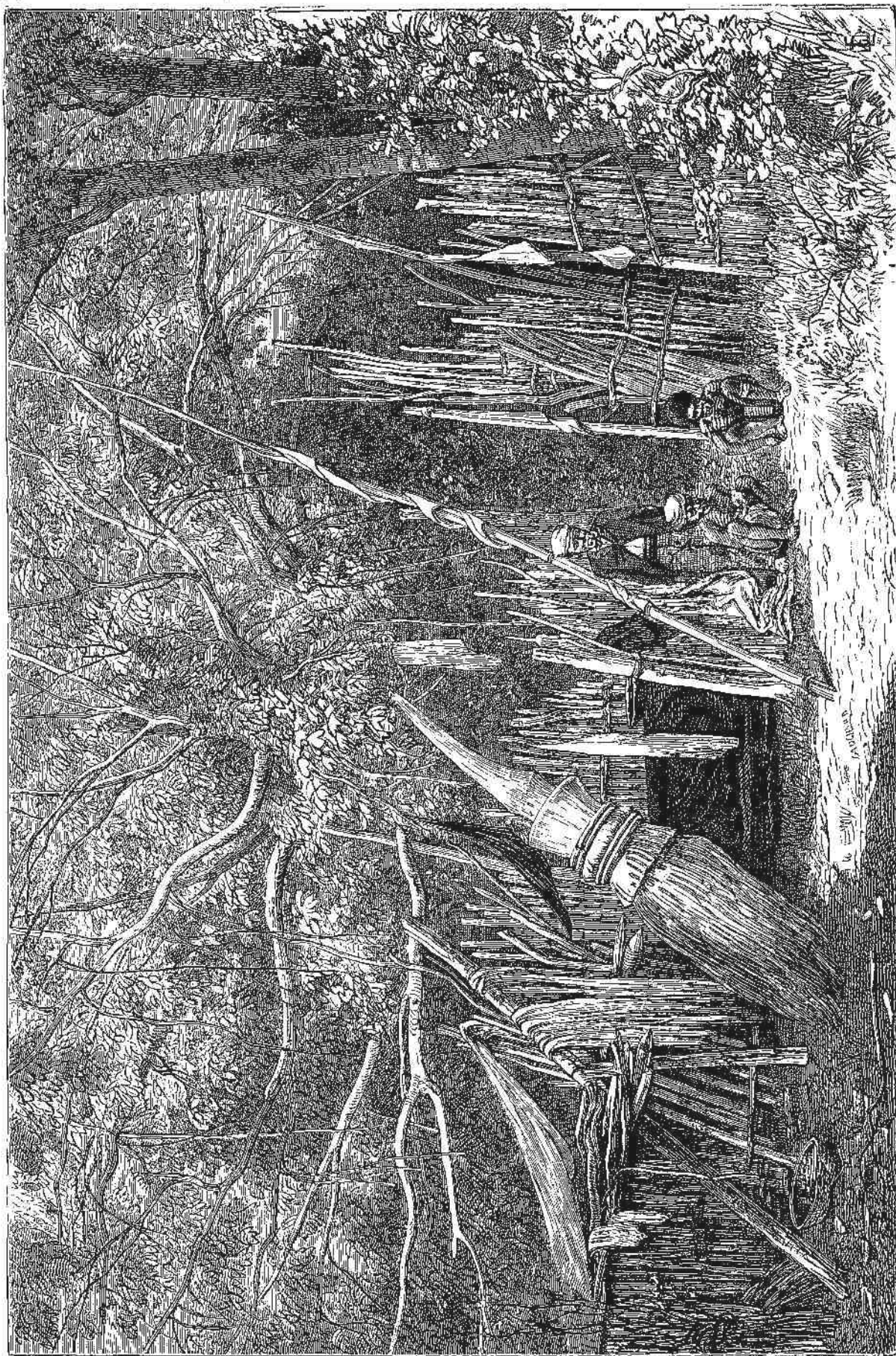
Les nombreux Kanaks qui faisaient partie de cette colonne expéditionnaire cédaient du reste à l'influence d'un chef indigène dans lequel, pour ma part, j'avais peu de confiance. Cet homme, nommé *Kahoua*, était, à l'arrivée des Français dans l'île, chef du territoire qui s'étend sur la côte nord-est entre *Touho* et *Hienguène*;

quoique sa tribu fût peu nombreuse, ce chef exerçait sur les peuplades environnantes une grande influence à cause de son audace et surtout de la résistance qu'il opposait à notre envahissement, manifestant sa haine à notre égard par des guerres cruelles contre les tribus qui se soumettaient à nous. Jusqu'à ces derniers temps, on avait toujours trouvé *Kahoua* dans les rangs ennemis et on le considérait, avec raison, comme le principal instigateur de tous les conflits qui s'élevèrent dans ces parages soit entre les indigènes eux-mêmes, soit entre ceux-ci et les Européens.

Cependant à l'époque de l'expédition, il avait fait sa soumission; gracié par le gouverneur de la colonie, il était notre ami. Mais si ce chef astucieux se ralliait ainsi à nous, lorsqu'il avait reconnu l'impossibilité d'une plus longue lutte, il est cependant hors de doute que cette amitié subite n'était pas entrée bien avant dans son âme et, pour s'en assurer, il suffisait d'examiner un instant cet homme; de sonder ses yeux observateurs, auxquels aucun détail n'échappait, et qui suivaient chacun de nos gestes et de nos mouvements; de surprendre enfin le sourire du dédain ou de la haine empreint sur sa sinistre physionomie, lorsqu'un jeune soldat passait insoucieux auprès de lui. Il aurait fallu surtout comprendre les remarques moqueuses qu'il faisait à notre égard aux guerriers qui l'entouraient et qui provoquaient parmi eux des éclats de rire méprisants.

Kahoua vint au-devant de nous vêtu d'un léger costume européen : une blouse et un feutre mou. Il portait d'une main un parapluie et de l'autre un long fusil en assez bon état. Sa figure, dont l'expression la plus ordinaire exprimait le plus parfait dédain, n'offrait rien de remarquable quoiqu'elle différât cependant de celle de ses compatriotes dans ce sens que les traits en étaient plus réguliers. Sa peau était jaune et non de la couleur du bronze; tous ceux qui l'entouraient lui témoignaient la plus grande déférence que j'aie jamais vu accorder à un chef kanak (voy. p. 41).

Après l'escarmouche que nous avons racontée, nous reprîmes la route de *Gatope* avec notre jeune prisonnier et le blessé, que ses amis kanaks transportaient sur un lit fait de lianes tressées entre deux pièces de bois parallèles. Le chirurgien de l'expédition avait commencé par panser sa plaie, mais à peine avait-il tourné le dos que les docteurs indigènes arrachèrent les appareils de notre homme de l'art pour les remplacer par d'autres, composés de plantes vulnérables en usage parmi eux et retenus sur la plaie au moyen d'écorces et de lianes. Je ne peindrai pas la fureur de notre digne docteur lorsqu'à sa deuxième visite il s'aperçut de cette substitution; cependant, à la prière des Kanaks, il laissa les choses dans leur état actuel, leur promettant bien, toutefois, que le drôle n'en échapperait pas. Mais cette prophétie ne se réalisa heureusement pas; bien au contraire, quinze jours après je rencontrai notre blessé se promenant sur ses deux jambes; un bâton, qui lui servait d'appui et une légère



Tombeau de Waton. — Dessin de E. Dardoize d'après une photographie de M. E. de Gaslan.

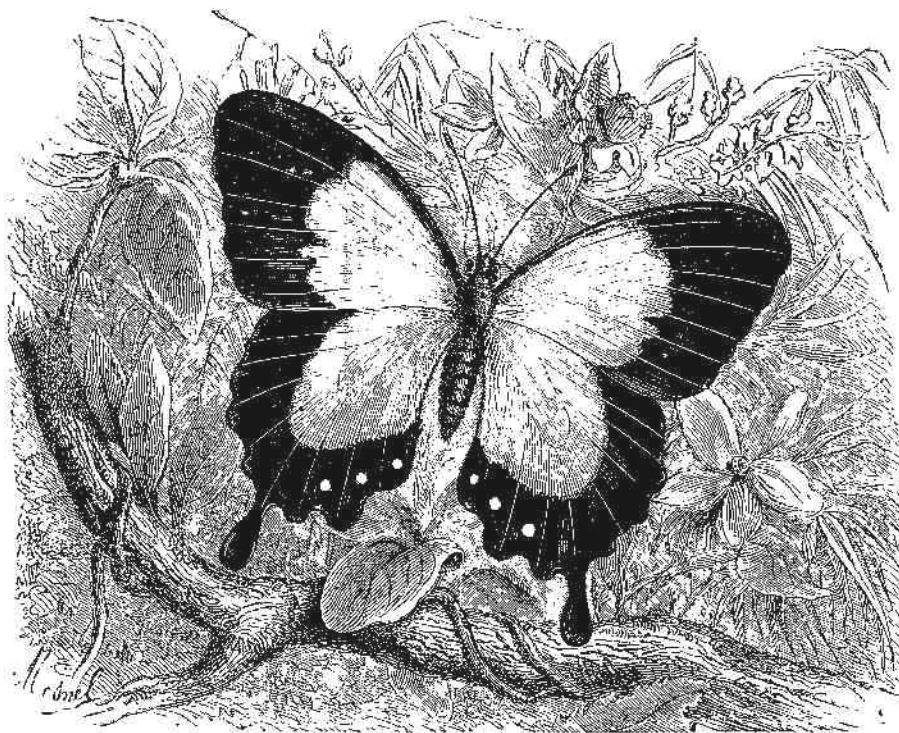
claudication étaient les seuls indices de son ancienne blessure. — L'adresse chirurgicale des Néo-Calédoniens est généralement bien reconnue. Je me souviens à cet égard d'un travailleur indigène qui se cassa la jambe à *Koé*, chez M. Joubert; celui-ci envoya à Nouméa chercher un chirurgien. Dans l'intervalle les amis du blessé établirent un pansement avec des éclisses, des bandelettes d'écorce, et lorsque le docteur arriva, il avoua, après examen, qu'il n'y avait rien de mieux à faire.

Quant à mon jeune prisonnier, il arriva sain et sauf à Gatope, où, conjointement avec deux officiers témoins de sa capture, je dressai un certificat, qui au besoin pût lui servir de pièce d'état civil ou d'acte de notoriété publique.

Nous fixâmes approximativement son âge entre huit

et dix ans. J'avais l'intention d'emmener cet enfant en France; il paraissait très-doux; je voulais l'instruire et, si c'était possible, lui créer une position convenable, mais il n'est pas permis d'emmener un indigène sans l'autorisation de M. le gouverneur, et cette autorisation me fut refusée.

Il est vrai de dire que la seule tentative faite jusqu'ici pour emmener en France ces indigènes a été malheureuse. En effet de jeunes Calédoniens, au nombre de trois, je crois, furent conduits en France et y restèrent une année environ. Au bout de ce temps on les embarqua sur une frégate qui devait les ramener dans leur patrie. Mais bien près d'y arriver, aux environs de Sidney, ils moururent tous de la même affection : du mal de gorge. Il faut ajouter que ces jeunes gens étaient déjà trop âgés pour oublier leur



Papillon de la Nouvelle-Calédonie¹. — Dessin de Mesnel d'après un sujet de l'exposition des colonies.

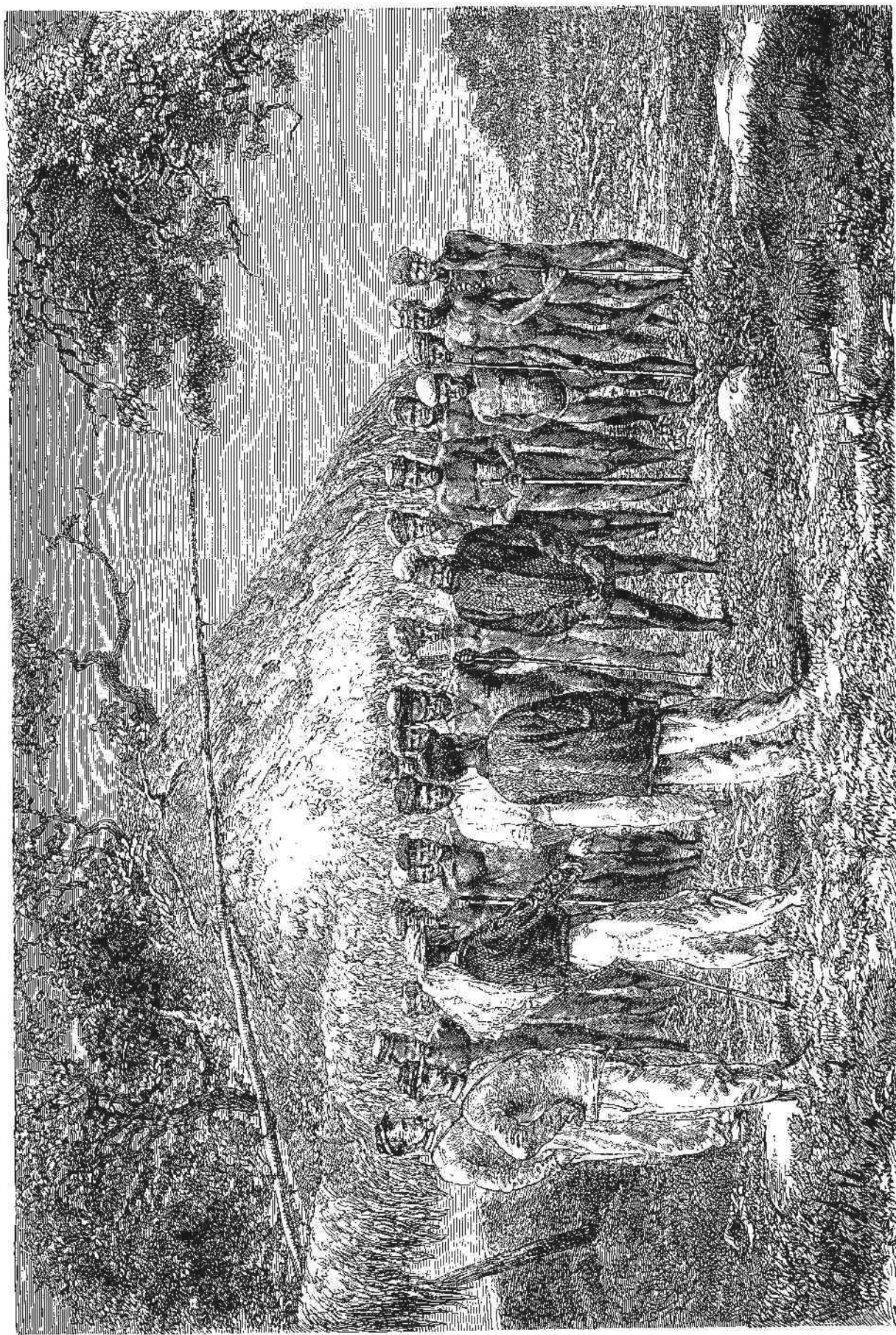
patrie et pour ne pas souffrir beaucoup d'en être séparés; ensuite, à bord de la frégate, ils furent embarqués comme matelots, et par suite exposés à toutes les intempéries et les misères d'une longue traversée sur un bâtiment de guerre.... Ils périrent faute de soleil et accablés d'ennuis.

Mon jeune prisonnier de Pamalé n'a heureusement pas eu un sort aussi triste. Il fut placé à l'école indigène; bientôt il parla couramment le français; il était d'une nature douce et intelligente. Chaque fois qu'il m'apercevait, se rappelant toutes les circonstances qui avaient marqué notre première rencontre, il venait

heureux et souriant me donner la main et restait auprès de moi aussi longtemps qu'il lui était possible.

L'épisode de Pamalé fut le dernier des événements militaires dont la baie de Chasseloup avait été le point de départ. On laissa à Gatope une garnison de cinquante hommes qui s'occupèrent d'abord de la construction de leurs logements. Le commandant de ce poste profitant de l'humeur belliqueuse des alliés du voisinage, des sujets de Mango, les organisa en compagnie militaire et les mit au courant de l'école du soldat. J'ai dans mon album une photographie qui représente cette compagnie sous les armes. Poigni, le fils de Mango, est en tête, vêtu d'une vareuse de matelot. Chacun des autres braves n'a pour vêtement que son fusil et sa giberne.

1. Ce papillon est très-nombreux dans les clairières et à la lisière des bois. Dans notre dessin, qui reproduit très-exactement sa taille et sa forme, on ne saurait deviner l'éclat de ses ailes qu'on dirait de satin blanc, largement liséré de bleu.



Eugène, fils de Watou, proclamé chef de sa tribu. — Dessin de A. de Neuville d'après une photographie de M. E. de Greslan.

XX

Retour en France. — Dernières nouvelles de la colonie. —
Notice sur un chef indigène.

Le 25 octobre, je rentrai à Nouméa sur le *Fulton*; peu de jours après, je profitai d'une frégate en partance pour Taïti, afin d'effectuer mon retour en France.

Comme je l'ai dit, la côte ouest de la Nouvelle-Calédonie était restée à peu près inconnue jusqu'à l'expédition dont je viens de parler. Cette expédition, la première qu'on ait tentée sérieusement dans ces parages, nous démontra que cette côte surpassait peut-être en fertilité les autres parties de l'île. Tous les villages que nous visitâmes dans les vallées qui remontent jusqu'au centre même de l'île, sont dans des situations charmantes. J'ai parlé de la belle plaine de Gatope, de la longue et fertile vallée de Noh. Viennent ensuite les territoires de Gondou, d'Ounoua, etc., qui présentent d'immenses pâturages toujours tenus frais et féconds par d'innombrables sources et ruisselets. Puis des milliers de petits vallons au sol fertile sont autant de serres à l'abri des vents trop violents et dans lesquelles le café, la canne à sucre, etc., pousseront vigoureusement; enfin des ports sûrs échancrent cette côte qui, de plus, est la plus voisine de l'Australie, pays appelé à consommer ses produits. En résumé, je crois pouvoir affirmer que cette côte de la Nouvelle-Calédonie est appelée à un brillant avenir.

Quant à Gondou et Poindî-Patchili, encore imprégnables au milieu de leurs hautes montagnes, ils se vengent des excursions que nous avons faites contre eux en mangeant autant qu'ils le peuvent nos malheureux alliés de la montagne, leurs voisins, qui ne peuvent guère éviter ou repousser les invasions de ces terribles champions. Je ne crois pas calomnier ceux-ci en attribuant à leur influence, plus ou moins directe, un attentat qui, juste deux ans après mon départ, a mis en émoi toute la colonie, et en terrible suspicion la foi religieuse des indigènes de Poébo, tous, ou presque tous, convertis au catholicisme. Le *Moniteur de la Nouvelle-Calédonie* rend ainsi compte de cet événement, à la date du 25 octobre 1867.

« ... Nous avons une sinistre nouvelle à annoncer ce mois-ci : dans la soirée du 6 de ce mois, les indigènes de la tribu de Poébo ont assassiné le commandant de leur circonscription, le sieur Bailly, maréchal des logis de gendarmerie, un gendarme, un colon avec ses deux jeunes enfants et un indigène d'Ouvéa. La femme du colon, Mme Démené, blessée de deux coups de hache, s'est sauvée miraculeusement.

« Les meurtriers ont ensuite attaqué l'établissement du capitaine Henry. Les Néo-Hébridais, au service de ce colon, ont défendu leur maître; dans la lutte, le fils de M. Henry a reçu trois coups de casse-tête, qui heureusement ne mettent pas ses jours en danger. Trois indigènes des Nouvelles-Hébrides et un insulaire de Lifou ont été tués. Les magasins de plusieurs colons ont été pillés par les assassins.

« La goëlette de l'État *la Calédonienne*, emmenant le chef du service judiciaire et le capitaine d'état-major Bourgey, avec un détachement de vingt hommes, est partie d'ici le 20 octobre pour Poébo.

« Aujourd'hui, la frégate à voiles *la Sibylle*, qui se trouvait heureusement sur notre rade, part pour la même localité avec le gouverneur lui-même.

« Dans quelques jours, les forces réunies à Poébo se composeront de cent hommes, en y comprenant la compagnie de débarquement de *la Sibylle*, et ces atrocités recevront le châtiment qu'elles méritent.

« Elles ont produit ici une sensation d'autant plus pénible que les dernières nouvelles de cette partie de l'île étaient meilleures : le même chef de poste qui vient d'être assassiné annonçait que les influences fâcheuses exercées par les ennemis de la colonisation semblaient diminuer. C'était le calme qui précédait la tempête. »

J'ai connu personnellement le maréchal des logis Bailly auquel était confié le poste de Poébo. C'était un homme probe, doux, humain, aimant la population du district qu'il dirigeait depuis quatre ans, je crois, et qui paraissait aimé d'elle. A quelque suggestion que celle-ci ait cédé dans la catastrophe dont ce franc militaire a été victime, cet événement n'a pas trouvé parmi la masse indigène de l'île le retentissement et l'écho qu'on a paru craindre un moment à Nouméa même. Les moyens de résistance à la domination européenne sont trop épars, trop hostiles l'un à l'autre pour constituer jamais un soulèvement contre nous. Quant aux éléments de dissolution que renferme la société sauvage, on peut en juger par la notice suivante sur un chef calédonien que j'ai beaucoup connu :

A douze lieues environ au nord de Nouméa et sur la côte ouest, il existe, près de l'embouchure d'une petite rivière qui arrose une vallée étroite et boisée, un village indigène du nom de Naniouni, composé de quelques huttes espacées çà et là par le caprice de chaque occupant; c'est en ce lieu qu'habitait Waton; sa demeure se distinguait des autres par une certaine élégance de forme, sa grande dimension et par un fini et un confortable relatifs.

Les relations de Waton avec les Européens datent de la prise de possession de la colonie, époque où il joua un rôle assez actif dans l'histoire franco-calédonienne; son grand-père, Poré, possédait un grand territoire, mais ses deux fils, qui régnèrent successivement après lui, ne surent pas conserver l'influence qu'avait leur père; leur tribu fut démembrée à la suite d'une coalition de petits chefs qui secouèrent le joug et reprirent leur indépendance. Waton n'eut donc comme succession que les plaines qui s'étendent des rivages du port Laguerre aux montagnes du centre. Ce fut au milieu de son paisible règne que le gouverneur du Bouzet, jetant à Nouméa les fondations de la capitale, devint subitement pour lui un voisin des plus redoutables; sans doute alors, dès le début, il s'associa aux naturels de cette partie de l'île qui essayèrent par tous les

moyens de nous chasser de leur territoire; ces luttes, plus pénibles que meurtrières pour nous, durèrent jusqu'en 1859; on était toujours sur le qui-vive dans la ville naissante, autour de laquelle rôdait sans cesse l'ennemi caché dans les hautes herbes, en même temps que sur elle planait constamment l'œil perçant des sentinelles qui, des sommets voisins, signalaient aux rôdeurs indigènes l'imprudent soldat ou le malheureux colon qui s'aventurait hors des limites du camp.

Vers ce temps Waton intervint, et, s'alliant à nous sans retour, nous permit bientôt de devenir les maîtres de la situation. Voici la lettre par laquelle M. Durand, commandant particulier de la Nouvelle-Calédonie, annonça au gouverneur l'alliance avec le chef Waton :

« 19 juin 1859.

« Le chef Waton, sur ma demande, s'est rendu auprès de moi. Il m'a promis de faire tous ses efforts pour parvenir à l'arrestation de ces deux brigands (Jack et Candio, assassins de Bérard et de ses compagnons). »

Le 17 août suivant le commandant écrivait de nouveau :

« Waton, le chef de Titéma et notre allié le plus dévoué, est venu me prévenir que Jack et Candio devaient se trouver derrière la rivière de Dumbéa, près du village des Voleurs, et m'a demandé l'autorisation d'aller les prendre. Je l'ai engagé à se mettre de suite en campagne, lui promettant une somme de mille francs s'il me les amenait. Il est parti immédiatement me donnant l'espoir d'un plein succès. »

Le 29 août, Waton avait tenu sa promesse, aidé dans son entreprise par Jacques Quoindo, aujourd'hui chef de Païta, dont nous avons déjà souvent cité le nom.

Candio fut fusillé et Waton reçut les mille francs promis.

Là ne se bornent pas les états de service de Waton; peu après, il contribua puissamment à la capture d'autres chefs de l'île impliqués dans différents meurtres; lors de l'assassinat du courrier de Kanala, il fournit quelques centaines d'auxiliaires et de guides, dont la plupart ne nous quittèrent pas et formèrent la base d'une compagnie indigène; il nous confia même son second fils Anté, dit Eugène, qui se rendit fort utile comme interprète. Enfin, en 1862, Waton reçut du ministre de la marine et des colonies une médaille d'or; récompense honorifique que l'on accorde aux chefs qui ont fait preuve de fidélité et de dévouement.

Cependant les dernières années de Waton ne furent pas heureuses; il vit peu à peu le territoire de ses pères se diviser entre les Européens (les matrices cadastrales prouvent que c'est dans sa tribu qu'il a été fait le plus de concessions) et se couvrir de leurs plantations et de leurs cases. Au mois de mai 1866, Waton perdit son fils aîné, son bien-aimé; un beau et grand jeune homme, sur lequel reposaient toutes les espérances du vieux chef, car son second fils Eugène, élevé à la française et du reste manquant de la pres-

tance, de la force et des avantages physiques si chers à ces natures naïves, inspirait plus de confiance aux Français qu'à ses compatriotes.

Lorsque mourut Matamoé, fils aîné de Waton, deux femmes de ce prince furent étranglées par l'ordre de Waton lui-même, qui suivait ainsi l'ancien usage de sa tribu; je me trouvais à ce moment en visite de condoléances auprès de lui. Je fus averti de ce fait quelques jours après seulement et j'en fis donner avis au gouverneur par un gendarme du poste de Païta; une enquête n'apprit naturellement qu'une chose, c'est que ces deux femmes s'étaient elles-mêmes donné la mort. Quoi qu'il en soit, l'arrivée de l'autorité bien escortée qui vint s'enquérir de la cause de la mort de ces deux jeunes femmes, servit de leçon pour l'avenir, et Waton lui-même près de mourir, avec sa prudence ordinaire, exprima le désir qu'aucune de ses femmes ne le suivit dans la tombe; ses vœux furent exaucés sans peine.

Waton était prompt à rendre la justice; il fit fusiller un jour un assassin, ce qui faillit lui attirer encore une affaire avec l'autorité, mais la chose ne fut connue qu'assez longtemps après qu'elle avait eu lieu. C'est encore Waton qui, avec l'aide de son ami Jacques Quoindo, poursuivit, atteignit et massacra les six malheureux parlementaires de Gondou, sur les bords de la Toutouta, alors que ces évadés se dirigeaient vers leur pays.

Parmi les actes qui ont signalé la vie de ce chef, il en est un qui peut lui faire pardonner largement tous les autres.

Au mois d'octobre 1866, sept Européens qui montaient une légère embarcation chavirèrent en face de la tribu de Waton : celui-ci s'élança avec quelques-uns des siens dans une pirogue, fit force de rames et arriva assez tôt pour arracher à une mort certaine nos sept compatriotes (*Moniteur* du 28 octobre 1866).

Aussitôt que Waton rendit le dernier soupir tout le village retentit de hurlements douloureux, qui, se répandant au loin, apprirent à toute la tribu que leur chef n'existait plus; à cette nouvelle, chaque Kanak, fût-il au travail, aux champs, à la pêche ou à la chasse, se mit à pousser des cris de désespoir; de sorte que le voyageur qui, par hasard, eut traversé ce pays, se fût senti l'âme tout émue, sinon effrayée par ces sourdes lamentations et ces longs cris lugubres.

Les guerriers à qui l'honneur de rendre les derniers devoirs à l'illustre chef fut dévolu et qui pendant plusieurs années ne devaient plus couper ni leur barbe ni leur chevelure, ces guerriers, dis-je, revêtirent le cadavre de Waton de l'uniforme qu'il aimait à porter dans les occasions solennelles; on n'oublia pas de mettre sur sa poitrine sa médaille d'or et auprès de lui son fusil, ses munitions et des vivres. Tous les membres de la tribu vinrent alors contempler les restes mortels de leur vieux chef; vers le soir, on plaça son corps sur un brancard fait de branchages entrecroisés et les guerriers le portèrent dans différentes localités

du territoire qu'il avait gouverné; localités consacrées par l'affection connue que Waton leur avait portée, par quelque trait remarquable de son existence, ou se rattachant par quelque légende aux traditions ou au culte de sa race.

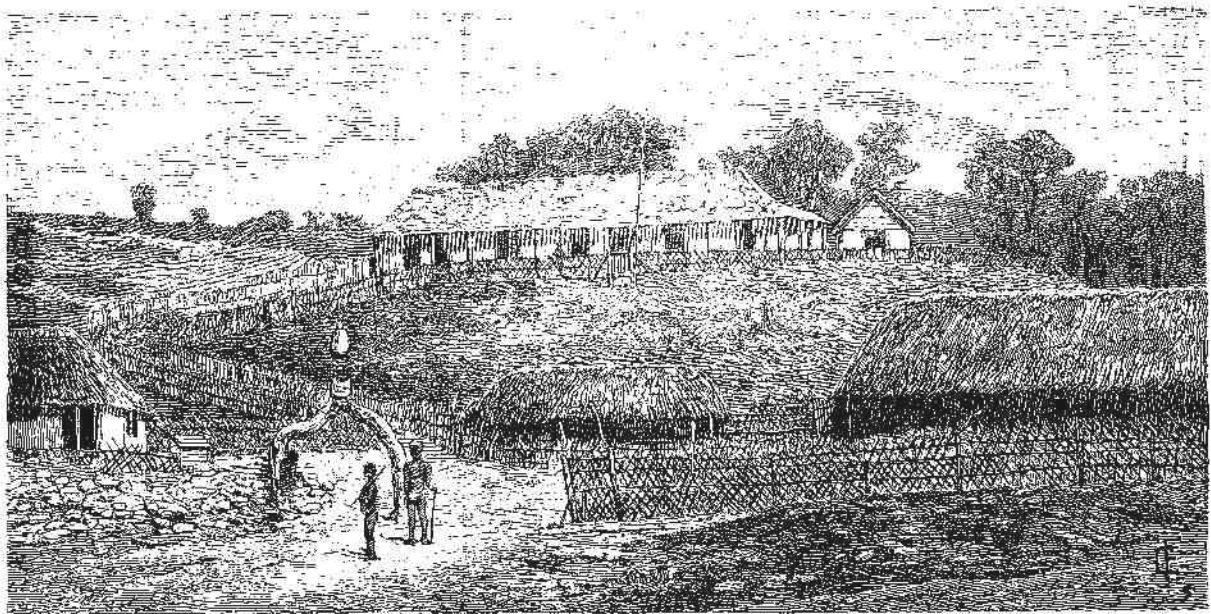
Le 13, à neuf heures du matin, une foule nombreuse suivit le corps du chef au lieu de sa sépulture; en tête marchait Anté-Eugène, son fils et son successeur, à côté d'un officier français; le chef de Païta venait ensuite avec les parents du défunt; puis les vieillards et enfin les simples sujets complétaient le cortège au milieu duquel la curiosité avait amené la plupart des colons européens des environs.

Nous avons reproduit page 59 le banian séculaire à l'ombre duquel doivent se consumer les restes mortels du vieux chef, auprès de ceux de ses ancêtres et de

son fils Matamoé, l'honneur de sa race. Là, comme aux morais des îles de la Société et de Tonga, viennent affluer les offrandes funéraires des amis et des parents. L'un suspend aux branches de l'arbre une étoffe choisie, l'autre dresse contre l'arbre funèbre une énorme charge d'ignames et de cannes à sucre; un guerrier viendra déposer une zagaie irréprochable ou un lourd tomahawk, etc.

Ces coutumes sont d'autant plus curieuses qu'elles sont particulières à plusieurs peuples et montrent que, de même que les hommes sont égaux devant la mort, ils ont été partout, en présence de ses victimes, animés des mêmes pensées et poussés aux mêmes actes.

Le chef de Païta, Jacques Quoindo, l'ami de Waton, prononça près de son corps un discours fréquemment interrompu par les signes d'approbation et d'assenti-



Station du capitaine Henry à Poëbo. — Dessin de E. Dardoize d'après une photographie de M. F. de Greslan.

ment de la foule. Il vanta la prudence et la sagesse de celui qui avait été son ami et son collègue, et rappela aussi son courage et son adresse dans le combat.

Ainsi finit Waton; dans sa cinquantième année, à ce qu'on croit; mais tous les Kanaks ignorant eux-mêmes leur âge, il est difficile à un Européen de le désigner d'une façon même approximative. Nous nous accordons à dire que les Kanaks vivent moins longtemps que nous et je les ai entendus professer l'opinion toute contraire. D'eux ou de nous, qui a raison?

Waton était petit, mais bien pris dans sa taille; sa physionomie était intelligente, d'une douceur relative, mais très-astucieuse; d'une expression basse plutôt que digne; en un mot, c'était un de ces hommes des

époques de transition, qui trouvent plus commode et plus sage de céder que de résister au torrent. En âme et conscience toutefois, il a dû mériter l'épithète du « plus fidèle allié de la France » que lui ont décernée les organes officiels de la colonie.

Qu'on me permette de terminer par quelques mots de statistique.

Au moment de mon départ, l'île nourrissait plus de trois mille moutons, cinq cents chevaux de race anglaise et six mille bêtes à cornes. Outre les terres cultivées en céréales, on comptait soixante hectares plantés en cannes à sucre, treize en caféiers et six cent quarante en légumes et jardinage.

J. GARNIER.